


VE RI
TAS


Digitized by Google

COURS

DE PHILOSOPHIE.

T. III.

DEUXIÈME PARTIE.

MORALE.

T. I.

IMPRIMERIE DE C.-J. DE

COURS

DE PHILOSOPHIE,

(Jean) Philibert

PAR M. PH. DAMIRON,

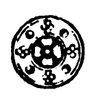
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE,

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU COLLÉGE DE LOUIS-LE-GRAND
ET A L'ÉCOLE NORMALE.

TOME TROISIÈME.

MORALE.

T. I.



BRUXELLES,

LOUIS HAUMAN ET COMPe, LIBRAIRES.

M DCCC XXXIV.

PRÉFACE.

Comment la morale se lie à la psychologie. — Plusieurs avantages de cette liaison. — Coup d'œil critique sur l'ouvrage. — Résumé en forme de maximes de la doctrine qui y est développée.

Le livre que je publie aujourd'hui n'est pas un livre à part; il se rattache point par point au cours de psychologie, il en est la conséquence et le complément logique. J'y traite de la morale; or la morale, même quand elle n'a pas le caractère d'une science, quand toute de cœur et de sentiment, elle n'est, au lieu d'une déduction, qu'une inspiration de la conscience, procède encore d'une certaine connaissance de l'homme et de sa nature; elle a pour principe et fondement une sorte de psychologie instinctive, dont l'enfant lui-même n'est pas dépourvu. Nul n'a une vue si peu savante, si peu abstraite qu'elle soit des règles de la vie, qui n'ait quelque intelligence et

quelque expériencede la vie. Demandez à cette pauvre femme, que ses travaux de chaque jour, ses besoins et ceux de sa famille, son ignorance et sa détresse, tiennent certainement bien étrangère à toute espèce de philosophie, pourquoi, humble et faible créature, elle couvre de sa pitié, de son amour et de ses soins cet enfant que Dieu lui a donné chétif, souffrant, sans avenir, atteint d'une de ces infirmités que flétrissent à la fois la pensée et les organes; pourquoi elle se dévoue à lui de toutes les forces de son âme, et lui donne sans regret son temps, sa peine, son sommeil, ses meilleures prières et ses plus doux vœux. Elle vous repondra, soyez-en sûrs, non pas dissertant et raisonnant, mais parlant sa simple langue : Que voulez-vous! on n'est pas mère pour rien. C'est-à-dire qu'elle se sent mère, et que comme mère, elle se croit appelée à remplir certains devoirs; c'est-à-dire encore qu'elle puise l'idée de sa tâche et de son obligation dans celle de sa condition, c'est-à-dire enfin qu'elle conclut sa destination de sa nature. Demandez aux moins instruits et aux moins habiles des hommes pourquoi ils adhèrent à telle loi, pourquoi ils ont foi à tel

précepte ; ils ne discuteront ni n'analyseront, ils ne feront pas de système ; mais avec cette logique du bon sens qui dans ce cas est de la conscience, ils vous répondront qu'ils reconnaissent dans ce précepte et dans cette loi une direction qui convient au besoin moral de leur cœur ; ils ne vous démontreront pas, mais il vous affirmeront avec ce ton et cet accent qui valent bien un argument, que prudence et courage, justice et bienveillance, piété et religion, tout cela est bien, parce qu'il est de l'homme de prévoir et, s'il le faut, de braver le danger, de ne pas nuire à son semblable, et s'il le peut, de le secourir, de connaître, d'aimer et d'honorer Dieu de toute son âme ; ce qui revient à ce raisonnement, qu'ils ne font pas explicitement, mais qui se fait en eux spontanément : puisque l'humanité a été créée avec tels et tels attributs, telles et telles facultés, et elle a été créée pour telle fin ; sa fin doit être en raison de sa condition et de sa constitution.

Quant à ceux qui, dans leurs jugemens sur la conduite qu'ils ont à tenir, se trompent et confondent entre eux le vice et la vertu ; voyez si cette erreur, dont la conséquence est

souvent le crime, ne tient pas à ce qu'ils s'ignorent ou se méconnaissent eux-mêmes, à ce qu'ils ne savent ou ne veulent pas savoir la vérité sur eux-mêmes. Ainsi c'est parce qu'ils ne comprennent pas bien les pouvoirs de leur âme, qu'ils en négligent la culture, et qu'ils n'ont pas soin de leur pensée, de leur sensibilité et de leur volonté; c'est parce qu'ils se font une fausse idée du corps et de ses fonctions, qu'ils sont intempérans; c'est parce qu'ils entendent mal leurs relations avec leurs semblables et la société, qu'ils sont injustes et méchans, et en tout il en est de même. Toute leur morale est dans leur philosophie, si tant est qu'ils aient une philosophie, et comme leur philosophie est défectueuse, leur morale l'est également.

Adressez-vous maintenant aux moralistes proprement dits, ils ne sont pas métaphysiciens, du moins *ex professo ;* ils ne spéculent pas systématiquement sur l'âme et ses attributs, ses facultés et ses rapports ; ils ne font pas de théorie, ils se bornent à la pratique ; toutes leurs idées se traduisent en préceptes, conseils, avis et exhortations; souvent même elles ne se présentent pas sous forme abstraite

et directe, mais sous symboles et par images, en fables et en récits. Eh bien! croyez-vous qu'ils n'aient pas tous, au moins d'une manière confuse, leur système sur l'homme, auquel ils empruntent et dont ils déduisent les maximes qu'ils enseignent? N'y a-t-il pas les moralistes de la sensation et du sentiment? ceux du rationalisme et ceux du mysticisme? ceux du panthéisme et ceux du déisme? N'y en a-t-il pas autant que d'écoles et de sectes de philosophes? Et pourquoi? parce que encore une fois pour tracer une règle de vie il faut avoir quelque idée, quelque opinion sur la vie.

A plus forte raison procède-t-on ainsi quand on se propose expressément de faire de la morale une science. Comment, en effet, la constituer en un ordre logique de préceptes, et ne pas la rattacher et la rapporter à une théorie philosophique? La morale n'est pas une science par elle-même et de son chef, elle n'est qu'une science dérivée, qu'une science seconde, ou, pour mieux dire, elle n'est qu'un art; elle présuppose donc nécessairement un antécédent scientifique, une science première qui lui donne son principe, sa raison et son point de départ. Or, cette science, source de la morale, qu'est-

elle autre chose que la connaissance de l'homme et de sa nature ; et, pour parler avec plus de précision, qu'est-elle autre chose que la psychologie, entendue dans son acception la plus large et la plus vraie? La psychologie, en effet, est la base nécessaire de la morale. L'une sans l'autre ne serait, il est vrai, que pure et abstraite spéculation ; mais celle-ci sans celle-là serait pratique sans théorie, application sans principes, art sans preuve et sans certitude, ou plutôt elle ne serait pas un art, mais un sentiment, une inspiration ; et alors encore, ainsi que je l'ai montré, il y aurait au fond un commencement et comme une première donnée de psychologie. La science des mœurs rend sans doute à la science psychologique le service de la développer en leçons de sagesse et en préceptes de conduite ; mais elle lui doit de son côté sa raison d'être et son évidence, ses titres et son autorité. On ne peut pas plus l'en séparer, qu'on ne le peut, dans un autre ordre d'idées, la navigation de l'astronomie, les arts chimiques de la chimie, la médecine de la physiologie, et, en général, une pratique quelconque de la théorie à laquelle elle se rapporte.

C'est pourquoi dans mon dessein de faire

de la morale philosophique, je n'ai pas un instant perdu de vue les résultats généraux auxquels m'ont conduit antérieurement mes études psychologiques. Je les ai repris un à un afin de recueillir en chacun d'eux des élémens de solution pour les nouvelles questions que j'abordais et voulais traiter, et j'ai tâché par ce moyen de faire passer dans l'explication de la destination de l'homme la même vérité et la même lumière, que je crois avoir portées dans l'observation de sa nature. Si je l'ai bien vu tel qu'il est, je dois l'avoir conçu tel qu'il doit être; car j'ai constamment conclu, et je pense avec exactitude, le but de son existence, de son mode d'existence, déterminant et précisant chacune des faces de ce but, d'après les faces corrélatives de sa condition et de sa manière d'être; mettant sans cesse en rapport ses obligations avec ses facultés, sa fin et son perfectionnement avec les lois de sa constitution. De sorte que des deux ouvrages que j'ai successivement composés, le premier sur la *psychologie* et le second sur la *morale*, celui-ci est fait d'après celui-là, et celui-là fait pour celui-ci. Une seule et même philosophie les remplit tous les deux, théorique dans celui qui précède,

appliquée dans celui qui suit, conséquente de l'un à l'autre, et de l'un à l'autre changeant de forme et de point de vue, mais nullement de système. Je conçois même une combinaison, d'après laquelle ces deux ouvrages auraient pu n'en faire qu'un; ce serait celle dans laquelle, immédiatement après avoir traité une question de théorie, j'aurais traité la question correspondante d'application, passant ainsi en chaque sujet d'une de ces questions à l'autre, les plaçant l'une à la suite de l'autre, les rapprochant matériellement comme elles se rapprochent logiquement; que si, formant deux groupes à part de ces deux ordres de pensées, je les ai exposés séparément dans deux publications distinctes, je n'ai pas entendu par là les isoler réellement, et, pour qu'il n'y eût pas à s'y tromper, je n'ai cessé d'en rappeler l'étroite et intime liaison.

L'avantage que j'ai trouvé à donner ainsi la psychologie pour principe à la morale est à mes yeux considérable. Je demande la permission de le faire sentir en quelques mots.

La grande question de la morale est la question du bien. Comment d'ordinaire la résout-on? par une simple affirmation. Ainsi on dit

que le bien est dans telles ou telles actions; dans celles, par exemple, du dépositaire fidèle, du magistrat intègre, du soldat dévoué, du héros d'une juste cause, du martyr d'une sainte foi; on le dit de même d'une foule d'actions que l'on raconte, que l'on décrit et que l'on propose pour modèles à la conscience de chacun. Et cette méthode n'est pas mauvaise; mais, à mon avis, elle est insuffisante; elle est bonne pour commencer et non pour finir la science; elle constate les faits, mais ne les explique ni ne les définit; elle atteste le bien, le montre, le met en tableaux, mais ne le réduit pas en théorie. C'est assez sans doute pour l'enseignement pratique et populaire, c'est assez pour l'éducation, mais ce n'est pas assez pour la science; car si la science est de l'histoire, elle est aussi quelque chose de plus; elle est de l'histoire généralisée et formulée en principes. Cela est vrai de toute science, et en particulier de celle du bien. Si donc, au sujet du bien, on débute par des exemples, il faut ensuite s'élever aux généralités et aux abstractions; il faut pouvoir non-seulement affirmer qu'il y a du bien, mais déterminer en quoi il consiste et en faire la philosophie.

Or, il me semble qu'en général on s'occupe beaucoup plus du premier point que du second, et que les idées qu'on donne du bien se renferment trop dans l'histoire et ne s'élèvent pas assez à la théorie.

Long-temps j'ai essayé de me contenter de cette manière de traiter et de résoudre la question; mais sans cesse après m'être dit : le bien est là certainement; je me demandais ce qu'il y était. J'étais certain de son existence et, si l'on peut le dire, de sa localisation; mais je ne l'étais pas de son principe et de sa nature générale. Je n'aurais eu nulle difficulté à le montrer et à le marquer du doigt, mais je n'aurais pu le définir. Je le voyais dans la justice, dans la charité, dans la piété, dans le courage et la prudence, dans une foule d'autres vertus; mais qu'était-il dans toutes ces vertus ? Il y avait du bien dans chacune d'elles; mais qu'était-ce que le bien ? Voilà ce que je ne voyais pas.

J'ignore si je suis parvenu à mieux résoudre le problème; mais je m'y suis appliqué, et voici comment j'y ai procédé. Je suis parti de cette vérité, qui est avant tout de raison, mais qui est aussi d'expérience, ou que du moins l'expérience vérifie à chaque instant, savoir : que

tout être a un but et l'a conforme à sa nature, qu'ainsi l'homme a le sien et l'a conforme à sa nature.

J'en ai conclu que sa nature doit révéler son but, et que la science de l'une une fois faite, la science de l'autre ne peut manquer.

Or, comme le résultat le plus général des études psychologiques, c'est que l'homme est une force qui, douée d'intelligence, de sensibilité et de liberté, est par là même morale; il m'a paru par cette raison que son but ou son bien, dans sa plus haute généralité, est de se développer et de se perfectionner comme force morale, d'agir moralement le plus et le mieux possible, d'agir le plus et le mieux possible selon les lois de ses facultés et l'ordre de ses rapports, d'avoir en un mot, aux conditions qui lui sont imposées par le Créateur, toute l'activité qu'il est dans son essence et son pouvoir de déployer.

Agir, voilà son bien, comme c'est le bien de toute force; agir, cela s'entend, convenablement à sa nature, *convenienter naturæ;* car toute autre espèce d'action, toute action qui ne serait pas selon les principes de sa nature, ne serait pas une action vraie, ne serait pas une

action, mais une altération, une dégradation et une corruption de l'action.

Et comme il n'est pas d'action en lui dont il n'ait le sentiment, d'action vraie et excellente dont il n'ait à la fois le sentiment et le plaisir, jamais il n'arrive au bien qu'il n'arrive au bonheur; agir, voilà le bien; agir et le sentir, voilà le bien et le bonheur.

De cette conclusion générale, je n'ai eu nulle peine à aller à une foule de conclusions particulières. Je n'ai eu pour cela qu'à considérer chacune des faces de la nature de l'homme, et qu'à déterminer en conséquence chacune des faces de sa destination, je n'ai eu qu'à tailler pour ainsi dire la morale sur la psychologie, qu'à faire sortir successivement des principes de celle-ci les préceptes de celle-là, qu'à ébrancher la théorie en ses diverses applications; c'était pure affaire de raisonnement, déduction simple et facile.

Tel a été d'abord mon procédé.

Puis, comme après avoir jugé des faits tels que je les concluais, il m'a paru bon d'en juger d'après l'expérience et l'observation; je les ai recherchés et analysés; je me suis demandé si, en effet, le bien et le bonheur étaient tels que

je les concevais : l'un l'action, l'action *vraie*, l'autre la joie de l'action.

Et j'ai reconnu, quant au bien, que partout où il se rencontre, il n'est que le développement d'une légitime activité, ou pour parler avec plus de rigueur, que le développement de l'activité : car il n'y a d'activité que celle qui est dans l'ordre; où se trouve le désordre, il n'y a plus activité, il n'y a plus vie vraiment bonne, il n'y a qu'altération et corruption de la vraie vie. J'ai donc reconnu qu'en toute chose, le bien est l'action. Je ne puis ici, pour le prouver, entrer dans le détail d'analyses qui appartiennent au corps et au fond même de l'ouvrage; je ne puis que donner des indications, mais elles suffiront, je l'espère, ou si pour l'instant elles ne suffisaient pas, je prierai le lecteur de suspendre son jugement jusqu'au moment où il me sera permis de les lui offrir plus développées. Peut-être alors en sentira-t-il mieux l'exactitude et la vérité.

Ainsi, que sont tous les biens qui répondent et conviennent à nos diverses facultés? quel est celui de l'intelligence, celui de la sensibilité, celui de la liberté, toutes ces vertus

de la pensée, de l'amour et de la volonté, toute cette intime énergie qui se déclare par tant d'actes dignes d'estime et d'admiration ? que sont toutes ces habitudes de gouverner notre corps, de le conserver par la tempérance, de le défendre par le courage, d'en ménager toutes les fonctions avec soin et discrétion ? que sont aussi les résolutions que nous prenons quand il le faut, de le dévouer pour le devoir à une mort inévitable ? et ces œuvres de l'industrie, ces monumens de l'art que nous créons avec le concours et par le moyen de la matière ? et ces pratiques meilleures encore par lesquelles nous nous appliquons à la justice et à la charité, à la piété et à la religion ? que sont toutes ces formes, toutes ces modifications du bien ? Des modifications de la vraie vie, de celle qui ne pèche par défaut non plus que par excès, et qui, dans son plein développement, vaut d'autant plus qu'elle atteint mieux et dans une meilleure coordination les divers buts de sa nature. Dans toutes, le fond et le principe est constamment l'action. Que fait l'homme qui déploie de rares et belles qualités d'esprit et de caractère ? Il agit, et par l'action donne à ses

facultés morales leur légitime destination. Que fait celui qui se sert de son corps selon les règles de la sagesse? Il agit également, il est puissant sur ses organes; de même celui qui associe la nature à ses ouvrages, et celui qui est charitable, et celui qui est religieux; tous agissent et sont bons, et sont bons parce qu'ils agissent.

Veut-on, pour ne pas rester dans le vague des généralités, que je prenne un exemple précis et déterminé? Je citerai le martyr, je citerai le héros. Qu'approuve-t-on, qu'admire-t-on dans la conduite qu'ils tiennent? N'est-ce pas cette énergie et cette constance excellentes qui font que leur cœur ne se trouble pas à la pensée de la mort, et se résout par dévouement à la vérité et à la justice, à briser tous ses liens les plus chers et les plus doux? n'est-ce pas cette vitalité de vertu et de courage qui se suffit à elle-même, au point de se détacher de tout intérêt matériel, et de s'élever pure et sainte au plus haut de la perfection humaine? n'est-ce pas une douloureuse, mais divine émancipation, un élan prodigieux vers ce monde inconnu, où les âmes sont appelées à vivre encore meilleures, plus libres, et plus

puissantes ? n'est-ce pas l'action, la plus action en quelque sorte qui soit au pouvoir de l'homme ? n'est-ce pas l'action dans sa gloire et son idéale splendeur ? Et le contraire, c'est-à-dire le mal, le mal qu'il y a à ne pas soutenir de sa vie sa croyance et sa cause, à les abandonner et à les trahir, n'est-ce pas de la faiblesse ? n'est-ce pas souvent un crime ou le comble de la faiblesse ? n'est-ce pas une dégradation et comme une négation de l'action ?

Tout bien est action, cela est aussi vrai par l'expérience que par les preuves du raisonnement.

Il en est de même du bonheur ; tout concourt à montrer qu'il est l'infaillible conséquence du sentiment de l'action.

C'est encore un point sur lequel je n'insisterai pas ici, parce que c'est ailleurs que je le développerai. Mais il ne faut qu'y regarder pour voir qu'en effet dès qu'on agit, dès qu'on fait comme force morale ce qu'une force morale est appelée à faire, on est heureux d'une telle manière d'être. Ou l'on ignore son bien, et alors sans doute on n'en jouit pas, ou on le prend pour le mal, et alors encore on n'en jouit pas, on en souffre comme du mal ; mais

dès qu'on le voit tel qu'il est, on s'en félicite, on en est heureux. Ainsi, selon les circonstances, on a les joies de l'esprit, quand l'esprit est plein d'énergie; on a les joies de la vie physique, quand tout y va convenablement et celles qui tiennent aux relations sociales et religieuses, quand il y a dans l'âme des vertus sociales et religieuses. On les aurait toutes à la fois, s'il était possible de réunir en soi toutes ces diverses perfections. Mais pour tant de bien et tant de bonheur, il faudrait une âme divine, il faudrait l'ange tel que nous le rêvons, tout pensée, tout amour, libre et puissant sans obstacle; l'ange au corps incorruptible, au monde pur et idéal, à la société d'anges comme lui, vivant en Dieu et plein de Dieu. A l'homme tel qu'il est, il n'est donné ni d'être bon ni d'être heureux parfaitement. Mais de tout ce qu'il a de bonté, qu'il en ait peu ou beaucoup, il recueille infailliblement une juste part de bonheur. Toute vertu a ses jouissances, toute qualité éminente son plaisir et ses douceurs, comme toute faiblesse sa tristesse, tout vice ses amertumes. J'expliquerai en son lieu ce qu'il peut y avoir en apparence de paradoxal en ces idées, et je tâcherai alors d'en mettre la

vérité hors de doute et de contestation. Pour le moment, ce que j'affirme, et ce qu'affirmeront avec moi tous ceux qui se placeront dans le même point de vue, c'est qu'il faut se méconnaître ou s'ignorer soi-même pour avoir quelque vertu et ne pas s'en féliciter, pour accomplir quelque bien et ne pas en être heureux.

Voilà comment il m'a semblé qu'en procédant comme je l'ai fait, je pouvais donner à la doctrine du bien et du bonheur un peu plus de précision qu'elle n'en a ordinairement.

Je crois aussi qu'en considérant *la science de la destination de l'homme*, comme l'application point par point *de celle de sa nature*, il m'est possible de faire rentrer et de coordonner dans la morale certains arts de la vie, certaines règles d'action dont on ne nie pas l'importance, mais qu'on néglige trop d'y rattacher. Ainsi, par exemple, la logique, la poétique et la rhétorique, l'hygiène et l'économique, voilà, certes, autant d'arts, qui ont pour objet le perfectionnement, soit de l'esprit, soit du corps, et finalement de la nature humaine. Eh bien! si quelquefois on les rapporte à la morale,

c'est vaguement et sans précision; le plus souvent même on néglige de les y rattacher par aucun lien. On leur ôte ainsi le caractère impératif et obligatoire dont ils devraient être empreints; on n'en fait plus des *arts du bien ;* on oublie ce qu'il y a de moral dans leurs règles et leur objet. Et cependant il est moral et de la plus haute moralité de cultiver sa pensée par la science ou la poésie; il est moral aussi, quoique à un moindre degré, de veiller sur son corps et son bien-être matériel; il y a des devoirs attachés à la recherche de la vérité, à la recherche de la beauté, à la tempérance et au travail industrieux et utile. Pour n'être pas des devoirs de l'ordre de ceux qui nous commandent la charité envers nos semblables et la piété envers Dieu, ils n'en sont pas moins des devoirs ; il faut les placer à leur rang, mais il ne faut pas les méconnaître. Je crois donc avoir eu raison de restituer à la morale ou à la science générale du bien certaines parties qu'on a le tort ou d'en rejeter entièrement, ou de n'y admettre qu'obscurément. Je les y ai rétablies d'une manière directe et explicite.

J'y ai été conduit comme je l'ai dit par la marche que j'ai suivie ; allant sans cesse de la

psychologie à sa conséquenee naturelle, j'ai dû faire passer dans celle-ci tout ce qui était dans celle-là ; et comme en étudiant l'homme tel qu'il est, j'ai reconnu entre autres points qu'il est capable de sentir et le beau et le vrai, qu'il est doué d'une organisation propre à l'expression et au mouvement ; en l'étudiant tel qu'il doit être, j'en ai tiré la conclusion qu'entre les élémens divers du bien sont pour lui la poésie, la science, l'éloquence, la conservation et le développement de ses facultés physiques. Encore une fois, ici comme toujours, j'ai calqué fidèlement la morale sur la psychologie, en employant pour instrument une exacte déduction.

Un autre avantage peut être tiré de cette manière de comprendre et de traiter la morale, et il mérite réflexion. Par un sentiment fort louable, on s'occupe beaucoup aujourd'hui de la condition des classes pauvres. On fait bien, ce n'est que justice ; on ne saurait mettre, à les rendre meilleures et plus heureuses, trop de soin et d'application. Je m'en voudrais de ne pas montrer sympathie et amour pour une œuvre aussi pieuse ; et si je prévoyais que mes paroles y fissent la moin-

dre opposition, je les retiendrais religieusement. Mais je ne pense pas que les considérations que je vais essayer de faire valoir, aient aucun mauvais effet, je pense au contraire, qu'elles sont propres à éclairer et à mieux diriger un zèle qui peut avoir ses préjugés et ses illusions.

On veut l'instruction des classes pauvres; mais on la veut comme moyen. On la veut presque exclusivement tournée aux sciences physiques; c'est encore comme moyen. Quand on demande pour les classes pauvres, réduction et économie dans les dépenses de l'état, augmentation de salaires, rétribution plus équitable du travail et de l'industrie; quand on leur donne quelque conseil de sagesse et de bonne vie, quand on leur recommande, par exemple, la sobriété et l'économie; ce sont toujours et toujours des moyens qu'on leur propose. Or, que prétend-on par ces moyens? à quel but les rapporte-t-on? Au bien-être matériel? d'accord; ce but n'est pas à négliger, et je suis loin d'en méconnaître l'importance et la valeur. Mais est-ce là l'unique fin, la fin souveraine et absolue de l'homme? Non certes, et s'il le fallait, il me serait facile de le montrer; j'en ai donné la preuve ailleurs,

et plus d'une fois, dans cet ouvrage, j'aurai l'occasion de la reproduire.

C'est pourquoi je voudrais que tout en recommandant au peuple, le soin de son bien-être, on eût aussi pour lui des préceptes et des maximes d'un ordre plus élevé, et qu'on lui parlât de l'esprit comme on lui parle du corps, de la vérité et de la beauté, comme de la santé et de la richesse, de la justice et de la piété, comme de l'utilité et de l'aisance; qu'on lui en parlât plus et mieux, qu'on les lui montrât comme des biens, non-seulement aussi réels, mais incomparablement plus estimables. Je voudrais qu'on lui enseignât que si une part de la vie doit sagement être donnée aux nécessités du corps, une autre, et la plus belle, revient de droit aux vertus qui font de l'homme une intelligence éclairée et cultivée, un cœur droit, une volonté ferme, une âme pleine de bienveillance, une créature honorant et adorant son créateur. Ainsi le peuple pour toute morale, n'aurait pas seulement l'hygiène et l'économie politique, il aurait aussi l'art de cultiver et de perfectionner sa pensée, de diriger ses passions, de se gouverner dans tous ses actes; il aurait des lois

réglant ses rapports avec l'homme et avec Dieu ; il aurait, en un mot, une morale qui embrasserait toute sa destination. Alors seulement, il serait traité convenablement à sa nature : le peuple est homme, traitez-le en homme ; ne faites pas à son égard comme s'il n'avait que les besoins et les instincts de l'animal. Il y a de l'animal en lui, parce qu'il y en a dans l'humanité ; mais il y a aussi l'être raisonnable, la force morale qui est appelée à connaître, à aimer, à vouloir et à se développer en vue du vrai et du beau comme en vue de l'utile, en vue de Dieu et de la société comme en vue de la nature. Donnez-lui de quoi se nourrir, se vêtir et se loger, faites mieux, apprenez-lui, aidez-le à se procurer lui-même et par son travail personnel tous ces avantages matériels ; instruisez-le dans ce but, rendez-le sobre, économe, laborieux et prudent ; poussez-le au perfectionnement de toutes ses facultés industrielles. Mais ne l'élevez pas seulement pour les sens et la vie physique ; élevez-le aussi pour les germes de science et de poésie, de sociabilité et de religion qu'il porte en lui dès sa naissance et qu'il est appelé à cultiver comme des dons de la Divi-

nité. Donnez-lui des écoles, des académies, des œuvres d'art, des monumens et des temples ; donnez-lui toutes les institutions qui s'adressent à son âme, en éveillent et en perfectionnent les plus nobles facultés ; donnez-lui toute entière et sous toutes les formes qu'elle peut prendre, cette grande leçon du bien, qu'un seul mot, le bien-être, est loin de résumer, et comptez que, non-seulement vous aurez un peuple habile aux travaux de la richesse, mais un peuple ami de la poésie, des lettres et des sciences, un peuple fidèle au droit, plein de Dieu et de l'ordre, en un mot, un peuple humain. Ainsi se fait une véritable et légitime civilisation.

C'est là un point sur lequel je sens le besoin d'insister, et sur lequel je demande à présenter encore quelques remarques.

Le bien physique est de sa nature nécessairement très-borné. Nous ne pouvons tous, en effet, nous nourrir des mêmes alimens, nous vêtir du même habit, nous abriter sous le même toit, jouir, en un mot, à la fois, des mêmes objets *utiles*. Il faut que nous les partagions, que nous ayons chacun le nôtre, que chacun ait sa chose propre ; il n'y a pas

moyen de faire autrement ; et comme malgré toutes nos ressources de travail et d'industrie, malgré nos inventions et nos machines, la terre n'est pas fertile sans fin et sans relâche, et que la richesse a son terme ; comme d'autre part la population ou le nombre de ceux qui se la distribuent et la manière dont ils se la distribuent, peuvent encore apporter de nouvelles restrictions à la portion de chacun, à celle surtout des classes pauvres, il est évident que l'*utile*, souvent à peine satisfaisant, même pour les plus favorisés, est insuffisant pour les autres, tout-à-fait nul pour quelques-uns. Or, je le demande, un tel bien peut-il être le bien suprême ? Comparons-le au vrai, au beau, au juste et au divin, et jugeons de quel côté est la prééminence et l'excellence.

Où s'arrête le vrai ? On ne peut le dire, car il est infini ; il est partout et à tout jamais ; il est dans le créé et dans l'incréé, en tout être et en tout rapport ; Dieu, l'homme et la nature, voilà ce qu'il embrasse. Nous avons donc là de quoi savoir, de quoi savoir immensément.

Nous participons au vrai par la science ; par la science nous l'atteignons, nous le saisissons et le possédons ; nous en faisons notre pro-

priété. Mais cette propriété est-elle de celles que nous ne pouvons avoir à nous, sans par là même les ôter aux autres ? de celles qui nous sont personnelles, exclusivement personnelles? Nullement; c'est, au contraire, une propriété qui est, pour ainsi dire, toute à tous, qui est à moi, qui est à vous, qui est à quiconque veut se donner la peine de l'occuper ; nous serions des milliers à être savans des mêmes choses, que nous n'en serions pas pour cela, chacun à part, moins savans, que nous le serions davantage au contraire, parce que nous serions riches, à la fois, de notre fond et de celui des autres, et que nous leur emprunterions comme nous leur prêterions, à notre commune satisfaction.

Et le beau est comme le vrai, il est ample à souhait; il n'est point circonscrit, renfermé et comme enclos dans quelque objet particulier; il n'a point sa région au-delà et en deçà de laquelle il défaille et ne se trouve plus; il remplit l'univers et en orne toutes les sphères; il est en Dieu, dans l'homme, et au sein du monde physique; il est dans la magnifique harmonie qui unit et lie ensemble le créateur et la création. Il y a du beau à n'en pas finir, et l'art

n'est pas près de l'épuiser : voilà pour la matière et le sujet de la poésie.

Quant à la poésie elle-même, son procédé n'est pas de s'emparer de la beauté, ainsi que le ferait d'un champ, l'industrie du laboureur, elle la possède, mais en la laissant libre et accessible à tout le monde; elle ne la possède même réellement qu'afin de la publier et de la communiquer au plus grand nombre.

La poésie souffre sans peine la poésie à côté d'elle, et non-seulement elle la souffre, mais elle l'appelle, la convie, se sent heureuse de son concours, en est plus vive et plus puissante.

Poètes, vous ne perdez rien à voir d'autres poètes, d'autres âmes poétiques admirer comme vous les mêmes beautés que vous. Vous y gagnez bien plutôt; car ce souffle sympathique que vous sentez autour de vous, ces chants qui viennent se mêler aux chants qui vous échappent, cet écho de vos paroles, ces accens qui répètent les vôtres, tout soutient et redouble votre sainte inspiration. Vous auriez la foule derrière vous, vous seriez ses révélateurs, ses initiateurs divins, elle accourrait à votre voix, elle se presserait à vos hymnes, elle serait de

tout dans votre religion que vous n'en seriez que plus forts, plus pleins de votre Dieu ; elle prendrait toutes vos idées que vous n'en seriez que plus riches. Rien n'alimente le génie, comme d'avoir les masses à soi, rien ne le féconde et ne l'excite, comme de se voir appelé à les nourrir de sa substance, à les faire vivre de sa vie. Les plus magnifiques poètes sont ceux qui ont le plus appartenu aux masses et à l'humanité.

Le juste est également sans bornes, pour peu surtout qu'on ne l'entende pas d'une manière trop étroite et qu'au juste proprement dit, au droit strict et de rigueur on ajoute l'amour, la charité et le dévouement. Oh! alors c'est l'infini, c'est un champ sans mesure que toutes les vertus humaines ne suffisent pas à cultiver. Comme le vrai et le beau, le juste est à l'âme humaine un immense sujet d'action et de développement.

Que si l'on regarde encore ici au nombre de ceux qui concourent pour participer au même bien, on voit qu'ils peuvent tous y prétendre sans se faire tort les uns aux autres; ils auraient tous même volonté et même puissance de justice, ils excelleraient tous également dans la

pratique de la loi, que, loin de se nuire mutuellement comme dans une concurrence industrielle, ils en seraient tous au contraire meilleurs et plus moraux. Et si quelques-uns, d'un cœur plus pur, se faisant un meilleur lot de vertus et de mérites, valent mieux que les autres, ceux-là, comme on dit communément, ne coûtent rien à personne, ne se font riches aux dépens de personne; loin de là leur trésor tourne au profit de tout le monde. Ils ne sont pas comme les aristocrates de l'*utilité* et du *bien-être*, qui vivent toujours plus ou moins aux dépens de quelqu'un; aristocrates dans le vrai sens et la saine acception du mot, les meilleurs par la vertu, l'honneur et la probité, ils n'ont pas à craindre de s'appauvrir en conviant leurs inférieurs au partage de leur bien. Au contraire ils ne font que gagner à associer à leur œuvre le plus possible d'âmes; ils n'en deviennent que plus parfaits. Aussi je dirais volontiers aux justes d'entre les justes : appelez à vous la foule, ayez-la à vos côtés, prenant part à vos actes, les approuvant et les imitant, et vous n'en serez que plus affermis et plus assurés dans vos voies; quand, dans le chemin de la vertu, on sent la foule autour de soi,

qu'on la sent sur ses pas attentive et docile, on comprend toute la responsabilité dont on se trouve chargé, on est moins tenté de fléchir, de faillir et de mal faire; on s'observe et on se maintient mieux. Et à la foule, de son côté, je dirais également : venez aux justes, et entrez en communion avec eux; suivez-les et ils vous conduiront, invoquez-les et ils vous assisteront, demandez et vous recevrez : la probité et la charité, ne sont pas choses qui se refusent; pour qui les possède, c'est s'enrichir que de les donner à qui ne les a pas.

Enfin, qu'est-ce que Dieu ? N'est-ce pas aussi l'infini; lui en qui se résument dans leur plus haute idéalité et l'utile et le vrai, et le beau et le juste; lui le tout être, la toute force, le principe de tout ordre, le créateur de tout bien, le bien suprême et absolu ? A-t-on jamais assez fait pour le chercher et le connaître ? L'use-t-on, l'épuise-t-on à l'aspirer, à l'adorer, à s'unir à lui et à vivre en lui ? Et ses bienfaits toujours nouveaux, ses incessantes manifestations, cette poésie toujours si vive dont abondent ses œuvres et cette éternelle bonté qui préside à ses conseils, tout cela ne suffit-il pas aux plus profonds désirs et aux plus vastes

espérances? Est-il une ambition, une curiosité, une admiration, un besoin de providence, de miséricorde et de justice que Dieu ainsi compris ne satisfasse pleinement? Est-il une âme dont il ne soit à tous ces titres et par tous ces attributs la consolation, le soutien, l'éternelle félicité? Est-il une douleur qu'il n'adoucisse, une joie qu'il ne purifie? Est-il rien où il soit en défaut?

Mais la religion elle-même, comment se montre-t-elle à nos yeux? Nous paraît-elle de nature à ne pouvoir fleurir dans toutes les consciences également? Ne se développe-t-elle chez le plus pieux qu'aux dépens du moins pieux? Ne confère-t-elle au premier les trésors de ses grâces qu'en les enlevant au second? ne couvre-t-elle l'un qu'en dépouillant l'autre? Non; la religion est au contraire toute de sympathie et de communion. Nous adorerions tous le même Dieu, et nous l'adorerions du même cœur, dans le même culte et sous les mêmes formes que nous n'en serions que plus fervens, inspirés que nous serions par ce concert de louanges adressées au Seigneur, où des milliers de voix, s'unissant à la nôtre, viendraient comme l'envelopper, la soutenir et l'animer.

La terre entière serait devant Dieu dans de semblables sentimens de vénération et d'amour, qu'elle n'en serait que plus ardente et plus pure en ses vœux. Ici encore en opposition avec les biens matériels, plus il y a d'âmes à participer, meilleure est la part de chacune.

Ainsi, en religion comme en science, comme en poésie, comme en morale, toute richesse qui se communique, augmente au lieu de diminuer ; en quoi paraît toute l'infériorité du bien réduit à l'utile, comparé au vrai bien, à celui qui, avec l'utile, embrasse les autres élémens de la perfection humaine.

Telle est, j'ose l'espérer, une des vérités salutaires qui sortiront de la lecture attentive de cet ouvrage, et qu'il peut pour sa part contribuer et servir à répandre parmi le peuple ; non que je le croie directement accessible et utile au peuple, il est trop systématique, et le langage en convient mieux aux intelligences savantes qu'aux hommes de simple sens. C'est encore, quoique consacré aux matières de la morale, un traité de philosophie, c'est, comme je l'ai dit en commençant, de la psychologie appliquée. Mais de tout ouvrage, de quelque valeur, quelle qu'en soit d'ailleurs la forme,

il transpire infailliblement certaines idées, certains principes, qui, de degrés en degrés, de diffusions en diffusions, finissent toujours par descendre et parvenir jusqu'aux masses; qu'il en soit ainsi du mien; que connu seulement d'abord de ses juges naturels, il ait ensuite avec le temps et par voie de commentaires, d'explications et d'interprétations, un public plus nombreux, le public du grand nombre; qu'un peu plutôt ou un peu plus tard, sans que personne précisément en prenne le soin et le souci par le fait de tout le monde, qui, comme la force des choses, pousse tout à son terme, il arrive insensiblement, réduit il est vrai et refait, transformé et perdant son nom, à cette conscience commune où aboutit toute idée; qu'il y porte, avec l'amour du bien, le courage et la patience, l'espérance et la paix, cela peut suffire à mon ambition. Non que je sois indifférent à toute autre espèce de gloire et insensible au fond du cœur à la fortune littéraire. J'ai ma part, tout comme un autre, des nobles désirs, ou si l'on aime mieux, des faiblesses de l'écrivain; mais cependant le mérite, auquel je tiens par dessus tout, est celui de faire sortir du livre que je publie quelques

utiles leçons, et d'avoir, de près ou de loin, sur les opinions et les mœurs, une action qui contribue à les rendre meilleures et plus honnêtes.

Je voudrais, avant de finir, présenter encore quelques remarques, que je ne crois pas déplacées.

Une préface, selon moi, termine et ne précède pas le livre auquel elle se rattache; le commencement dans l'ordre de publication, elle est la fin dans l'ordre de composition; résumé et non prélude, elle a surtout pour objet, de revenir sur l'ensemble des questions qu'on a traitées et d'en apprécier, d'un dernier coup d'œil, les solutions générales. C'est ainsi que j'ai conçu chacune de celles que j'ai écrites, et que je conçois aujourd'hui celle que je soumets au lecteur. Aussi vais-je en profiter pour faire une sorte d'examen de plusieurs points de mon travail qui me paraissent demander explication ou rectification; si ce n'était pas trop dire et prendre un rôle qui ne convient guère à un auteur, j'appellerais cet examen un jugement, une critique.

Et d'abord, en relisant la section du chapitre Ier, où je traite *du bien de l'intelligence*,

je ne suis pas parfaitement sûr de l'avoir suffisamment développée ; je n'y ai rien dit que je ne voulusse dire ; mais je n'y ai pas dit tout ce que j'aurais voulu ; peut-être aurais-je bien fait de m'y étendre davantage. L'intelligence joue un tel rôle dans la vie morale de l'homme, elle a une telle part dans sa destination, qu'on ne saurait mettre trop de soin à en faire sentir toute l'importance. C'est par l'intelligence que nous avons la connaissance de nous-mêmes ; or, quoi de plus capital que cette connaissance pour toute espèce de perfectionnement ? C'était un principe de Socrate, que le plus beau fruit de la philosophie était de savoir s'entretenir et converser avec soi-même. Rien en effet n'est meilleur, pourvu que, dans ce retour sur soi-même, on apporte un soin sérieux de tout voir et de tout juger, qu'on ne se dissimule aucun secret, qu'on ne s'épargne aucun reproche, et qu'on ne s'accorde son estime qu'à bon droit et selon le vrai ; il ne peut pas y avoir pour l'âme un plus salutaire exercice. Les religions l'ont bien senti quand, sous des formes différentes, mais d'accord sur le fond, elles ont consacré d'un de leurs préceptes l'examen de conscience. Connais-toi toi-même, avait dit à

l'homme la religion païenne; confesse-toi à Dieu, lui a dit à son tour la religion chrétienne; et toutes deux lui ont recommandé ce recueillement intérieur, afin qu'il eût à reconnaître le bien et le mal qui étaient en lui; seulement l'une n'a pas demandé, tandis que l'autre a voulu que cet acte s'accomplît sous le regard et pour ainsi dire au tribunal de Dieu. Tant d'importance attachée par la philosophie et les religions à la connaissance de soi-même, montre assez que ce n'est pas là un de ces actes vulgaires qu'on peut négliger ou accomplir sans grand dommage ou grand profit; tout bien y est lié, toute perfection en dépend. Pour qui s'ignore soi-même, il n'y a plus aucune sagesse, il n'y a que des instincts, des pratiques aveugles, des faits sans moralité, une vie brutale et inintelligente, à la place d'une vie éclairée et dirigée par la raison; pour qui se sait au contraire, il y a tout un avenir de réforme, de progrès et de constante amélioration. On ne porte pas en vain ses regards sur son âme; on ne se dit pas avec réflexion : voilà ma vie, voilà mes œuvres; les voilà avec leurs motifs, leurs intentions et leurs desseins, sans se féliciter ou se repentir, sans prendre la ferme résolu-

tion de persister ou de se corriger. L'examen de conscience ne suffit sans doute pas; il en est de cet acte comme de la prière; la prière est une aspiration, une adhésion de cœur à l'ordre que doit suivre pour la compléter la pratique même de l'ordre, de même l'examen de conscience; il lui faut une conséquence, un complément et un achèvement; mais c'est une si excellente préparation et une initiation si efficace aux volontés sages et légitimes, qu'en vérité je conçois le pouvoir singulier qu'on lui a parfois attribué. A prendre les choses à la rigueur, il n'entraîne pas de plein droit l'expiation et l'absolution. Il n'est pas la seule condition, le seul élément de pureté, il faut y joindre l'épreuve, la vertu au sein de l'épreuve et la religieuse application à rentrer ou à se maintenir dans la droite et bonne voie. Mais il n'est pas moins vrai que par lui-même, s'il est sincère et judicieux, accompagné de ferme propos et soutenu de résolution, il est le principe assuré de toute régénération morale, qu'il détache vraiment et délie du péché, comme il affermit dans l'attachement au juste et à l'honnête. L'examen de conscience se résout inévitablement en condamnation ou

en approbation, en repentir ou en congratulation, enfin en une leçon de bonne vie, qui rarement manque son effet; car on se croit toujours soi-même, quand on se dit de telles choses, et comme toutes les fois qu'on croit, on est disposé à agir dans le sens de sa croyance.

Mais la connaissance de soi-même ne vaut pas seulement pour les actes du genre de ceux dont je viens de parler, et qui sont plus particulièrement du domaine de la morale; elle vaut encore pour tous les actes dont est capable l'âme humaine. Il n'est pas une de nos facultés dont l'exercice légitime ne présuppose une certaine étude, une certaine science de nous-mêmes. Quel est le premier précepte qu'on donne à celui qui veut tenter quelque travail et quelque tâche ? Consultez-vous, lui dit-on, et voyez ce que vous pouvez faire. On le dit au savant, on le dit au poète, on le dit à l'artiste et à l'industriel; eux-mêmes, ils ont commencé par s'interroger sur leur nature, sur leurs besoins et sur leurs moyens, et c'est dans ces réflexions qu'ils ont reconnu leur vocation. C'est une pensée qu'on retrouvera en plus d'un endroit de cet ouvrage,

que l'humanité en quoi que ce soit n'a de grandeur que par l'épreuve; or, l'épreuve, tient à la conscience, ce sont toutes les impressions douloureuses et irritantes qui viennent au sein de l'âme provoquer et exalter, par des atteintes souvent bien rudes, l'activité dont elle jouit, mais dont elle ne jouit librement, moralement et avec vertu, que quand par la connaissance d'elle-même elle a appris à s'en servir. De quelle époque morale, de quel fait psychologique datent dans l'histoire des sociétés la naissance ou la renaissance des arts, des lettres et des sciences ? de cette époque et de ce fait où les sociétés passant de la barbarie à la civilisation, c'est-à-dire d'une première conscience à une autre conscience d'elles-mêmes, du sentiment de la seule vie brutale et matérielle, au sentiment de la vie morale et intellectuelle, font effort pour satisfaire non plus seulement leurs appétits et leurs penchans purement physiques, mais de nouveaux, de plus nobles et de plus profonds besoins. Et même pour ce qui regarde l'utile, quand se montre une économie meilleure et mieux entendue ? Quand on sait mieux apprécier les nécessités de la vie, qu'on les comprend mieux

et qu'on peut y pourvoir avec plus de tempérance et de prudence. La connaissance de soi-même est de tout dans l'exercice de l'activité humaine. Elle est le commencement de toute sagesse.

Voilà une partie des considérations que je désirerais avoir présenté dans le chapitre que j'ai indiqué. Je les donne ici comme un supplément encore sans doute bien imparfait, que je prie le lecteur de rattacher à ce chapitre. C'est un service qu'il me rendra.

Je souhaiterais encore, au sujet du *bien de l'intelligence*, avoir montré avec plus de développement tout ce que l'âme gagne de perfections à cultiver sa pensée par l'art et la science; de celles surtout de ces perfections qui ne sont plus précisément de simples mérites de l'esprit, mais des qualités et des biens du cœur. Il est certain, en effet, que ce ne sont pas seulement le sentiment et l'imagination, le bon sens et la raison, facultés tout intellectuelles qu'excitent et font valoir la recherche et la perception, soit du beau, soit du vrai; mais aussi d'autres dispositions, d'autres penchans de notre nature, de généreuses affections, de douces et nobles sympathies, le dés-

intéressement, le dévouement, l'amour sincère de l'humanité, une pure et vive religion. Quand on a bien le goût du vrai, qu'on se plaît à le sentir, à le comprendre, à s'en nourrir, on a l'amour de tout ce qui a son principe et sa racine dans le vrai; on vit selon l'ordre par philosophie; on est sage parce qu'on est savant. Être attaché à la vérité, à toute la vérité, c'est l'être par suite à la loi, qui n'en est que l'expression, qui n'est que la vérité sous sa forme obligatoire; c'est être docile à la règle en pensée comme en action, c'est à la fois voir et faire, faire ce qu'on voit et ce qu'on croit. Ainsi, à prendre le fait avec toutes ses conséquences, la science donne la vertu; seulement elle la donne telle ou telle, physique, sociale ou religieuse, selon qu'elle-même a pour objet Dieu, l'homme ou la nature; comme elle se divise, elle la divise; elle la partage à son image; mais si elle était une, elle la ferait une; la toute science ferait la toute vertu.

Le beau est comme le vrai, dont il n'est, au reste, qu'un point de vue. On ne l'admire pas, on ne l'adore pas sans essayer de l'exprimer, sans tenter de le représenter et de le réaliser de quelque façon, sans en être de quelque

façon le *faiseur*, le poète. Or, il y a une manière d'en être le poète, qui est bien encore, si l'on veut, une sorte d'art et de talent, mais qui est quelque chose de mieux; car c'est l'art dans l'honneur, le talent dans la vertu; c'est la poésie appliquée à la pratique de la loi morale. En effet, qu'un homme, ému de la beauté du devoir, l'âme ravie de l'idée qu'il s'en forme avec amour, s'efforce de faire passer son impression dans ses actions, que, selon les circonstances, il soit brave, désintéressé, juste, humain ou religieux, et qu'il le soit excellemment, il est poète alors, non par le génie, il est vrai, mais par le cœur et le caractère; non en amusant de sa pensée de curieuses imaginations, mais en se dévouant avec enthousiasme à une haute et sainte mission. Il est poète dans la meilleure, la plus noble acception du mot; il fait vraiment œuvre admirable. Nul doute que dans ce point de vue le sentiment du beau ne soit un principe de moralité.

Voilà quelques-unes des réflexions qui me paraissent nécessaires à ajouter au *chapitre du bien de l'intelligence*.

On ne s'attend pas certainement que j'aille ainsi successivement de chapitre en chapitre,

donnant à chacun d'eux son complément et son commentaire; je ne l'ai fait, pour le premier, que parce que le défaut de développement m'y a paru trop sensible. Je me bornerai pour les autres à quelques remarques très-générales.

Peut-être jugera-t-on que j'ai donné une idée suffisante *du bien de la sensibilité* et *du bien de la liberté;* si surtout l'on y ajoute ce que j'ai dit sur le même sujet en plus d'un endroit *de la psychologie.* Comme sous deux titres différens (*Psychologie et Morale*), mes deux ouvrages n'en font qu'un, je ne crains pas, quand je le crois bon, de renvoyer de l'un à l'autre, d'expliquer l'un par l'autre.

Le chapitre du *bien de l'âme dans son rapport avec la nature* est, non pas sans doute par le fond, mais par la forme et son introduction dans un *Traité de morale*, une sorte d'innovation. Pour la justifier, j'ai dû entrer dans quelques explications qui ne sont peut-être pas exemptes de répétitions et de longueurs. Mais j'ai voulu que ma pensée ne pût pas être mal comprise, et c'est pourquoi j'ai insisté. Malheureusement je n'avais pas ce qui m'eût été nécessaire pour bien prendre mes

avantages en une semblable matière, je veux dire, la connaissance des sciences physiques et naturelles. Je me suis donc borné à ce qu'on pourrait appeler la philosophie de la question. Je crois m'être placé dans le vrai, mais je n'y suis pas entré profondément, et m'en suis tenu presque toujours aux plus sommaires généralités. Je le regrette, car il y avait là quelque chose de neuf à présenter.

Je n'ai rien à dire sur le chapitre *du bien relatif à la société;* j'avais à éviter les lieux communs, je ne crois pas y être parvenu; j'ai seulement tâché de préciser certains points du sujet qui, la plupart du temps, sont et restent trop vagues.

On verra comment au chapitre suivant, *du bien relatif à la divinité*, j'entends l'œuvre et la prière. J'en ai cherché, mais en ai-je trouvé la véritable solution? c'est ce que le lecteur décidera.

En traitant du *beau moral*, je me suis attaché à montrer qu'il n'est, sous tous les rapports, que la perfection et l'excellence du bien. Je ne pense pas avoir laissé cette opinion sans lumière; à mes yeux du moins elle est évidente.

En voici une qui ne l'est pas moins, mais que je conçois mieux qu'on me conteste, c'est qu'il n'y a pas de bien sans bonheur. J'ai mis quelque application, peut-être même quelque insistance à l'établir dans sa vérité, et à prouver que, bien entendue, elle se défend contre toutes les objections auxquelles d'abord elle paraît sujette.

Il ne me reste plus qu'à faire remarquer que touchant *le mal et le malheur*, je n'ai guère fait que tracer un résumé rapide des solutions que je propose. Il était inutile de m'y arrêter, après tout ce qui venait d'être dit *du bien et du bonheur*. Je crains cependant qu'il n'y ait dans ce morceau trop de sécheresse et de concision. Dans l'intérêt de mon ouvrage, j'aurais mieux aimé finir d'une manière moins aride; mais la logique m'a fait la loi, et j'ai dû sacrifier avec sévérité des développemens qui n'avaient pas leur nécessité et leur raison.

Je prendrai congé du lecteur, en lui offrant, sous forme de maximes, les principaux points de la doctrine enseignée dans cet ouvrage; il aura ainsi d'avance un abrégé de ma pensée, qui ne lui sera peut-être pas inutile pour mieux en suivre l'exposition.

« Soigne ton âme avant tout; soigne-la dans son intelligence, sa sensibilité et sa liberté.

» Autant que tu le peux par conséquent, rends-la propre à la science, à l'art et à l'éloquence. Purge-la des mauvaises passions; conserve-lui au contraire, et conserve-lui, en les épurant, celles qui sont bonnes et légitimes.

» Qu'elle sache se posséder, délibérer et vouloir avec sagesse et énergie; qu'elle fasse tout ce qui est en son pouvoir pour le bien et pour l'ordre.

» Soigne ton corps et la nature dont il n'est qu'une partie, afin de devenir toi-même meilleur et plus parfait; soigne-les à la fois sous le rapport de la beauté et de l'utilité, et comme conditions matérielles de puissance et de vertu.

» Respecte et aide dans leur droit, c'est-à-dire dans leur destination, tes semblables, tes frères et les sociétés qu'ils forment entre eux sous le nom de familles, d'états et de nations. Sois juste et bienveillant dans tous tes rapports avec eux. En faisant leur bien tu feras ton bien.

» Honore et adore Dieu; rapporte-lui toutes

tes actions; couronne chacune de tes œuvres par une œuvre supérieure, plus générale et plus sainte, qui les embrasse et les consacre toutes, et soit dans sa plus haute expression le culte de l'ordre universel, la conformité à la loi des lois, l'aspiration au principe qui est la souveraine perfection.

« Agis ainsi constamment, et tu arriveras en même temps au bien et au bonheur, à tout le bonheur qui doit être la suite du bien que tu feras; car c'est là le double but auquel tu parviendras, si tu suis sciemment, librement et moralement, la loi que ta raison te trace au nom de la Providence. »

COURS
DE PHILOSOPHIE.

MORALE.

CHAPITRE PREMIER.

DU BIEN DE L'AME CONSIDÉRÉE DANS SON ACTIVITÉ INTIME.

SECTION I.

Considérations générales sur le bien.— Du bien relatif à l'intelligence.

Quel est le but de la vie de l'homme, et quels sont ses moyens d'atteindre ce but ; quelle est sa

légitime destination, et que doit-il faire pour l'accomplir; qu'est-ce que le bien, et qu'est-ce que le bonheur, quelles sont les voies qui y conduisent? tel est dans sa simplicité, mais aussi dans sa grandeur, tout le problème de la morale.

Problème à deux divisions, comme on le voit, et qui, pour être discuté avec méthode, doit être résolu dans la première avant d'être abordé dans la seconde, puisque avant de savoir *comment faire*, il faut savoir ce qui *est à faire*.

Je profiterai de ce partage pour ne traiter dans cet ouvrage qu'une partie de la question, et ajourner l'autre à un autre livre, qui plus tard peut-être aura son tour.

Ainsi je me bornerai dans celui-ci à déterminer sous leurs différentes faces et à considérer dans leur ensemble le but, la destination, le bien et le bonheur de l'homme, laissant pour un nouveau travail tout ce qui est relatif aux *moyens* et aux règles *pratiques* de la vie.

L'homme a son but comme tout être, et son but, comme celui de tout être, est analogue à sa nature; sa destination est déterminée par les conditions mêmes de son existence.

Si je n'avais pas en psychologie montré comment la liberté se concilie avec la nécessité et l'action

providentielle, j'aurais peut-être à repousser ici une accusation de fatalisme qu'on tirerait, faute de les bien comprendre, des paroles dont je viens de me servir. Mais, pour peu qu'on y réfléchisse et qu'on veuille relire ou se rappeler le chapitre où j'ai discuté cette importante question, on reconnaîtra sans peine que quand je dis que ce que l'homme *doit* être est en raison de ce qu'il *est*, je ne porte nulle atteinte à sa qualité d'agent moral. Sa destination suit de sa nature; cela est vrai, et le contraire serait faux et absurde. Mais comme sa nature, entre autres attributs, est d'être libre et maître de lui, au moins dans de certaines limites, sa destination bien entendue n'est autre chose que la charge à lui commise par la Providence de donner à son activité le développement qui lui convient. Sa destination est dans sa nature, mais c'est à lui à l'en tirer; c'est à lui à se faire lui-même ce qu'il doit être avec le temps, et à développer ses facultés selon les lois qui leur sont propres. Il n'y a pas là de fatalisme; il n'y a que l'idée d'une créature dont la tâche est réglée sur sa constitution et sa condition, et qui, obligée de l'accomplir, loin d'être nécessitée par cette obligation, a, au contraire, toute la liberté que suppose un tel devoir.

L'homme est créé actif; actif quand il pense, quand il sent et quand il veut; actif dans toute sa vie intime et spirituelle, et pareillement dans sa

vie organique et matérielle, sociale et religieuse, en tout et toujours actif, n'est-il pas évident qu'il est appelé à agir le plus et le mieux possible selon l'ordre qui lui est tracé ? Il n'a pas été fait force pour cesser d'être force, mettre à néant son énergie, s'éteindre et se perdre dans l'inaction; mais au contraire pour se développer, se fortifier et grandir dans l'exercice légitime de ses différentes facultés. Force, il doit rester force et le devenir de plus en plus; force douée de certains attributs et placée dans de certains rapports, il doit vivre et se perfectionner dans le sens de ces attributs et selon la loi de ces rapports. Toutes les forces en sont là : celles qui ont pour propriété la puissance de minéraliser ont pour fin de minéraliser; celles qui végètent, de végéter; celles qui animalisent, d'animaliser; toutes celles-là avec nécessité, parce qu'elles ont été faites par Dieu aveugles et nécessaires. L'homme au contraire comme agent moral, a pour but de cultiver moralement, librement tous les germes de pensée, d'amour et de volonté qui sont au fond de sa conscience, toutes les vertus auxquelles l'appellent ses relations avec Dieu, l'humanité et la nature.

Il a été créé intelligent; dans quelle vue, si ce n'est pour qu'il exerçât, développât son intelli-

gence, et la formât à tous les travaux, je dirai presque, à toutes les vertus dont elle est capable par sa nature ? Or un des emplois de l'intelligence est la connaissance de soi-même ; il faut donc qu'il s'applique à cette espèce de connaissance, qu'il l'éclaircisse, l'approfondisse, la garde pure et sincère, qu'il en fasse cette science de soi qui est le principe de toute sagesse. C'est une bien vieille vérité que celle qui fonde toute la morale sur le *nosce teipsum*, et il n'y a plus à la démontrer ; mais pour peu qu'on y regarde, on aperçoit d'abord toute la suite des conséquences heureuses qu'elle contient et consacre. Se bien connaître soi-même, c'est avoir sous les yeux toute son âme, toute sa vie, en pénétrer tous les secrets, en apprécier toutes les habitudes, en juger le bien et le mal ; d'où suit la disposition à persévérer dans la bonne voie ou à s'écarter de la mauvaise ; et de cette disposition à l'action, qui la met en pratique, il n'y a qu'un pas qui se franchit vite. Nul ne sent dans son cœur que telle chose est à faire, telle chose à ne pas faire, sans être aussitôt porté à faire l'une, à ne pas faire l'autre. C'est pourquoi il importe tant de bien se connaître soi-même. Celui qui néglige cette étude, coupable d'abord de cette négligence qui en soi est déjà un mal, l'est en outre de toutes les faiblesses, de toutes les fautes et de tous les vices qu'entraîne infailliblement cette absence de conscience :

vain, frivole et léger, incapable de se gouverner, parce qu'il ne se connaît ni ne se juge, il ne sait où il en est, où il va et comment il va, et rencontrât-il un abîme, il y tomberait par ignorance et oubli de lui-même. Ignorance et oubli de soi, voilà la ruine de toute moralité et de toute vertu humaine.

Si je me proposais, dans cet ouvrage, de mêler l'histoire et la critique à l'exposition dogmatique, ce serait ici le lieu de dire quelque chose des doctrines qui, présentant à l'homme comme souverain bien non pas son union et sa ressemblance avec Dieu, mais sa fusion et son absorption en l'existence suprême, l'abolition de sa liberté et le néant de son *moi*, prêchent comme vertus préparatoires l'oubli et l'abandon de soi, l'extase mystique, la vie rêveuse et contemplative, et souvent des habitudes moins innocentes et moins pures; je montrerais qu'elles méconnaissent un des points fondamentaux de la destinée humaine, je veux dire ce sentiment de haute et pure personnalité, sans lequel il ne peut y avoir ni vertu ni liberté, et qu'elles mènent à cette conséquence, que Dieu n'a fait de l'âme une personne que pour la faire cesser d'être une personne; qu'il ne l'a prise au néant que pour l'y replonger aussitôt; qu'il n'a créé que pour détruire, qu'il n'a produit qu'une œuvre contradictoire. Mais mon but n'est pas celui-là, aussi je me borne à ces simples remarques.

Une des fins de l'intelligence est la connaissance de soi-même; mais comme cette faculté, outre qu'elle est capable de conscience, l'est aussi de science, de poésie et d'éloquence, elle a sous tous ces rapports des buts déterminés à atteindre. Je ne veux pas le démontrer, je le prends pour accordé : car il est trop évident qu'elle n'a pas été donnée à l'homme avec le pouvoir de saisir la vérité et la beauté, et par la vérité et la beauté de toucher et de gagner les cœurs, pour rester stérile et s'éteindre dans l'ignorance et l'absence de tout art.

Comme force intelligente, l'homme a donc pour mission de recevoir, de rechercher, de découvrir la vérité, de la percevoir de simple sens, quand il ne le peut pas d'une autre manière, de la comprendre et de l'expliquer quand il peut s'élever à la philosophie; il a pour mission de s'éclairer, autant qu'il est en lui, de s'éclairer avant tout sur les objets qui lui importent le plus, puis sur ceux qui ont moins de valeur, puis sur tous les autres jusqu'aux plus minces, car ils ont tous leur intérêt; ayant soin seulement de tout ramener dans cette étude à la grande question de sa destination : en un mot, devenir savant, ou, pour mieux dire, devenir sage sur toutes les choses de la vie, voilà son but sous ce rapport; but élevé s'il en fut et qui mérite en lui-même grave et sérieuse considération, puisqu'il

n'y a rien de mieux pour un esprit que de se faire esprit le plus possible, que de croître en connaissance, en lumière et en raison. Mais sous un autre point de vue, et pour les conséquences qui en résultent, il y a aussi un grand bien à s'instruire de la vérité. En effet ce que nous faisons, ce que nous voulons, c'est au fond ce que nous croyons; ce sont toujours nos opinions, celles qui sont vraiment en nous et que nous avons sérieusement à cœur, qui sont la règle de notre conduite. Vraies, claires, et bien entendues, elles ne nous déterminent qu'à des actions légitimes et irréprochables; fausses, aveugles et absurdes, elles nous poussent à toutes sortes de folies et de fautes. Tout notre avenir est dans notre foi, dans nos sentimens et nos convictions; c'est donc à nous d'y prendre garde, de veiller sur notre âme pour n'y laisser se former que des idées claires et vraies. S'il y entre l'erreur, il n'en sortira que l'erreur, et l'erreur en action est toujours fâcheuse, souvent coupable et criminelle. Aussi conçoit-on bien toute l'importance pour l'homme d'une saine et bonne science: la vie entière en depend.

Comme être intelligent, l'homme doit se proposer le vrai; mais il doit aussi, d'un autre côté, se proposer le beau. Le beau sous toutes ses formes et avec tous ses caractères, dans son existence réelle et dans les œuvres de l'art, au sein de l'or-

dre physique, comme au sein de l'ordre moral, gracieux, noble ou sublime, le beau, quel qu'il soit, ne saurait être pour lui un objet indifférent; et s'il arrivait, ce qui du reste est heureusement impossible, qu'il y demeurât ou qu'il y devînt complétement insensible, ce défaut ou cette abolition de toute poésie dans son âme serait certes un grand mal, ce serait une véritable corruption. Voyez en effet les sociétés, sans goût, ni sens de l'art; grossières et brutales, quelles que soient d'ailleurs leurs vertus, elles pêchent toujours dans leurs mœurs, par tout ce qui y manque d'élégance, d'élévation et de grandeur. Celles au contraire qui se distinguent par un amour exquis du beau, quand elles défailleraient par d'autres côtés, se soutiennent, se glorifient par cette haute qualité de l'intelligence, et elles vivent dans l'histoire par les grands poètes qu'elles produisent, et qui les représentent avec génie dans les idées qui leur sont chères. La poésie compte pour beaucoup dans la civilisation générale des peuples; elle ne compte pas pour moins dans l'éducation des individus. Tout homme doit donc, pour ne pas manquer à ce point capital de sa tâche, ne négliger aucun moyen d'aspirer au beau avec ardeur, de s'en inspirer religieusement, d'en pénétrer son cœur, de dépouiller l'homme vulgaire pour se parer de poésie. Mais celui qui entre tous les autres a reçu de Dieu, avec le génie, le saint

ministère de l'art, ayant charge d'âmes comme le prêtre, est surtout obligé de vivre avec dévotion pour la beauté; non sans doute que le poète doive effacer en lui le fils, l'époux, le père, le citoyen et le magistrat, l'homme en un mot, des autres devoirs : mais tout en pratiquant les vertus qui lui sont prescrites aux autres titres, qu'il s'applique à développer avec conscience et avec éclat les hautes facultés qu'il a reçues de la nature. Il est revêtu d'un sacerdoce qu'il ne saurait exercer avec trop de sainteté et de religion.

L'éloquence est également une des fins de l'intelligence, et comment ne le serait-elle pas? Croire à quelque grande vérité morale ou religieuse; y croire de cette foi ferme, profonde et éclairée, qui fait qu'on s'y dévoue avec pleine conviction; y croire avec cœur, avec émotion et jusqu'à l'enthousiasme; la comprendre en philosophe et la sentir en poète; la porter dans son âme toute vive d'évidence, d'intérêt et de passion, entraînante, expansive, prête à s'échapper de la conscience en accens pathétiques et en traits de lumière; être pressé de la confesser, de la publier et de la répandre; puis se trouver dans une crise, en lutte avec des principes, des partis ou des croyances adverses et hostiles; se voir en face d'une foule qui, par ses préjugés et ses affections, résiste, contredit, fait obstacle ou assaille; accepter, le front haut et l'esprit imper-

turbable, cette épreuve périlleuse; la subir avec élan, et puiser virilement dans les angoisses laborieuses dont elle est sans cesse mêlée, la vertu singulière d'imposer à ces âmes, de les calmer ou de les remuer, de les toucher pour les convertir, de les gagner à sa foi, de les associer à sa pensée, de se les assimiler enfin de manière qu'elles ne fassent plus qu'un avec l'orateur qui les possède, qu'elles vivent de sa vie, s'inspirent de ses idées, s'émeuvent de ses émotions, et veuillent de sa volonté : n'est-ce pas pour l'intelligence une grande et sainte chose? Où trouver sur la terre une puissance plus intime, plus personnelle, plus libre, plus véritablement morale, et en même temps plus étendue, plus efficace, plus bienfaisante? N'est-ce pas merveille qu'un homme, seul en face de tous, désarmé de sa personne, sans soldats pour faire peur, ni trésors pour séduire, sans autre action que celle des mots, du geste et de l'attitude, force à peu près toute spirituelle, ait cependant le pouvoir de se saisir des masses, de les tenir, de les mouvoir, de les précipiter au combat, ou de les ramener à la paix, à l'ordre et au travail, de les jeter dans les tempêtes et de terribles révolutions, ou de les appeler à la prière, à la patience, au pardon, à toutes les vertus douces et paisibles? C'est qu'il y a là une âme qui s'adresse à des âmes, qui leur donne pensée, passion et volonté, vie morale en

un mot, et par suite, vie physique; qui de sa conscience, comme de son trône, rayonnant sur la foule, y répand, à l'image de Dieu, l'action et le mouvement, et devient ainsi glorieusement une des reines du monde. Si une telle perfection n'est pas dans les fins de l'homme; si elle n'est pas pour lui un objet, je ne dis pas seulement de désir et d'ambition, mais d'obligation et de devoir; si ce n'est pas là du bien, où y en a-t-il, et qu'est-ce que le bien? — Ne consiste-t-il pas dans le développement excellent et légitime des qualités dont nous sommes doués, dans l'usage convenable des dons de notre nature, dans l'exercice selon l'ordre de nos talens et de nos vertus? A ce titre, l'homme éloquent n'est-il pas pour une part homme de bien et de vertu? L'homme éloquent n'est pas tout l'homme, mais il entre dans l'idéal de l'homme.

Telles sont les diverses fins que nous devons nous proposer comme êtres intelligens.

Deux remarques sont maintenant nécessaires à ajouter à ce qui vient d'être dit.

La première, c'est que si on n'oublie pas que l'intelligence en quoi que ce soit n'a jamais son plein jeu, sans s'exercer comme *connaissance*, comme *mémoire*, et comme *imagination;* que le philosophe ne fait pas son œuvre, le poète la sienne, et l'orateur la sienne, sans avoir, il est vrai chacun à leur manière, le talent d'acquérir, de conserver et enfin de combiner des idées; qu'ainsi

dans la composition soit d'une théorie, soit d'un poëme, soit d'un ouvrage oratoire, perceptions, souvenirs, créations de toute espèce, tout concourt et s'unit, on doit voir que dans les trois perfections morales dont je viens de parler, sont compris implicitement le bon usage et l'excellence de l'espèce de connaissance, de mémoire et d'imagination qui conviennent à chacune d'elles. Ainsi le savant n'atteindra son but qu'autant qu'il emploiera bien et rendra propres à son objet ces trois pouvoirs de la pensée; et de même le poëte, de même aussi l'orateur.

La deuxième remarque est relative à la part que prennent, quoiqu'en sous-ordre, au développement de l'intelligence, la sensibilité et la liberté. Pour peu qu'on se rappelle ce qui a été dit en plus d'un endroit de la *psychologie*, on reconnaîtra facilement qu'il n'y a pas de production si purement *intellectuelle*, dans laquelle il n'entre nécessairement quelque affection et quelque volonté. Ce sont des faits que l'analyse peut faire concevoir comme séparés, mais qui, dans la réalité, sont et se montrent toujours unis. Une idée ne va jamais seule, quelle que simple qu'elle soit, et il s'y mêle invariablement ou de l'émotion si elle est instinctive, ou de la liberté si elle est réfléchie; et quand, au lieu d'une idée, on prend un composé d'idées, tel qu'un système ou qu'un poëme, comme là c'est toute une âme qui se pro-

duit et se développe, bien que ce qui y domine soit la pensée, il y a de tout dans cette pensée. Il y a sans doute moins de sensibilité dans les raisonnemens du philosophe que dans les chants du poète; mais cependant il y en a encore, ne fût-ce que cette sérieuse curiosité qui anime, sans les troubler, ses graves spéculations. De même sans doute dans les productions soit poétiques, soit oratoires, il se trouve moins de cette raison discrète et contenue, qui est le propre de la science: mais qui prétendrait n'y voir qu'un mouvement d'esprit tout d'élan et de premier jet?

L'âme contribue, je le répète, de ses deux autres facultés aux productions de l'intelligence; seulement c'est dans des proportions diverses, délicates, souvent très-difficiles à apprécier. Elle met dans les unes plus de celle-ci, dans les autres plus de celle-là, selon la nature et le caractère des combinaisons qu'elle se propose.

Ici, je crois, peut se terminer ce qui me semble essentiel à dire sur le bien de l'intelligence. Je vais par conséquent m'occuper de celui de la sensibilité.

SECTION II.

Du bien relatif à la sensibilité.

Il est évident *à priori* que si la sensibilité est une de nos facultés et qu'elle ne nous ait pas été donnée en vain, loin de la laisser s'éteindre en

nous, nous devons au contraire la vivifier en la réglant avec soin. Il est clair que nous n'avons pas reçu l'amour de nous-mêmes à notre naissance pour rester indifférens sur nous et sur toute chose. L'apathie n'est pas dans l'ordre pour une créature qui a un cœur, pas plus au reste que le trouble et le déréglement des affections; l'apathie serait la mort d'un des principes les plus féconds de l'activité humaine. En s'arrêtant à leur source toute émotion et toute passion, elle retrancherait de la vie, sans doute il est vrai avec quelques faiblesses et quelques penchans mal ordonnés, cette foule de bons mouvemens qui s'harmonisent si bien avec la grande fin de notre nature; elle dessécherait au pied cette plante qui devait fleurir, porter fleurs et fruits; elle la tuerait dans sa racine. Dieu permet que des âmes grossières ou corrompues, faute de réflexion sur elles-mêmes, ne s'aiment plus de cet amour fécond et actif qui, dans sa pureté et son innocence, n'est réellement que l'amour du bien. Ces âmes s'aiment sans doute toujours assez pour avoir la sollicitude de leur bien-être matériel, encore souvent est-ce aveuglément. Mais elles ne s'aiment pas jusqu'à se soucier des autres buts de leur existence, jusqu'à avoir l'ambition des grandes vertus de l'humanité, jusqu'à se dévouer à la nature par le travail et l'industrie, à leurs semblables par la charité, à Dieu par la piété, jusqu'à grandir et se sanctifier dans

l'habitude de tous ces actes. Elles ne s'aiment pas véritablement : par suite indifférentes à une foule de biens ou de maux qui cependant devraient les toucher, elles sont incapables des émotions les plus naturelles et les meilleures. Elles seront, par exemple, sans larmes et sans pitié pour les malheureux qu'elles rencontreront, sans entrailles pour leurs proches, sans sympathie pour personne; au grand spectacle de la création elles resteront froides et tièdes sur Dieu; patrie, gloire, beauté, elles n'auront de cœur pour rien; et cette espèce d'insensibilité ne ressemble pas à celle que le stoïcien se fait à force de lutte et de contrainte. Celle-là est pleine de vie, de sève et de verdeur elle recèle sous l'écorce une puissante végétation; et quand par moment un peu d'abandon, comme un air doux au printemps, vient amollir et relâcher cette rude et dure enveloppe, il s'en échappe en jets heureux de nobles et belles passions. Ici rien de semblable : tout est froid et éteint au fond comme à la surface.

Ces âmes sont atteintes d'un grand mal.

Nous ne sommes pas faits pour ne rien sentir; nous sommes faits pour nous aimer et par suite pour nous livrer à toutes les diverses affections qui, selon les circonstances, naissent et dérivent de l'amour de soi.

Mais il s'agit de bien nous aimer et de ne nous livrer qu'à des affections raisonnables et légitimes.

En quoi consiste, et à quoi reconnaître un tel développement de la sensibilité? Voilà ce que j'ai maintenant à dire pour expliquer la destination et la vraie loi de cette faculté.

Je commence par rappeler que sur cette question comme sur toutes les autres, la morale tient à la psychologie par le rapport le plus étroit, et qu'ici en particulier toutes les données dont nous avons besoin pour la solution que nous cherchons, se trouvent dans la théorie de la sensibilité. Aussi je ne crains pas de renvoyer à cette partie du *Cours de philosophie* ceux de mes lecteurs qui voudront saisir toute l'étendue de ma pensée.

La nature de l'homme est l'action, et l'action au sein des rapports au milieu desquels il est placé; l'action en présence du monde, de la société et de la divinité; l'action en face de l'action. Car tout est force, ou la force est partout, dans la création comme dans le créateur. Or par suite de cette condition, il se trouve nécessairement vis-à-vis des êtres qui l'environnent dans un état de dépendance, de lutte, et d'empêchement, c'est-à-dire de faiblesse, ou dans un état d'indépendance, de paix, de supériorité, c'est-à-dire de puissance : puissance et faiblesse, sa vie n'est pas autre chose. A-t-il affaire à des organes qui ne laissent à son âme ni liberté ni bien-être ? il est faible par là même, faible en son corps, que la maladie ou les infirmités disposent si mal. Y rencontre-t-il au con-

traire un instrument docile et facile à manier? il est fort, il est puissant; il l'est aussi quand la nature lui cède, le seconde, lui obéit comme à un maître; il ne l'est plus quand elle lui résiste, le combat et l'accable. Même situation parmi ses semblables; et devant Dieu également il est grand, quand s'unissant à lui, se liant à ses plans, marchant selon ses lois, il s'ouvre ainsi au sein de l'ordre une large voie d'activité, de progrès et d'avancement : sinon il est petit, infirme et misérable; parce que par lui-même il ne peut rien, et que s'il ne se rattache pas à la Providence, s'il n'entre pas dans ses desseins, et ne se soumet pas à son gouvernement, il se jette dans le désordre, et par le désordre dans la faiblesse.

Si donc il en est ainsi des divers états de l'homme et des causes qui amènent et déterminent ces états, quel doit être en conséquence le développement naturel de sa sensibilité? Il est aisé maintenant de le comprendre et de le juger.

Créé avec l'amour de soi, l'homme a pour loi de s'aimer, mais de s'aimer selon la raison et le vrai sens de sa nature. Aimer en lui l'âme qui se perd, se corrompt et déchoit, la force qui languit et s'éteint dans le vice; aimer en lui le mal et la dégradation de lui-même, ce n'est certainement pas bien s'aimer; c'est s'aimer aveuglément et de manière à se précipiter dans toutes sortes de désordres : car il n'en est pas où ne puissent

pousser l'orgueil, l'envie, la cupidité et la vengeance, qui ne sont que des formes diverses de ce mauvais amour de soi. Il serait bien mieux sans doute alors de se détester, de se fuir, de se prendre en aversion, et d'avoir pour soi-même une de ces haines vigoureuses qni n'épargnent aucune faute. On y gagnerait promptement guérison et régénération, retour énergique à la vertu. Mais quand ce qu'on aime en soi n'est que le bon côté de soi-même, que c'est la disposition à se corriger et à s'améliorer, le perfectionnement et le progrès; quand enfin c'est vraiment l'homme, l'homme dans la voie de l'humanité ; alors ce sentiment n'a plus rien que d'irréprochable, et, comme je l'ai dit un peu plus haut, l'amour de soi n'est plus alors que l'amour éclairé du bien.

S'aimer ainsi, et par suite aimer son indépendance, sa paix et sa supériorité ; les aimer vraies et dans l'ordre; les aimer comme conditions de développement et de progrès ; s'y attacher comme à des degrés de perfectionnement et de vertu, ce sont là autant de penchans auxquels le cœur peut se livrer sans crainte et sans péril. On ne s'égare pas en les suivant, puisque tous se rapportent au bien ; de même aussi les passions qui répugnent à un état contraire, état de faiblesse et d'abaissement, d'inaction et de corruption, sont légitimes et droites, car elles sont opposées au mal.

Et une conséquence nouvelle qui sort de tout

ceci, c'est que jouir ou souffrir des causes qui de quelque façon nous favorisent ou nous contrarient dans notre marche vers le bien ; les aimer ou les haïr, les rechercher ou les repousser, sont choses très-licites, je dirai plus, très-obligatoires. Que serait-ce en effet que notre sensibilité, si nous voyions du même œil et recevions du même cœur le secours et l'obstacle, le bienfait et l'injure; si nous traitions de la même manière et avions en même affection, l'ami et l'ennemi, celui qui nous sauve et celui qui nous perd ? Une faculté pervertie et qui pourrait devenir monstrueuse.

Mais quand nos émotions, répondant à leur objet et se réglant sur sa valeur, ne se déploient qu'avec sagesse, mesure et convenance (ce qui, pour le dire en passant, n'exclut pas la chaleur, l'énergie et l'élan), la sensibilité est excellente et ne saurait que contribuer à notre meilleure moralité. Je ne suis pas de l'avis de ceux qui au reste, je le suppose, ne parlent pas à la rigueur, et qui disent que notre âme est faite pour aimer, uniquement pour aimer et jamais pour haïr : elle est faite à la fois pour haïr et pour aimer, pour haïr ce qui est haïssable, aimer ce qui est aimable. Il est souvent mal d'aimer, il ne l'est pas toujours de haïr; ce sont deux inclinations qui s'incriminent ou se justifient par les objets auxquels elles se rapportent. Haïr Dieu et ne pas l'aimer, lui la bonté par excellence, ce serait affreuse perversion des sen-

timens du cœur. Mais les choses créées, mais les êtres imparfaits, eux qui ne sont pas absolument bons, qui sont bons et mauvais, tantôt plus, tantôt moins, il faut bien que selon leur manière d'être et d'agir à notre égard, nous les regardions avec bonheur, avec amour et espérance, ou avec crainte et aversion.

Nos affections à l'égard du monde, de l'humanité et de la Divinité, devront donc pour être droites, s'ordonner sur le vrai prix et la vraie valeur des choses.

Et pour commencer par la nature, si nous la trouvons dans les rapports que nous avons avec elle, douce, facile, bienfaisante, et belle par-dessus tout; si comme une mère elle pourvoit à nos besoins de chaque jour avec une sorte de sollicitude, et qu'elle nous prépare avec richesse la nourriture, le vêtement et tous les biens du corps; si elle ne se montre à nos yeux que brillante et parée, couronnée d'un ciel pur, éclatante de lumière, toute vive des mille couleurs admirablement mariées de ses fleurs et de ses pierreries, exhalant de suaves et d'enivrans parfums, environnée de la cour de ses serviteurs de choix, tous remarquables par la grâce ou la noblesse de leurs formes : comment alors ne pas l'aimer, soit de l'amour de l'enfant que l'instinct de la conservation attache à sa nourrice, soit de celui du poète qui, sous le charme de la beauté, contemple,

admire, adore? Que si en outre une idée plus haute nous fait voir dans la nature une œuvre du créateur, une incarnation de sa puissance, fille de Dieu, comme l'humanité, et à ce titre ayant aussi droit à une sorte de soin religieux; ne devons-nous pas lui rendre hommage, et lui consacrant nos travaux, notre industrie et nos arts, la glorifier dans ses lois et la célébrer dans ses merveilles? ne le lui devons-nous pas pour l'amour de Dieu?

Mais comme d'autre part la nature peut aussi être pour l'homme dure, âpre et inféconde, comme elle peut lui être malfaisante, cruelle, terrible même, ainsi qu'il arrive quand elle déchaîne les orages et les tempêtes et qu'elle sème de toute part la faim, la maladie, la douleur et la mort; il est tout simple alors que, souffrant et misérable, il la prenne en horreur, la maudisse et la fuie: c'est le sentiment que doit lui inspirer tout ce qui trouble et empêche l'accomplissement de sa destination. De même si elle lui apparaît sous le point de vue esthétique, triste, morne et engourdie, ou en proie aux crises violentes et aux affreux bouleversemens qui parfois la tourmentent; que comme une masse sans vie, ou un corps qui se décompose, elle n'offre à ses regards que l'aspect hideux de l'informe ou du difforme: comment avoir encore pour elle amour et admiration? comment lui rendre en sa laideur ce qui

n'est dû qu'à sa beauté ? comment ne pas la regarder avec horreur ? On n'est pas bien en face du laid ; et de même qu'en présence du beau l'âme sent son activité plus facile, plus douce, plus disposée à se développer; qu'heureuse en conséquence, elle se tourne avec plaisir vers l'objet qui lui sourit : de même par opposition, lorsqu'en face du laid elle s'aperçoit que sa vie gênée et comme alourdie a moins d'élan, de liberté, d'énergie et d'expansion, elle souffre et ne peut s'empêcher de fuir ou de repousser la triste image qui la trouble. Le laid en tout genre est un obstacle, et la raison, si on la cherche, c'est qu'il nous donne le spectacle d'une force qui est en défaut, qu'il nous met sous les yeux un exemple de désordre, un mauvais exemple par conséquent, et que nous avons à éviter. De là notre répugnance pour tout ce qui est sans beauté. Tandis que le beau nous excite, nous entraîne à l'imitation, nous porte à nous rendre nous-mêmes meilleurs et plus parfaits, surtout s'il est moral, mais alors même qu'il n'est que physique, le laid au contraire nous paralyse, éteint et glace notre activité, et nous souffrons de sa présence comme d'un empêchement à notre destinée ; nous avons donc bien raison de le repousser, ou tout du moins de l'éviter.

Ainsi que la nature l'humanité nous est bonne, et ainsi qu'à la nature nous lui devons notre

amour. Mais tandis que celle-ci, force aveugle et indifférente, nous sert et nous seconde, sans connaître ni sentir, et, par conséquent, sans vouloir le bien qu'elle nous fait; l'autre, puissance intelligente, ne nous prête jamais appui qu'elle ne le sache, s'y plaise et y consente librement. Les choses, les êtres physiques, quelque utiles qu'ils nous puissent être, ne nous font jamais dire d'eux : ils pensent à nous, ils nous aiment, ils nous aident volontairement. Mais les hommes, nos semblables, forces morales comme nous, ne prennent pas la plus petite part à l'accomplissement de notre destination, qu'aussitôt au sentiment du secours que nous en recevons, nous ne joignions le jugement qu'ils nous le donnent avec conscience, amour et liberté. Les premiers ne viennent pas à nous conduits par un dessein intelligent et bienveillant; ils en sont incapables : mais nous les rencontrons ou nous les recherchons, et quand nous les avons sous la main, ils ne se livrent et ne se vouent pas à nous, nous les prenons, nous en usons, et nous les exploitons par notre travail. Si nous n'y mettions notre industrie, ils ne nous seraient d'aucune utilité; leurs propriétés leur resteraient, mais ne s'appliqueraient pas à nos besoins. Leurs bienfaits, en un mot, ne sont que d'heureuses nécessités que nous savons tourner à notre profit, ce ne sont pas de vrais bienfaits. Quant aux seconds, il en est autrement. Nous ne

pourrions, s'ils s'y refusaient, avoir à nous ni leur pensée, ni leur affection, ni leur volonté, et tout notre art ne parviendrait pas à les prendre et à les traiter comme des choses, comme des corps. Mais si nous n'avons pas sur eux ce pouvoir matériel, nous en avons un autre qui pour être plus délicat, n'en est pas moins très-étendu; nous nous adressons à leur intelligence, nous faisons appel à leur cœur, nous invoquons leur volonté, et il est rare que dans ce recours à leur esprit et à leur âme, quand du reste nous y avons droit, nous ne trouvions pas en eux les vertus qui nous sont bonnes. Mais souvent même il n'est pas nécessaire que nous les provoquions à ce concours; sans que nous le leur demandions, ils songent à nous, s'émeuvent pour nous, agissent d'eux-mêmes en notre faveur. Ils n'attendent pas qu'une prière, qu'une larme, qu'un cri d'angoisse éveillent et excitent leur sollicitude; avant nous et plus que nous, ils ont souci de nous-mêmes, et leur œil est sur nous, leur amour est à nous, leur dévouement nous est acquis. Mais que nous les invitions ou qu'ils nous préviennent, ils ne nous sont jamais de quelque appui, sans qu'ils ne viennent et ne s'offrent à nous, ne joignent leur âme à notre âme, ne se *donnent* à nous de leur personne. Le *don*, voilà le grand acte qui les distingue des choses et qui marque leur conduite du caractère de la bienfaisance. Les choses ont leur valeur, on ne saurait le nier,

puisqu'elles sont les conditions de notre vie matérielle : mais cette valeur est toute vénale ; on en trafique sur le marché, on la vend et on l'achète ; c'est un objet de pur commerce. En serait-il ainsi des âmes ? auraient-elles aussi leur vénalité ? se mettraient-elles à un certain prix qu'il suffirait de payer pour les posséder et les avoir en pleine propriété ? Cela s'est vu quelquefois ; et alors honte à celui qui a voulu se faire chose et se livrer comme une chose ! honte également à celui qui l'a acheté comme une chose ! honte à tous deux, mais de plus folie et vain contrat, car une âme ne se vend pas. Ce que vous appelez une âme, dans ces ignobles transactions, n'en est pas une, n'est pas une pensée, un cœur, une volonté qui se donnent à vous, un ami que vous gagniez, une conscience qui vous appartiennent ; c'est un faux semblant, un mensonge, un mot pour une idée, un mouvement pour une émotion, un fait pour une volonté : une âme se *donne* et ne se vend pas. Que si les objets physiques approchent quelquefois à nos yeux de la valeur des êtres moraux, c'est que les êtres moraux s'y sont associés par leur action ; c'est que l'homme y a mis la main, et qu'aux fruits de la nature joignant son propre *don,* il leur prête ainsi un mérite que d'eux-mêmes ils n'auraient pas. Pourquoi un verre d'eau, pourquoi un morceau de pain, symboles d'une charité qui relève tout par l'intention, sont-ils à

ce tire d'un si grand prix ? c'est tout simplement qu'ils sont *donnés*, et que, comme on dit, le cœur y est. Voyez par opposition les plus grands biens de la terre, l'or, les pierreries, le luxe des vêtemens : tout cela, si l'âme y manque, baisse et s'efface dans notre estime devant un mot, devant un rien. Mais ce mot a un sens qui recèle des trésors, et ce rien, en apparence, est l'infini en sentiment, en amour et en dévouement. Sous ces richesses et ces pompes, qu'y a-t-il finalement ? matière, pure matière. Mais sous ces signes, à peine sensibles, il y a la vie, la vraie vie, une force amie qui est à nous de toute la puissance de ses facultés. Il semblerait peut-être aussi que les biens physiques ont sur les biens moraux cet avantage incontestable, qu'ils sont d'une impérieuse et absolue nécessité, tandis que les autres ne sont qu'utiles. Erreur et faux jugement ! on ne se passe pas plus de sympathie que d'air et de nourriture, et on meurt aussi bien d'abandon et de délaissement moral, que de maladie et de blessure ; nous avons même moins besoin de la nature que de l'humanité ; nous devons à l'humanité infiniment plus qu'à la nature.

Il en est de même si nous les comparons sous le rapport de la beauté. La nature est sans doute belle ; elle est belle de grâce dans mille objets divers, dans ses fleurs et ses petits oiseaux ; elle est belle de grandeur dans ses plaines, dans ses lacs,

dans ses fleuves majestueux ; elle est belle enfin jusqu'au sublime dans ses montagnes qui vont au ciel, dans ses mers infinies, dans ses arbres séculaires, son aigle et son lion. Mais dans toutes ces existences, quelque admirables, quelque parfaites qu'elles paraissent, si nous leur prêtons ou si nous leur trouvons quelque chose de nous-mêmes, jamais cependant nous ne leur trouvons une activité comme la nôtre, une vie comme notre vie, une âme enfin, notre semblable, qui ait notre pleine sympathie; nous ne sympathisons qu'à demi avec les beautés de la nature, qui n'ayant de nous-mêmes que les facultés inférieures, n'ont pas celles qui surtout constituent l'humanité : l'humanité est donc plus belle. Et en effet, regardez-la dans le petit enfant dont la jeune âme s'épanouit harmonieusement sur ce visage si frais, si pur, et si animé, aux contours si fins, à l'expression si naïve, et dites s'il y a au monde une grâce plus touchante. Regardez-la dans la femme, quand, admirable à la fois d'abandon et de réserve, de laisser-aller et de retenue, de faiblesse et de défense, et tout cela convenablement au rôle qu'elle a à remplir, jeune fille, épouse ou mère, elle répand le charme infini de son intime perfection sur des formes que la nature lui a déjà données si belles. Puis voyez l'homme au noble cœur, qui, dans sa mâle moralité, fort d'énergie et de sagesse, applique à

quelque grand devoir la puissance qu'il possède, et s'élève dignement au bien et à la vertu; voyez enfin les héros, et celui que l'on sent moins parce qu'il est moins en dehors, mais qui n'en est pas moins excellent, le héros de la pensée qui, lui aussi, donne sa vie à de tristes et saints combats, et se dévouant douloureusement au culte du vrai ou du beau, souffre et meurt pour servir la religion qu'il a embrassée; et le héros de l'action, qui, messie de la Providence en de terribles conjonctures, vient cependant sans trembler accomplir sa tâche divine parmi les ruines des empires et les fureurs du champ de bataille: contemplez ainsi la beauté humaine sous toutes ces faces diverses, et jugez quelle différence la distingue et la sépare de la beauté matérielle.

Or si sous ce nouveau rapport, de même que sous celui qui a été indiqué plus haut, l'homme l'emporte sur la nature, les affections bienveillantes dont il devient l'objet doivent, pour être légitimes, se développer plus vives, plus pures, plus profondes, que celles qui s'adressent à la nature; elles doivent avoir quelque chose de plus expansif, de plus expressif, de plus tendre et de plus intime; elles doivent leur être préférées, parce qu'elles conviennent mieux à notre bien. Nous devons aimer nos semblables d'un autre amour que les pierres, les plantes ou les animaux; les aimer davantage, les aimer comme

nous-mêmes, comme des êtres qui sont à nous; qui le savent et le veulent. De sorte qu'à leur égard, ce n'est pas en un simple attrait, en un appétit, en un goût, que consiste la vraie sensibilité; mais en philanthropie, en patriotisme, en attachement de famille, d'amitié et de reconnaissance. Et il en est de même de l'admiration, autre elle doit être quand nous l'éprouvons en présence du beau physique, autre, au contraire, quand nous la ressentons en présence du beau moral. Si nous n'avions pas à contempler l'idéal de l'enfance, de la femme et du héros plus de plaisir poétique, plus d'émotion et de ravissement qu'à regarder un diamant, une rose ou un cheval; si nous n'avions pas le sourire plus doux, l'accent plus enthousiaste, l'étonnement plus religieux; si, devant ces idoles qui ont la vie et l'intelligence et tout ce qui vient de l'intelligence, nous n'avions pas d'autre adoration que devant celles qui ont la vie tout au plus, et quelquefois à peine le mouvement, certainement nous admirerions mal, et notre sentiment esthétique ne serait pas bien ordonné.

Malheureusement l'expérience montre que tous les hommes ne sont pas bons, et qu'il en est un grand nombre qui, à des degrés différens, infidèles à leur destination, mettent en même temps obstacle à l'accomplissement de celle d'autrui. Tel vous nuit dans votre âme, qu'il trompe et

qu'il égare ; tel dans votre corps, qu'il contraint, ou mutile et déchire : celui-ci vous fait souffrir dans vos biens et votre honneur; celui-là dans votre pays, votre famille et vos amis, cet autre enfin dans votre foi et votre croyance religieuse; et de cette manière vous avez affaire à un certain nombre d'ennemis plus ou moins dangereux, que vous rencontrez inévitablement dans le cours de votre vie. Or dans de telles circonstances, de quel œil, je vous le demande, pouvez-vous et devez-vous les voir ? du même œil que la perfidie, l'injure, la calomnie, la violence et le crime, dont ils se sont faits les organes; du même œil que le mal, dont ils ont pris le triste rôle. Le méchant s'est mêlé en eux à l'homme. Vous prendrez garde à la confusion, et vous réglerez en conséquence vos affections et votre conduite ; vous continuerez à aimer l'homme ; vous l'aimerez pour tout ce qu'il a de bon, pour ses vertus encore en germe comme pour ses vertus déjà acquises, pour les fautes qu'il sait éviter comme pour celles dont il se repent ; vous l'aimerez en ses faiblesses, j'ajouterai même en ses vices, pourvu qu'il soit dans la disposition d'en revenir et de s'en corriger; vous l'aimerez jusqu'au méchant près. Mais le méchant, il est impossible que vous le traitiez de la même façon, et vous donneriez à votre sensibilité la direction la plus fâcheuse, si alors encore vous lui laissiez suivre son penchant bienveillant.

Le méchant, l'homme du mal, ne saurait être raisonnablement un objet de sympathie. Il doit être désapprouvé, évité et même repoussé. Tempérez, modérez, retenez dans l'ordre et dans le vrai cette aversion qu'il vous inspire, que votre sévérité soit équitable, paternelle même s'il y a lieu ; et, conservant jusqu'au bout l'espoir de le ramener, n'oubliez jamais qu'il est votre semblable, que vous êtes faible comme lui, et que vous avez aussi besoin d'indulgence et de pardon ; soyez donc charitable même dans votre indignation ; mais encore une fois n'approuvez pas celui qu'il est sage de blâmer ; n'aimez pas quand il faut haïr ; faites justice, et n'ayez pas pour le bien et pour le mal même affection et même inclination.

Malheureusement encore, dans l'humanité il y a le laid comme il y a le beau. Des âmes en effet se rencontrent qui, inertes à l'excès ou d'une effrénée activité, font si peu ou si mal pour la fin qu'elles doivent atteindre, qu'à des degrés différens et avec des nuances variées, elles offrent sous toutes les formes l'image du laid moral. Je ne dirai rien de celles que la folie dégrade et abrutit jusqu'à la stupidité de l'idiotisme ou jusqu'aux transports de la fureur ; à elles pitié, soins dévoués, profonde et triste sympathie pour le malheur qui les afflige ; en présence de telles misères, le dégoût qu'elles

pourraient exciter doit se perdre et se perd pour tout cœur compatissant dans un sentiment plus élevé qui porte à les adoucir, et, s'il se peut, à les faire cesser. Mais, parmi les mauvaises âmes, il en est que le vice a conduites jusqu'à la bassesse, jusqu'à la turpitude, jusqu'à la plus infâme monstruosité; l'enfance peut-être n'en compte pas; j'aime à le croire, et je me persuaderais mal qu'à cet âge, tout d'innocence, il y ait jamais des exemples d'une si complète corruption. Mais il n'en est pas de même plus tard, et trop souvent des femmes, qui auraient dû vivre pour l'honneur et le charme de leur famille, pour ces vertus douces et décentes, dont la pratique leur siérait si bien, profanées, flétries, chargées de honte, de souillures et quelquefois de crimes, se présentent à nos yeux avec une hideuse moralité. De même des hommes, qui étaient appelés à remplir dans la vie une belle et digne mission, mettant tout en oubli, perfides et lâches sans remords, cruels sans pitié, sans éclat ni courage, bassement traîtres à leur patrie, à leurs amis, à leur Dieu; meurtriers par cupidité et par tous les motifs les plus vils, offrent à nos yeux le spectacle d'une effroyable laideur morale. Eh bien! en présence de tels tableaux faudra-t-il que nous étouffions tout sentiment d'éloignement, de dégoût et de répugnance, et que nous restions indifférens à tant d'ignomi-

nie? non certes; et nous devons, sauf ce qu'il convient toujours d'apporter de tempérament à de pareilles dispositions, n'éprouver que tristesse, peine amère et horreur, à la vue d'êtres moraux si hideusement pervertis. Je l'ai dit en parlant de la nature, le laid nous fait obstacle, mais c'est surtout le laid moral; il attriste et afflige l'âme; il pourrait par contagion la flétrir et la corrompre. Il faut qu'elle s'en sépare vivement. Il ne serait pas bon que nous eussions sans cesse le spectacle des bassesses et des hontes de l'humanité; ce pourrait être un exemple à gagner la la faiblesse, et la vertu elle-même n'y résisterait jamais qu'avec tristesse et découragement.

Après avoir montré quelle doit être notre sensibilité à l'égard de l'homme et de la nature, il ne me reste plus qu'à voir ce qu'elle doit être à l'égard de Dieu.

Ici tout est bien, tout est beau; Dieu est l'absolue perfection. Le mal et le laid en général ne sont que la limitation ou la perversion de forces qui manquent leur destinée par impuissance ou déréglement; le mal et le laid dans la création n'ont pas une autre raison, mais Dieu! lui l'infini, l'ordre lui-même en son essence, quelles bornes ou quels écarts concevoir à son action? Un Dieu mauvais et hideux ne serait qu'un faux Dieu, ne serait pas un Dieu, mais seulement une imperfection de l'homme ou de la nature divi-

nisée et placée au ciel. Le vrai Dieu est bon et beau ; bon et beau tout à la fois, en toute chose et toujours ; bon et beau en un seul attribut, à la différence des créatures qui peuvent être l'un sans être l'autre, et aller jusqu'au bien sans s'élever jusqu'au beau. Dieu, qui est accompli, n'a pas la bonté sans la beauté, il ne les a pas comme deux degrés d'une vertu plus ou moins grande, mais comme une seule et même excellence, suprême et sans limites.

Par conséquent, à la pensée de Dieu, nous devons du fond de notre âme, recueillant et rassemblant toutes nos facultés d'aimer, les concentrant pour les fortifier, les exaltant jusqu'à l'idéal, lui en faire un amour à lui, qui, plus saint et plus complet que celui de la nature et celui de l'humanité, que d'ailleurs il contient, soit vraiment digne de l'objet auquel nous l'adressons. Nous devons, pleins des merveilles de cette ineffable existence, et sous l'éclat des rayons de sa divine majesté, laisser fondre notre cœur en d'infinies extases et s'abîmer dans une profonde et indicible adoration. Comme à notre père, et à notre providence, comme au créateur qui nous a donné, nous conserve la vie, et la ménage incessamment par les bienfaits dont il la comble et les épreuves dont il la sème, dans un but de progrès, d'amélioration et de bonheur; comme à la loi de notre destination, comme au Dieu de l'homme en un

mot, nous lui devons sans mesure filialité, reconnaissance, confiance et soumission. C'est le bon Dieu dans toute la simplicité et toute la profondeur du mot, celui que sentent si bien et auquel recourent si fidèlement toutes les âmes naïves; le petit enfant qui vient à lui et le prie avec innocence; la jeune fille qui en fait son ange, sa garde et son appui; la pauvre femme qui dans sa misère, sûre de lui, se fie à lui, se résigne et se console. Que leur religion soit la nôtre; qu'elle en ait l'abandon, la pureté, la ferveur; qu'elle en ait la foi pieuse, l'espérance fortifiante et tous ces saints élans du cœur, qui, comme autant d'aspirations à la force des forces, soutiennent l'homme dans ses faiblesses, le relèvent, lui donnent puissance, le portent et l'engagent à la vertu. Puis c'est le Dieu de la nature; le géomètre et le poète de ces mondes innombrables qui roulent dans l'espace avec une si exacte à la fois et si brillante harmonie; le savant qui parle aux savans dans les lois de l'univers, une langue que toutes leurs langues ne sauraient égaler, et dont elles ne reproduisent à grand'peine que quelques lambeaux détachés et quelques formules incomplètes; l'artiste qui fait les artistes et leur donne modèle; qui multiplie à leur intention avec une si riche variété, les formes et les couleurs, les sons et les mouvemens; les distribue et les ordonne avec une si exquise perfection dans tant

d'espèces de minéraux, de végétaux et d'animaux ; qui fait concourir le tout à cette suite de tableaux et de scènes admirables dont se compose incessamment le grand drame de la création ; puis qui dit à ses élus dans ces expressions mystérieuses qu'eux seuls entendent, mais qu'ils n'entendent pas en vain : voilà de quoi être poètes ; soyez-le donc vous que j'ai appelés ; soyez-le par la parole, par le pinceau, par le ciseau, par tous les divers instrumens que je remets en vos mains. — Oh ! en vérité, avec de telles idées, qui ne serait pas touché de Dieu ? qui n'en serait pas bienheureux ? qui n'en aurait pas l'immense amour et le désir infini ? qui ne tomberait pas devant lui dans une religieuse adoration?

Telle doit être notre sensibilité dans son rapport avec le créateur.

Maintenant en me résumant, je dirai que cette faculté a pour légitime destination de régler tous ses mouvemens d'attrait ou d'aversion sur la vraie valeur des choses, c'est-à-dire sur la vraie valeur des biens ou des maux auxquels elle se rapporte ; de se diriger par conséquent d'après une juste appréciation de ces biens et de ces maux, ou, ce qui revient à la même chose, d'après la sagesse qui n'est que la science des divers biens et des divers maux.

D'où l'on voit comment la sensibilité dépend

de l'intelligence, et ne peut se perfectionner que par le perfectionnement de l'intelligence.

D'où l'on voit aussi comment elle appelle le concours de la liberté, sans laquelle nous n'aurions ni le gouvernement de nos opinions ni par suite celui de nos passions.

SECTION III.

Du bien relatif à la liberté.

Après avoir essayé de déterminer le but et le rôle de l'intelligence, le but et le rôle de la sensibilité dans le développement de notre nature, je dois me proposer la même question au sujet de la liberté.

Il faut avant tout que je me félicite, et plus d'une fois encore je me féliciterai de n'être arrivé à la morale qu'après et par la psychologie. Grâce à cette méthode et à cet ordre, je n'ai plus aujourd'hui à m'occuper de savoir ce qu'est l'homme; c'est là un point établi; je n'ai qu'à chercher ce qu'il doit être, en partant de ce qu'il est. Que de difficultés je m'épargne ainsi! que de solutions préparées! que de voies tout ouvertes, où il n'y a plus qu'à marcher! et, par exemple, au moment où je vais traiter de l'usage et de la fin de la liberté, quelle facilité n'est-ce pas pour moi que d'en avoir au préalable fini avec toutes

les questions dont la nature de cette faculté est le sujet ordinaire.

D'après ce que j'en ai dit en psychologie, je puis maintenant la prendre pour connue et pour accordée, et en traiter en moraliste, après l'avoir expliquée en métaphysicien.

Quelle est donc la fin de la liberté ?

La liberté, je le rappelle, consiste à se *posséder*, à *délibérer*, à *vouloir*, et enfin à *exécuter*. S'il en est ainsi, que doit-il en être des différens actes qui lui sont propres ? Sont-ils étrangers, inutiles ou même mauvais au bien de l'homme ? Faut-il s'y livrer ou s'en abstenir ? s'y appliquer ou les négliger ? Quel caractère ont-ils ? et pour tout dire en un mot, à quoi bon la liberté ? Je ferai d'abord la remarque qu'il en est de cette faculté comme de la sensibilité et de l'intelligence ; Dieu ne nous l'a pas donnée en vain. Puisque nous l'avons, nous devons l'avoir, et il serait contradictoire qu'elle fût dans notre constitution et qu'elle ne fût pas dans notre destination. Créés libres, c'est pour être libres ; notre loi ne saurait donc être de négliger, de combattre, de détruire en nous la liberté, de nous réduire à la fatalité, et de changer ainsi notre vie d'homme contre celle de la brute et de la plante. Il y a plus de conséquence dans les plans de la Divinité. Ce qu'elle fait nécessaire, doit être nécessaire ; ce qu'elle fait libre, doit être libre.

Que si à cette considération de pure métaphysique on veut joindre quelques observations tirées de l'expérience, n'est-il pas évident qu'en quelque genre que ce soit, le bien qui s'accomplit n'a caractère de moralité, ou, ce qui est la même chose, de véritable humanité, qu'autant qu'il procède d'un acte librement voulu. Il nous arrive fréquemment d'être assez favorisés des hommes ou de la nature pour parvenir, sans qu'il y ait de notre part conseil et prévision, à certains résultats qui sont bons et heureux. Alors, sans doute, nous avons agi; mais comme nous n'avons ni déterminé ni dirigé notre activité, qu'elle a été excitée, développée et conduite par des raisons que nous ignorons, que nous avons simplement cédé à des impulsions instinctives, nous n'avons pas plus de valeur morale que toutes les choses qui viennent à bien sous la loi de la nécessité; notre excellence n'est pas de la vertu, nos perfections des mérites, ce ne sont que des faveurs et de purs avantages de fortune. Ainsi les dons, comme on dit, de l'esprit et du cœur; la santé et la richesse; une heureuse condition, sociale et politique; voilà, certes, autant d'élémens d'une bonne et douce destinée. Mais s'il ne s'y mêle aucune moralité, c'est-à-dire aucune liberté, que rien n'y soit que le fruit des circonstances extérieures ou d'un instinct privilégié, il n'y a pas à en faire plus d'estime que des qualités pré-

cieuses dont la nature dans sa libéralité revêt et orne son domaine ; que de la fertilité de la terre, de la pureté du ciel, de la salubrité du climat : tout y est l'œuvre de la Providence, tout y est grâce d'en haut ; la vraie grandeur de l'homme, la liberté n'y paraît pas. D'autre part, quelles vertus trouverez-vous sans libre effort ? Le travail de la pensée ? la science ? l'art ? l'éloquence ? Mais demandez donc au savant, au poète et à l'orateur, de quel prix ils ont payé ces hauts développemens d'intelligence auxquels ils sont parvenus ; par quelle longue éducation, au milieu de quelles difficultés, de quels combats et de quelles défaites, de quels accablemens et de quels dégoûts, ils ont formé leur génie ; demandez-leur s'il ne leur a pas fallu une âme forte et patiente pour soutenir de telles épreuves, et où ils en seraient, s'ils s'étaient abandonnés, et n'avaient eu sur eux-mêmes qu'un empire incertain ? Parlez-vous de la bonne conduite et du ménagement des affections ? Mais comment ne pas y reconnaître la présence de cette faculté qui nous donne le pouvoir de nous contenir et de nous abstenir, de chercher la sagesse, et par la sagesse la règle et le gouvernement de la sensibilité ? Quel triomphe un peu sérieux obtenons-nous sur notre cœur qui ne nous coûte des résistances, des déchiremens douloureux, un exercice pénible de courage et de patience ? S'agit-il de la prudence qui veille au corps et aux

choses matérielles ? Où y en a-t-il sans attention, sans soins, sans industrie, et, pour tout dire, sans liberté ? Les vertus sociales sont-elles autre chose que la liberté appliquée à la justice et au droit ? les vertus religieuses autre chose encore que la liberté appliquée au culte de Dieu ?

Il est donc très-vrai qu'il n'y a pour nous de moralité et de dignité qu'au moyen de la liberté. Mais pour cela il est nécessaire que nous usions bien de cette faculté et que nous sachions par conséquent comment il convient d'en accomplir les différentes opérations.

Or que faut-il que nous fassions pour être légitimement libres ? Quels sont les caractères de cette nouvelle perfection à laquelle nous devons tendre?

Il s'agit en premier lieu de bien nous posséder et d'avoir sur nous-mêmes un empire assez étendu pour ne pas nous laisser arrêter, ou emporter aveuglément par les forces qui nous environnent. Autour de nous tout est obstacle, résistance et embarras, ou puissance d'impulsion, d'excitation et d'entraînement. Nous avons à nous garder de ces périls de tout genre, à nous tirer de l'état d'empêchement et d'inaction où nous tiennent certaines causes, à lutter contre le mouvement que nous impriment certaines autres ; nous avons à nous dégager ou à nous modérer, à nous développer ou à nous retenir, et, dans tous les cas, à nous affranchir de manière à pouvoir agir avec con-

seil et prévoyance. Il y a là deux sortes d'exercices qui, selon les circonstances, conviennent également bien à la faculté de se posséder : l'exercice d'énergie, de courage et d'élan, excellent contre les tentations de langueur et de mollesse; l'exercice de tempérance, de patience et de résignation, si utile dans les épreuves vives, promptes et saisissantes. Celui auquel manquerait ce double pouvoir sur lui-même, et qui faible à la fois contre les causes qui l'enchaînent et celles qui le précipitent, ne ferait que passer au gré des événemens de la torpeur à la violence, et de la violence à la torpeur, celui-là ne se posséderait pas et n'aurait point de moralité. Mais celui même qui ne pècherait que par l'un ou l'autre de ces défauts, qui saurait se contenir et ne saurait pas s'exciter, ou qui capable de promptitude, ne le serait pas de discrétion, celui-là encore se posséderait mal, parce qu'il ne se posséderait qu'à demi. La pleine possession de soi-même est dans une égale aptitude au calme et au mouvement, à la vigueur et au sang-froid, à des qualités qui se concilient malgré leur apparente contrariété. Il n'y a au reste que les âmes douées d'une vraie et forte liberté, il n'y a que les grandes âmes qui aient une telle perfection ; les autres, et c'est le grand nombre, ne l'ont qu'à un degré inférieur; aussi ne sont-elles pas pleinement libres, quelques-unes même le sont-elles à peine.

La liberté consiste avant tout à se posséder et à se contenir ; mais elle consiste ensuite à délibérer et à juger. Que doit-elle être sous ce nouveau rapport ? Certainement on agirait mal, si, en position de prendre un parti, on ne commençait pas par reconnaître et par compter pour ainsi dire avec une scrupuleuse exactitude soit les diverses fins qu'on peut se proposer, soit les divers moyens qu'on peut employer ; si, après cela on ne les appréciait pas en eux-mêmes et dans leurs rapports avec soin et diligence ; si enfin on ne réglait pas sur une juste et sage estime ses préférences successives, et son option définitive ; une seule de ces négligences serait une cause certaine d'erreur ; réunies, combinées et s'aggravant les unes les autres, elles entraîneraient sans aucun doute le plus fâcheux aveuglement ; on choisirait sans savoir, après avoir comparé sans réfléchir ; on comparerait sans réfléchir, après avoir observé sans attention : observation défectueuse, comparaison inattentive, choix indiscret et mal fondé, voilà autant de causes funestes d'une mauvaise délibération. Ainsi on n'a bon conseil que quand d'abord on a discerné et apprécié en eux-mêmes tous les partis que l'on a à prendre ; que quand en second lieu on les a rapprochés, mis en balance et pesés avec une sévère impartialité ; que quand enfin on s'est décidé d'après la sagesse et la raison. L'étendue, la sûreté et la justesse d'es-

prit ; la sagacité et l'application, la réserve avant de juger et pour ne juger qu'en conscience, puis, quand la lumière est venue, une adhésion franche et ferme à ce qui est ou paraît vrai, tel est l'ensemble des conditions qui constituent une légitime et excellente délibération.

C'est encore là parmi les hommes un mérite assez rare. La plupart n'ont pas assez de retenue ou d'énergie pour être des juges éclairés de ce qui leur convient ou ne leur convient pas. Ils ne savent ni s'arrêter ni avancer à propos, ni par conséquent se mettre en mesure de tout voir et de bien voir ; ils n'abordent pas les questions ou s'y précipitent en aveugles, et ne parviennent à nulle solution, ou ne parviennent qu'à des solutions fausses, hasardeuses et périlleuses. Aux esprits seuls qui se maîtrisent bien appartient ce sens sûr, délicat et sérieux, précis et compréhensif, dont les jugemens ne manquent jamais ni de maturité ni de vérité ; or ces esprits sont en petit nombre, car bien peu savent cet art de ne *laisser à la fortune que ce qu'on ne peut lui enlever par conseil et prévoyance.*

L'habileté dans la délibération, tel est un nouvel élément de l'excellence de la liberté, et ce n'est pas le dernier. Il en est deux autres encore que nous avons à reconnaître, le premier relatif à la volonté et le second à l'exécution.

Que faut-il pour bien vouloir ? Si ce n'était

chose déjà faite, j'aurais d'abord à dire ici en quoi consiste le vouloir, et à expliquer comment à la suite et à l'issue de la délibération il naît, se développe, et paraît cette détermination, cette direction déterminée, cet exercice intentionnel de la faculté d'agir, qui jusque là préparée, instruite, mais non appliquée à l'accomplissement d'une action, vient enfin de s'y mettre, et de faire effort pour la réaliser; mais après ce qui a été dit en psychologie, il est inutile de reprendre, et il suffit de rappeler l'analyse de ce fait, et de conclure immédiatement de la volonté telle qu'elle est, à la volonté telle qu'elle doit être.

Donc une fois qu'après un examen attentif et consciencieux, on a fixé son choix sur le but que l'on doit atteindre et sur les moyens dont on doit user, le moment de vouloir venu, il s'agit de bien vouloir. Or pour cela que faut-il? — La vie serait bien nulle si elle ne se composait que de desseins entrepris, et puis abandonnés, de tentatives inachevées, de velléités d'un jour, de résolutions sans suite; elle serait bien nulle encore, si rien ne s'y consommait qu'à la longue, et par efforts rares et languissans. Mais une existence bien remplie serait celle dans laquelle tout plan (j'y suppose sagesse) serait suivi et maintenu; toute démarche poussée à fin, toute conduite persévérante; dans laquelle en outre chaque chose commencée, continuée, et enfin exécutée, le se-

rait avec tant d'adresse, de précision et de rapidité, qu'elle ne durerait que sa mesure, et ferait place aussitôt à une œuvre nouvelle, qui, traitée de la même façon, aurait après elle-même conséquence et ainsi de suite constamment. De la sorte le temps serait bien rempli; rien ne serait en défaut, rien ne serait en retard, et la volonté, forte à la fois de patience et d'énergie, serait véritablement excellente. D'où l'on voit que bien vouloir, c'est avoir un dessein, s'y appliquer et y travailler jusqu'à ce qu'il soit réalisé ou que du moins, s'il ne peut l'être, l'impossibilité en soit démontrée; c'est de plus faire en sorte de ne pas perdre en efforts persistans, mais languissans, des instans précieux, qui pourraient être mieux ménagés, et presser ses résultats avec assez de vivacité pour qu'ils ne traînent pas, comme on dit, et qu'ils arrivent à propos. Fermeté et promptitude, solidité et habileté, ténacité et vigueur, tels sont les caractères des légitimes déterminations.

J'ajouterai une remarque. Il est des actes qui demandent à être faits avec une extrême célérité; il en est d'autres qui ne sont l'œuvre que du temps et de la patience; il semble alors que la volonté doive être toute constance pour ceux-ci, toute vivacité pour ceux-là; il est vrai. Quand il s'agit en effet de parvenir à un but éloigné et difficile, et d'y aller pas à pas, par détours et longue route, il n'y a pas lieu aux résolutions sou-

daines et toutes d'un trait, qui ne conviennent bien qu'aux desseins d'une exécution simple et urgente. Néanmoins, dans ce cas-là même il ne faut pas que la lenteur dégénère en langueur, et que toute espèce d'animation manque à cette persévérance de chaque jour ; il importe au contraire qu'une ardeur tempérée, mais durable et vivifiante, se mêle sans cesse à ces projets qui se déroulent à loisir, et n'avancent que par degrés. Elle y porte et y entretient le mouvement et le progrès ; elle les pousse et les hâte ; elle en accélère le succès. S'il en était autrement, si tout se bornait à une poursuite froidement persistante des fins qu'on aurait en vue, il est douteux que cette mollesse, même après bien du temps, menât à aucun grand résultat. Les vertus douces et patientes, la résignation, la confiance, l'oubli des injures, la pitié, etc., ne consistent pas uniquement dans une habitude de volonté pacifique et reposée. Qui ne sait ce qu'elles allient de zèle, de diligence, et souvent de vigueur à la paix et au calme de l'âme ? Qui ne sait ce qu'il faut souvent d'énergie et de cœur pour supporter dignement le malheur ou l'injustice, pour compatir dignement, pour s'élever à cette tranquillité, à cette tempérance morale, à cette égalité et à cette mansuétude qui ne se développent qu'au milieu d'épreuves et de crises douloureuses ? D'autre part, les actes qui exigent le plus d'élan et de vi-

gueur, courent grand risque de mal tourner si la volonté qui y préside, à la vivacité dont elle a besoin ne joint pas une autre qualité au moyen de laquelle, prête à tout, elle ne se laisse pas surprendre, arrêter, ni accabler par des obstacles imprévus, mais pourvoit sur-le-champ aux rencontres soudaines et aux hasards inattendus. Or cette qualité, c'est la patience. Considérez les vertus énergiques et actives; leur attribut principal est sans doute la faculté de se porter vers leur objet avec hardiesse et avec élan; ainsi le courage et le dévouement religieux ou politique; mais seraient-elles accomplies, si elles n'avaient comme en réserve une autre espèce de puissance qui leur permît de résister aux lentes tentations et aux obscures épreuves. Que serait le courage qui n'aurait de force que sous le coup d'une pressante provocation, et qui tomberait devant un péril sans éclat et sans gloire? Que serait la religion qui ne vivrait que par le martyre, et qui, à défaut de persécution, languirait et s'éteindrait? Que serait le patriotisme qui ne pourrait se soutenir que dans les grandes misères publiques? Il n'est donc pour le bien de véritable énergie, de volonté vraiment parfaite, qu'à la condition d'un zèle ardent uni à la constance, et de l'empressement combiné avec la persévérance et la patience.

Pour terminer ce qui a rapport à la destination de la liberté, il ne me reste plus, après avoir

parlé de la *possession* de *soi-même*, de la *délibération* et de la *volonté*, qu'à dire un mot de l'*exécution*.

Que doit être l'exécution ? Pour peu qu'on ait de ce fait une idée juste et précise, on comprendra avant tout qu'il doit être le complément, l'achèvement naturel du développement de la liberté. Une force libre est appelée non-seulement à se posséder, à délibérer et à vouloir, mais aussi à exécuter ; si elle s'arrêtait à la volonté, et qu'après l'effort fait pour produire, elle se trouvât condamnée à une impuissance absolue, elle se sentirait imparfaite et malheureuse au dernier point. Il nous arrive quelquefois d'être hors d'état d'accomplir ce que nous avons résolu ; nous essayons et ne pouvons pas, nous cherchons sans trouver, nous suivons une route qui ne mène à rien. Ce sont de tristes momens pour nous, et si surtout il s'agit de quelque grand intérêt d'avenir, il y a de quoi nous jeter dans le désespoir le plus profond. Mais supposez qu'au lieu d'être des accidens clairsemés, de tels obstacles se rencontrent à chaque instant sous nos pas ; notre vie serait affreuse, elle serait comme un de ces rêves où nous nous épuisons en vaines luttes, haletans, agités, tourmentés d'angoisses et de terreur, et cependant incapables du plus faible mouvement ; et ce serait un rêve qui ne finirait pas, ou qui chaque jour, à chaque heure, se renouvellerait

plus poignant, plus cruel et plus horrible. Mais les choses ne se passent pas ainsi ; nous avons sans doute quelques épreuves auxquelles, malgré tout, nous succombons. Dieu nous les envoie pour nous avertir que nous sommes faibles et bornés, et que nous ne devons pas faire trop de fonds sur la puissance qu'il nous a donnée. Il les destine à notre orgueil, qu'il réprime et corrige par cette leçon décisive ; mais il les épargne de peur de nous accabler, et le plus souvent, il ne nous oppose que des difficultés dont nous triomphons par la patience ou par le courage. En somme donc, il nous fait ce que nous sommes, non-seulement afin que nous tendions, mais aussi afin que nous arrivions au but qui nous est marqué ; et notre destination en général est d'exécuter ce que nous résolvons.

L'exécution est dans notre nature. Mais elle n'y est bien qu'à la condition d'être autant que possible la fidèle expression de la volonté qui la détermine. Si elle n'y répond pas exactement ; si elle va au-delà ou reste en deçà ; si elle n'en suit pas la vraie ligne, et qu'elle s'en écarte de quelque façon, elle est par là même défectueuse ; et selon que cette imperfection est ou n'est pas de notre fait, nous avons à nous imputer et à nous reprocher notre faiblesse, ou à nous plaindre et à gémir du malheur qui nous atteint. Mais dans les deux cas notre liberté n'a pas son plein déve-

loppement ; car en passant de l'intention à l'action qui en est la suite, elle ne réalise qu'à demi, elle réalise mal et à contre-sens le dessein qu'elle a formé. Sans doute nous n'avons pas à espérer que dans la condition de limitation où nous a placés le Créateur, nous ayons jamais le pouvoir de faire tout ce que nous voulons, aussi bien que nous le voulons. A Dieu seul appartient une si haute faculté ; lui qui est parce qu'il est, qui a le temps et l'espace à lui, qui est la force infinie, suprême, absolue, rien ne le trouble dans l'accomplissement de ses plans et de ses décrets ; tandis que l'homme, même en sa sagesse et sa plus grande perfection, n'a jamais pour pratiquer ce qu'il a décidé dans sa pensée, qu'une puissance relative, temporaire, et locale, qui reste toujours bien au-dessous et bien loin de son idée. Néanmoins comme en général nous avons toujours assez de facilité pour donner à nos volontés un commencement d'exécution ; comme dans le cours ordinaire des choses, les moyens ne nous manquent pas ; comme le pouvoir que nous avons croît en raison de l'application que nous apportons à l'exercer, nous devons employer tous nos efforts à conformer le plus possible notre conduite à nos desseins, nous devons, autant qu'il dépend de nous, faire passer dans nos actes les pensées de notre âme, les traduire en effets, les produire par des pratiques, en un mot les amener de l'état de conceptions,

d'aspirations et d'espérances, à l'état de réalités et de résultats achevés. Ainsi s'agit-il d'intelligence, de sensibilité, de vie intime, nous n'aurons bien rempli notre tâche, nous ne serons vraiment hommes qu'autant que nous aurons obtenu de ces facultés ce qu'elles ont le pouvoir de nous donner, que nous serons parvenus à penser ou à sentir ce qu'il dépend de nous de penser ou de sentir. S'agit-il de nos rapports avec le monde matériel, l'humanité et la Providence; là encore nous n'aurons rempli convenablement notre destination, qu'autant que comme êtres physiques, sociaux et religieux, nous aurons fait œuvre qui réponde à nos libres déterminations. Culte, morale, politique, sciences, arts et industrie, il n'y a rien en toutes ces choses de complet et d'entier tant que nous n'avons que tenté, essayé, et voulu. Il nous faut l'œuvre, je le répète, l'œuvre comme le fruit de nos efforts, comme le succès après la lutte, la victoire après le combat. Non sans doute que moralement nous ayons failli et démérité, quand après avoir bien voulu, une expérience malheureuse nous convainc décidément de faiblesse ou d'impuissance : il n'y a pas de notre faute alors, et nous n'avons rien à nous reprocher; mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a pour nous imperfection et désavantage à n'avoir pas plus de puissance. Nous avons quelquefois de notre faiblesse un sentiment si profond, si triste

et si amer, que nous avons peine à comprendre que Dieu nous ait ainsi faits, et que nous douterions de sa bonté, si par une réflexion ultérieure plus consolante et plus sage, nous ne venions à reconnaître qu'en nous mettant de cette façon aux prises avec les obstacles, d'une part il confond et tempère notre orgueil, et de l'autre suscite en nous par l'impression de la douleur un redoublement d'activité, de courage et de constance. Rien, en effet, après un premier moment d'abattement et de désespoir, ne nous excite et ne nous relève plus, pour peu que nous ayons de vertu, que l'idée sérieusement prise des difficultés qui nous assiégent et dont nous avons à triompher.

Pour conclure maintenant au sujet de la puissance, je répéterai ce que j'ai déjà dit, qu'elle doit être autant que possible l'expression exacte et le docile instrument de la volonté qui l'emploie, la règle et la met en jeu.

Ainsi l'homme n'est bien libre qu'à la condition de se posséder, de voir, de vouloir, et enfin de pouvoir dans la plénitude de sa force.

Je dois cependant ajouter une explication, sans laquelle ma pensée sur ce point serait peut-être sujette à une fausse interprétation.

Qu'est-ce au fond que la liberté ? Ce n'est pas une faculté à part, qui ait son but propre et spécial : car on n'est pas libre simplement, on l'est dans son intelligence ; on l'est dans sa sensibilité ;

on l'est enfin dans toutes les fonctions et tous les emplois de son activité, quand au lieu de céder, de s'abandonner et de se laisser faire, on prend en main la conduite et le gouvernement de ses idées, de ses affections, de toute sa vie. On n'est pas libre non plus uniquement pour être libre et sans autre fin ultérieure; mais on l'est afin de l'être dans son esprit, dans son cœur, dans toutes ses diverses facultés. La liberté est donc plutôt un mode particulier de nos facultés, que telle ou telle de ces facultés; elle n'est aucune d'elles, mais elle est dans chacune d'elles, et par conséquent, elle ne saurait avoir une autre fin et une autre destination que celles qui leur sont propres. Il faut donc que toujours leur but soit son but, et leur règle sa règle; qu'elle se propose leur bien, qu'elle s'associe à leurs œuvres, pour y veiller, y pourvoir et en assurer le succès. Autrement dit, l'âme n'est pas libre uniquement pour être libre, mais pour l'être au service et dans l'intérêt de sa nature; pour s'efforcer de devenir par le conseil et le vouloir tout ce qu'elle doit être en toute chose. Ainsi déployât-elle les qualités qui constituent l'excellence de la possession de soi-même, de la délibération, etc., si elle ne les appliquait pas à l'ordre, si elle les détournait au mal, elle ne serait pas vraiment libre, elle le serait même si méchamment, qu'en persévérant dans cette habitude, elle finirait à coup sûr par

perdre son indépendance et retomber par le désordre sous l'empire de la fatalité.

D'où l'on voit que les caractères, à bon droit estimables, ne sont pas ceux qui, sans égard aux fins et aux moyens, et n'importe en quel sens, se montrent forts de prudence, de résolution et d'action : ils ne sont que forts, ils ne sont pas bons; ils ne sont même pas réellement forts, parce qu'ils ne le sont pas selon la raison. Mais ceux qui, au contraire, se montrent tels pour le bien; ceux-là sont forts et bons, c'est-à-dire vraiment forts, c'est-à-dire encore vertueux. Les grands caractères ne se distinguent pas seulement par les qualités éminentes d'une volonté à toute épreuve; mais aussi et surtout par la sainteté de la mission à laquelle ils les consacrent. Indifférens et peu scrupuleux sur l'usage qu'ils en feraient, ils ne tireraient de leur brillante, mais douteuse moralité, qu'un vain et faux éclat; et si par malheur c'était au crime, au crime seul qu'ils les employassent, terribles en leur force, il n'y aurait plus à voir en eux de grands cœurs, mais de grands coupables : tant il est vrai que le tout n'est pas d'exercer sa liberté dans la seule vue de l'exercer, mais dans la vue de se rendre librement meilleur et plus parfait.

Telle est la destination de la liberté.

Ici finit la question du bien intime et spirituel, la question de ce que doit être l'âme prise en elle-même et dans sa conscience.

Vient maintenant la question de ce qu'elle doit être dans ses rapports.

Or, on le sait, ses rapports sont de trois espèces différentes ; il y a ceux qu'elle a avec la nature, ceux qu'elle a avec la société, et ceux qu'elle a avec la Divinité. Trois choses sont donc à se demander touchant ce qu'elle doit être dans ses rapports : 1° ce qu'elle doit être à l'égard de la nature ; 2° ce qu'elle doit être à l'égard de la société ; 3° ce qu'elle doit être à l'égard de la Divinité.

Je suivrai cette division ; j'en traiterai d'abord le premier point.

CHAPITRE II.

DU BIEN DE L'AME CONSIDÉRÉE DANS SON RAPPORT AVEC LA NATURE.

SECTION I.

Du bien de l'âme dans son rapport avec le corps.

L'AME a des rapports avec la nature ; je ne m'arrêterai pas à le montrer ; ce serait répéter une explication qui a été donnée en psychologie, et revenir sur un fait qu'il ne s'agit plus de reconnaître, mais seulement de considérer dans ses conséquences morales.

L'âme a des rapports avec la nature ; que s'ensuit-il au sujet de la destination qu'elle a à remplir ? que se doit-elle comme force en relation avec les forces physiques ? quel est son but au sein du monde ?

Et comme avant tout au sein du monde, elle est liée, par les relations les plus intimes et les plus étroites, avec cette portion de matière qu'elle ap-

pelle son corps, quel est d'abord son but dans ses relations avec le corps ?

Le corps lui est un moyen de sensations et de mouvement : de sensations, c'est évident, puisque, du moins ici-bas, elle ne reçoit pas une impression qui ne lui vienne par quelque organe. Mais les sensations ne vont pas seules, et elle les a à peine en sa conscience, qu'excitée à se développer d'après les lois qui lui sont propres, elle juge des choses sensibles, de leurs qualités et de leurs rapports, tire des conclusions de ces données, va du connu à l'inconnu, conçoit l'invisible par le visible, et devine ainsi sous les phénomènes qu'elle perçoit de toute part, tantôt seulement de simples causes, des forces qui manquent d'intelligence ; tantôt des forces qui ont la pensée, l'amour et la liberté. La voilà donc qui, du sanctuaire où la lumière lui est venue, s'ouvre sur tout cet univers mille diverses perspectives, dont la vue l'instruit, lui profite ou la charme ; la voilà qui du regard le pénètre et le parcourt, y découvre les saveurs, les sons et les couleurs, les formes et le mouvement, le chaud avec le froid, le rude et le poli, l'étendue en un mot et toutes les propriétés de l'étendue ; elle y compte et y distingue une foule infinie d'êtres, qu'elle compare, ordonne, classe en genres et en espèces pour en mieux retenir l'idée ; elle y trouve des règnes, des harmonies entre ces règnes, une loi suprême de ces

harmonies qui les réduit et les fond en un seul et vaste ensemble ; elle reconnaît les terres, les mers, et les cieux ; elle s'élance dans l'espace, elle touche à l'infini. Or, Dieu est là, que sans doute elle ne sent ni ne perçoit, mais qu'elle croit par la raison et admet comme la force, qui a l'immensité devant elle, et y épanche sans fin, sans faute, ni désordre, tous ces germes de vie, que porte et féconde la création. Ainsi c'est grâce aux sensations et aux organes qui en sont les siéges, que directement ou indirectement elle atteint et conçoit toutes les réalités extérieures depuis le grain de sable jusqu'à l'homme, depuis l'homme jusqu'à Dieu. Les sensations et les organes de moins, elle resterait un esprit, esprit pur et dégagé de tout rapport avec la matière, mais aussi impuissant à rien connaître de la matière et de tout ce qui se révèle par la matière : de telle sorte qu'alors, au lieu d'être appelée à ce grand développement d'intelligence dont les objets extérieurs sont la cause déterminante, elle n'aurait plus, si même elle l'avait, que l'excrcice incomplet de son intime pensée et de sa conscience solitaire. Au contraire, par les sens elle entre dans une carrière vaste et indéfinie, qui lui permet de mettre en jeu, de déployer et d'employer toutes ses aptitudes intellectuelles.

Et comme on sait que dans leur marche la sensibilité et la liberté suivent le cours de l'intelli-

gence, on comprend que toutes les impressions qui font appel aux idées s'adressent également aux affections et aux déterminations volontaires, et que, de cette manière, elles concourent à l'énergie productive non-seulement d'une faculté, mais de toutes les facultés de l'âme.

Sous ce premier point de vue, le corps est donc bon à l'âme, puisqu'il lui est une occasion et une condition nécessaire d'activité et de progrès.

Mais il lui est encore bon d'une autre façon, et pour un autre usage.

En effet, par les nerfs, les muscles et les os, par toutes les parties enfin dont se composent ses appareils, il se prête admirablement à l'action qu'elle lui imprime; il la reçoit dans les nerfs qui s'irritent et s'ébranlent, dans les muscles qui se contractent, dans les os qui se déplacent, se relèvent ou s'abaissent, se fléchissent ou se redressent; il la porte ainsi du cerveau à tous les points de la surface, dans toutes les directions et sur toutes les lignes; il la traduit par mille mouvemens, les uns saillans et manifestes, les autres secrets et imperceptibles. A ces mouvemens il joint d'autres phénomènes qui concourent à animer cette vivante transmission du sentiment intime, tels que la voix avec la riche variété de ses innombrables modifications, la coloration de la peau, la vivacité du regard, l'air et l'habitude du visage. Ainsi quand tout va bien dans cette

machine admirable, l'âme qui la trouve si docile, si souple et si précise, qui s'en sert avec tant de bonheur, se l'associant étroitement, se l'assimilant jusqu'à la personnalité, sent aussitôt doubler sa vie, et de nouvelles facultés s'ajouter pour les étendre aux facultés qu'elle a déjà. Elle n'est plus seulement ce *moi*, qui vit seul avec lui-même, qui par lui-même ne peut rien au sein du monde extérieur ; elle est le moi qui s'est fait chair, le moi fait homme, et comme tel ayant sa part et une large part dans le domaine de la nature. Force morale par la pensée, l'amour et la liberté, elle est force physique par sa puissance sur les organes et leurs fonctions; force morale par elle-même, elle est force physique par accession, et tandis qu'en sa conscience elle agit comme principe d'idées, d'affections et de libres résolutions, dans son corps et par son corps elle agit comme principe de mouvement et de déplacement, d'attraction et de répulsion, de composition et de décomposition, de transformation, d'animation, en un mot de toute espèce de phénomènes sensibles ; elle s'applique aux opérations minérales, végétales, zoologiques et physiologiques; elle touche à tout, se mêle à tout ; elle est vraiment de la nature, avec cet avantage singulier, qu'elle n'en est pas, comme ces êtres qui ont le mouvement sans le savoir, la vie sans la sentir, et qui, en faisant œuvre matérielle, ne sont eux-mêmes que matière ; c'est

sciemment, c'est librement, c'est comme esprit qu'elle matérialise, c'est-à-dire, qu'elle accomplit tout son travail sur la matière.

Les causes purement physiques n'ont en elles ni notion, ni émotion, ni volonté qui président à leurs effets ; elles les réalisent aveuglément, avec indifférence et fatalité. L'âme, au contraire, toujours âme alors même qu'elle agit et fonctionne comme cause physique, ne détermine pas dans les molécules le moindre changement d'état, qu'elle n'y montre son intelligence, sa sensibilité et sa liberté ; en quoi elle triomphe, et à bon droit ; car elle a ainsi deux mondes à elle, celui de l'étendue et celui de la pensée, qu'elle gouverne l'un par l'autre, subordonnant et accommodant le premier au second, l'adjoignant au second pour se faire un champ plus vaste, et ouvrir à son activité tout un nouvel ordre de rapports.

Elle ne produit donc pas un mouvement qui ne procède de quelque disposition intime et spirituelle, qui ne réponde à quelque sentiment, qui ne traduise quelque impression et ne soit une sorte de langage. Mais c'est surtout quand le mouvement est de notre part un objet de conseil et de réflexion, quand nous le déterminons avec connaissance, que nous le dirigeons avec calcul, que nous l'employons aux combinaisons les plus compliquées et les plus savantes; c'est alors sur-



tout qu'il représente bien tout ce que nous avons dans la conscience, et devient pour notre pensée une manifestation d'autant plus claire qu'il est plus en notre pouvoir, sous notre conduite et selon nos vues. Or cependant en tout ceci, nous agissons sur des corps et non sur des esprits.

Nous nous adressons à des êtres qui peuvent recevoir nos impulsions, mais non comprendre nos intentions; nous savons en les abordant que nous allons les déplacer, les rapprocher ou les écarter, les diviser ou les unir, etc., mais non leur faire sentir et leur communiquer notre pensée, et nous les traitons en conséquence; nous les tenons pour des choses et les traitons comme des choses; nous les mouvons et ne leur parlons pas, c'est-à-dire que nous ne cherchons pas à donner à nos idées cette expression sympathique, que nous tâchons de leur imprimer quand nous les destinons à nos semblables; nous ne les rendons pas d'une manière aussi vive et aussi nette; nous ne les nuançons et ne les analysons pas, nous ne les mettons pas en saillie, comme quand elles doivent devenir sociales et aller de l'homme à l'homme. Mais lorsqu'il s'agit véritablement de parler et de dire, lorsque nous nous proposons sérieusement d'entrer en commerce d'intelligence avec les personnes qui nous entourent, que nous avons, pour nous y déterminer, quelque motif pressant, con-

viction ou passion, notre âme tire du corps un bien autre service; elle peut tellement le mouvoir, l'exciter et l'animer, le pénétrer de son activité, le faire vivre de sa vie, s'y projeter et y rayonner par chaque nerf et chaque fibre, qu'elle semble en dernière fin passer et comme transpirer à travers tous ces appareils et venir au visage, sur le front, sur les lèvres, dans le regard et la voix, dans les gestes et les attitudes, s'y exprimant tout entière et s'annonçant ainsi aux âmes qu'elle aspire à gagner. De sorte que le corps lui est alors comme un symbole à mille faces, qui, mobile et flexible, délicat et précis, propre à tout représenter, lui offre à choix les formes variées qui lui sont nécessaires pour se produire au dehors, et prendre place par le langage au sein du monde des esprits.

Je n'insisterai par sur un autre usage auquel l'âme emploie le corps, pris comme moyen d'expression. Je crois l'avoir assez expliqué en montrant en psychologie comment l'expression en général et la parole en particulier servent tout aussi bien à former qu'à communiquer la pensée ; c'est pourquoi je n'y reviens pas. Mais, tout en renvoyant pour plus de développement à ce que j'ai dit en cet endroit, je crois cependant devoir rappeler que sans signes, et surtout sans sons articulés, nos idées seraient si vagues, si confuses, si fugitives, si peu propres à être retenues, que dans

cette pauvreté d'intelligence nous serions tout-à-fait incapables de science et de poésie; que, par suite aussi, en vertu du rapport qui subordonne nos affections et nos volontés à la nature de nos idées, nous serions également réduits à un très-faible exercice de la sensibilité et de la liberté; qu'en un mot l'âme, moins le langage, moins le corps par conséquent, serait une force impuissante, dont toute l'activité expirerait dans les étroites limites d'une personnalité sans expansion.

Mais si, comme agent de mouvement, le corps est d'une telle utilité au principe spirituel, on conçoit sans peine qu'il n'est pas de vertus intimes, et d'intentions qui, pour passer à la pratique et se convertir en actions, n'aient besoin du concours et de l'appui des organes. Qu'on se propose en effet une œuvre de l'ordre physique, social ou religieux, comment pourrait-on la réaliser sans joindre à l'activité morale et volontaire, l'activité organique? Que serait l'industrie, à laquelle manquerait son premier instrument, et avec celui-là tous les autres? Que seraient la justice et la bienveillance envers autrui, qui ne se produiraient par aucun fait sensible et perceptible? Que serait la religion, sans formes et sans culte? de vagues et vains sentimens honnêtes sans doute et légitimes, mais qui seraient nuls et de nul effet au sein du monde visible. Les sentimens sont nécessaires aux habitudes extérieures qu'ils

vivifient et moralisent ; mais ces habitudes à leur tour sont nécessaires aux sentimens qu'elles produisent et réalisent. C'est quelque chose, c'est le principe que de donner son âme au bien, mais c'est le principe et la fin, c'est l'achèvement de la vertu que de s'y dévouer de corps et d'âme.

Si donc l'âme unie au corps trouve dans la double propriété qu'il a d'être à la fois un conducteur de sensations et un producteur de mouvemens, une condition excellente d'action et de développement ; si elle est plus forte, forte de plus d'extension, de progrès et de vertu, avec que sans les organes, avec des organes dispos, complets, pleins d'aptitude, qu'avec des organes malades, mutilés et inhabiles, sa destination bien entendue est évidemment de profiter de cette condition de sa nature pour ouvrir à ses facultés un plus vaste domaine et les déployer de son mieux dans toutes les voies qu'elle y rencontre.

D'où se conclut le dévoir de la conservation et du soin du corps : vrai devoir, en effet, quand on le rapporte à sa raison, et qu'on le met à sa place, quand on ne l'exalte pas outre mesure et jusqu'à en faire inconsidérément la loi souveraine de la vie ; vrai devoir, tant qu'il reste l'obligation limitée non de vivre afin de vivre, et sans autre but que le bien physique, mais de vivre pour tous les biens auxquels l'homme peut parvenir par ses moyens matériels ; devoir faux, ex-

cessif, et qui cesserait par là même, s'il devenait l'engagement de se conserver à tout prix par dessus tout, et avant tout.

Entendu ainsi qu'il doit l'être, c'est-à-dire, considéré comme une tâche préparatoire, comme le degré et le moyen d'une foule de bonnes actions, il est très-réel, très-obligatoire, et il y aurait grand mal à le négliger.

En ce sens, il est donc sage de veiller sur son corps, de le mettre et de le maintenir dans le meilleur état possible, de le conserver et de le perfectionner autant qu'il dépend de soi; et comme vis-à-vis de l'âme il a deux fonctions principales, celle de la sensation et celle du mouvement, le conserver et le perfectionner dans chacune de ces fonctions, dans chacun des appareils qui servent à ces fonctions, dans tout ce qui concourt à les lui assurer, voilà une règle de conduite qu'il est raisonnable de s'imposer.

C'est pourquoi il est bien, en premier lieu, de s'occuper du bon état des organes de la sensation, de les préserver des maux auxquels ils sont exposés, de les guérir de ceux dont ils sont atteints, d'éviter ou de combattre toutes les causes qui les menacent ou les altèrent de quelque façon. Il est bien dans ce dessein de consulter la science ou la prudence commune, et d'en suivre avec diligence les principes ou les conseils. Sous ce rapport, les médecins sont de véritables moralistes dont les pa-

roles doivent être écoutées comme autant de préceptes ; la sobriété, la tempérance, la patience dans la maladie, l'emploi convenable des remèdes, autant de vertus et d'habitudes qui méritent estime, pourvu qu'elles restent à leur place, et qu'elles se subordonnent quand il le faut à de plus hautes vertus et à de plus saintes habitudes. Certes, ce serait une grave erreur que de compter la propreté, ou tout autre soin hygiénique, pour autant que la fidélité aux lois de la justice et de l'honneur ; mais ce serait une autre erreur que de ne pas les compter du tout, et de les négliger comme inutiles, et étrangères au bien de l'homme ; l'homme vit par son âme, mais il vit aussi par ses sens, et il est de son devoir, pour sa plus complète amélioration, de développer de son mieux ces deux espèces de vies, en prenant soin seulement de les coordonner entre elles, de ne pas mettre la première au-dessous de la seconde, et de donner celle-ci pour auxiliaire à celle-là.

Il est sage, en deuxième lieu, les organes de la sensation dispos et conservés, de les exercer de manière qu'ils acquièrent de plus en plus de l'aptitude à recevoir avec finesse et sûreté toutes les impressions qui les regardent. On sait tout ce que l'esprit peut gagner en idées, en science et en poésie, à ce jeu délicat, juste et facile à la fois, des instrumens de la perception ; il y trouve de quoi travailler, s'exercer et s'étendre d'une ma-

nière indéfinie. Aussi est-il convenable, dans l'intérêt de son progrès, qu'il fasse avec soin l'éducation de ses sens; qu'il instruise l'œil à bien juger des lignes et de couleurs, la main des formes et des dimensions, l'oreille des sons et de leur valeur, le palais des saveurs, et l'odorat des odeurs; qu'il possède en un mot et gouverne si bien tout son système nerveux, qu'il ne s'y passe pas la moindre chose, sans qu'aussitôt il n'en ait avis, conscience et notion vraie. Il est même important qu'il ne se borne pas aux seuls appareils dont la nature l'a pourvu et doté, mais qu'il recoure également à ceux que l'industrie lui a créés, qu'il double et triple ainsi, qu'il multiplie autant que possible ses moyens de pénétrer au sein du monde matériel, et d'en saisir par la pensée les propriétés les plus secrètes et les rapports les plus profonds.

Même ordre de remarques à peu près à présenter au sujet du corps considéré comme producteur de mouvement. Il s'agit aussi sous ce rapport de le conserver et de le perfectionner.

En effet, d'abord, il est nécessaire que le corps ne perde le libre usage d'aucune de ses fonctions de locomotion ou d'expression, qu'il soit préservé dans ce double but de tout empêchement provenant de blessure ou de maladie, de mutilation ou d'infirmité; qu'il reste intact et sauf, afin d'être constamment capable des deux espèces d'of-

ficés auxquels l'âme l'emploie. Soit qu'elle ne veuille agir que sur la matière, soit qu'elle le veuille sur la matière, et par la matière sur l'esprit, il doit demeurer, autant que possible, complet et bien pourvu, prêt et docile à l'impulsion. Que si, faute de prudence, ou malgré toute prudence, il se trouve frappé en quelque partie de faiblesse ou d'impuissance, et qu'il y ait remède et guérison, il est du devoir de celui qui souffre, comme au reste c'est son instinct, de chercher à relever cette machine qui tombe, à réparer cet instrument qui se brise et s'arrête, à y remettre la vie, l'action, et le jeu facile; résultat qui ne s'obtient qu'à la condition de faire appel à l'expérience des hommes de l'art.

Ici encore on peut voir comment l'hygiène et la médecine se rattachent à la morale et lui prêtent leur concours.

Mais il ne s'agit pas seulement de conserver, il s'agit de perfectionner la motilité du corps, et alors il faut encore savoir de quelle culture et de quelle amélioration l'organisme est susceptible, soit sous le rapport de l'expression, soit sous celui du simple mouvement.

On remarquera d'abord qu'il n'est aucun siége ou aucun agent de l'expression qui ne soit plus ou moins soumis à l'empire de la liberté, et qui par là ne soit sujet à être modifié dans ses habitudes par l'action volontaire : le visage, la voix, le

geste et l'attitude, tout se prête à l'application du travail et de l'art, et dans ce fait comme dans bien d'autres, l'humanité entre en partage et en concours avec la nature, quelquefois par malheur en combat. Si donc, j'ose le dire, une haute gymnastique, une gymnastique dirigée dans une vue de bien et de moralité, vient présider à cet ensemble de symboles vivans, les développer et les façonner de manière à les rendre plus souples au sentiment, plus fidèles à l'idée, plus intimement significatifs; si, s'étendant harmonieusement à toutes les parties qu'elle doit régir, et les traitant toutes selon leur importance, elle coordonne discrètement dans un seul et même système les soins divers à donner à la parole, au chant, à l'action oratoire, à la danse, etc.; il est certain que, par cette éducation habilement concertée, elle prête au corps sa vraie beauté, celle qui ne tient plus simplement au jeu de la vie animale, mais à cette autre vie que l'art communique et dont le principe est dans la pensée; par là même elle assure à l'âme une variété de langages qui, empreints tour à tour de grâce et de noblesse, lui servent admirablement, soit à se mieux sentir elle-même, soit à se mieux faire sentir aux autres. L'âme en effet revêt alors l'expression comme une parure, dont le charme la relève à ses yeux et aux yeux du monde; quelles que soient ses qualités intimes et personnelles, elle vaut mieux tout son prix

quand elle se produit dans une action vraie, claire et animée, que quand elle paraît comme sous voiles, et sous des formes qui l'effacent, l'obscurcissent et l'accablent; sa facilité à disposer des appareils expressifs, quand surtout elle la doit à l'étude et au travail, est une sorte de mérite extérieur et physique qui concourt heureusement aux mérites de conscience, et leur prête assistance, ornement et attrait. La vertu éloquente, persuasive et entraînante, est plus puissante, et meilleure que celle qui est inexpansive, sans accent et sans élan. Celle-ci se fraie à peine sa route elle-même, celle-là se la fraie et l'ouvre aux autres; elle les y appelle et les y pousse; elle éveille des sympathies, excite des imitations, touche et gagne les cœurs; en un mot, elle se communique; l'autre reste solitaire, stérile et sans empire.

Quant au perfectionnement des facultés tout simplement locomotrices, l'âme doit aussi s'y appliquer afin de s'assurer par leur secours un pouvoir matériel de plus en plus étendu, dont elle use avec liberté dans l'intérêt de sa destination. Elle doit, autant qu'il dépend d'elle, les former par des exercices fréquens et bien réglés à des habitudes de promptitude, de précision et d'adresse, qui leur permettent en toute occasion de faire beaucoup et de bien faire. L'homme ne vit pas sans industrie; or il n'y a pas d'industrie sans habileté à mettre en jeu telles ou telles parties du corps,

soit pour exécuter des travaux délicats et légers, soit pour soulever, déplacer, briser ou façonner des masses. Les machines sont sans doute un supplément heureux au mécanisme animal, et les unes par la finesse, les autres par la puissance, d'autres par une admirable combinaison de ces deux propriétés à la fois, lui sont en bien des cas infiniment préférables; mais il faut commencer par donner le branle à ces machines; mais il a fallu les construire; et ce sont là des fonctions dans lesquelles rien ne remplace le corps, et pour lesquelles il est nécessaire que ce premier instrument soit d'un emploi facile et sûr. Il y a aussi plusieurs arts qui, ne prenant pas leur expression dans les organes eux-mêmes, mais bien dans la nature qu'ils modifient en conséquence, exigent une promptitude, une adresse ou une puissance de muscles et de mouvemens véritablement extraordinaires. De quelle perfection sous ce rapport n'a pas besoin le musicien dont les doigts, appliqués aux touches d'un piano ou aux cordes d'un violon, doivent, à l'ordre de la volonté et sous l'inspiration du sentiment, leur prêter par le son une âme, un accent ? Que d'essais répétés, quelle éducation laborieuse, attentive et suivie de la main et de l'œil pour parvenir à ces habitudes et à ces facilités prodigieuses de travail et d'exécution ! Quelle dextérité ne déploie pas à manier le pinceau et à le promener sur la toile,

le peintre, dont le génie n'a pas une conception qui ne se traduise aussitôt sous la direction du regard et sans autres élémens que des lignes et des couleurs, en tableaux pleins de vie, d'harmonie et de beauté! que de soins lui a dû coûter cette aptitude à faire, selon son gré, du jeu de l'ombre et de la lumière, de la combinaison des nuances, de la perspective et du dessin, une langue si admirable de vérité et de vivacité! De même le sculpteur et l'architecte : ils n'excellent l'un et l'autre que par une habileté infinie à tailler le marbre ou la pierre, de manière à y répandre par les formes qu'ils leur donnent les idées dont ils sont pleins, et qu'ils y jettent comme le créateur jette et imprime les siennes dans la nature et l'humanité. A voir comment le sculpteur, tout à la pensée qui le domine, le ciseau à la main, l'impose à sa statue, la marque sur le front et sur l'ensemble du visage, la grave sur les épaules, la fixe sur la poitrine, l'exprime dans tout le tronc, la répète dans les bras, dans les cuisses et dans les jambes, la rend sensible dans le moindre muscle, concertant tous ces signes, et les ramenant avec convenance à l'unité d'un commun effet; ne sent-on pas combien il est maître de cette matière qu'il tire du chaos, qu'il façonne, qu'il anime, qu'il revêt d'idéalité? L'architecte a peut-être encore une tâche plus difficile, à cause des symboles moins expressifs auxquels il est obligé de se bor-

ner ; n'ayant, au lieu d'un langage emprunté au corps humain, qu'un langage emprunté aux corps les moins vivans ou les plus bruts de la nature, n'ayant, pour dire ce qu'il veut, que des colonnes et des voûtes, des fleurs et des feuilles ; c'est n'est que par des artifices et des moyens innombrables, une patience à toute épreuve et des calculs infaillibles, qu'il parvient à traduire en monumens et en édifices, ses intimes imaginations, à les étendre en façades, à les élever en dômes, à les dresser en colonnes, à les distribuer en mille détails, que je ne saurais dire ni compter, etc., etc.

Ainsi voilà certains arts dont la condition nécessaire est l'exercice perfectionné des facultés motrices. Il est aussi des vertus dont l'effet n'est complet qu'à une condition semblable : je citerai par exemple les vertus militaires. Avant tout, sans doute, elles sont par l'âme, dont elles tirent leur moralité ; mais elles sont aussi par les organes, auxquels elles doivent leur efficacité ; et elles n'auraient nulle utilité, nulle puissance extérieure, elles seraient pour la conscience, mais elles ne seraient pas pour le monde, si elles n'avaient à leur service un pouvoir matériel prompt, sûr, étendu, propre en un mot à réaliser les effets auxquels elles aspirent. Mettez le courage et la patience, tels que la guerre les demande, dans une organisation maladive, débile et affaiblie, et vous aurez bien quelques exemples de

cœurs, qui, à force d'héroïsme, et par une action extraordinaire du moral sur le physique, accompliront des prodiges avec cette frêle machine; mais le plus souvent, dans ces circonstances, toute constance et toute énergie tombent et expirent devant l'impuissance de supporter les privations ou de suffire aux combats; sans compter tout ce qu'un tel état d'épuisement et de souffrance peut porter de relâchement et de faiblesse dans l'esprit. Il faut au soldat pour cette vie de hasard, de périls et de misère qu'il est condamné à mener, il lui faut pour ces situations imprévues, difficiles, quelquefois désespérantes, auxquelles il est exposé, des qualités physiques peu communes, et une organisation faite exprès. C'est peu de chose s'il ne sait que manier ses armes avec adresse: marcher, courir, s'élancer, être prêt à l'attaque et à la défense, aux ruses du métier et aux coups de main; n'être jamais pris au dépourvu, avoir des ressources pour tous ses besoins; pouvoir, en un mot, faire de son corps à peu près tout ce qu'il veut, voilà sous ce point de vue son véritable office; il ne remplirait pas sa destination s'il ne s'assurait pas ces avantages. Il n'y a de soldat que celui qui est valide par le corps comme par l'âme.

Je bornerai à cet exemple la preuve de la nécessité d'associer, pour certaines vertus, le perfectionnement matériel au perfectionnement moral; il serait facile d'en donner d'autres.



Maintenant donc, je puis bien dire que la destination de l'âme dans son rapport avec le corps, est de le conserver et de le perfectionner autant qu'il dépend d'elle, soit comme moyen de sensations, soit comme moyen de mouvemens.

Mais quoi! si l'homme a ce but, sa loi devra donc être de rechercher le bien-être, de se le proposer comme le bien, d'y tendre comme à la vertu? Vertu à s'assurer l'intégrité, le bon état et le libre usage de ses organes! vertu à se bien porter, à jouir de tous ses sens, à se servir de tous ses membres! N'est-ce pas une étrange manière d'entendre le bien et la vertu? Rien n'est plus vrai sans aucun doute, pour peu qu'on prenne les choses de cette façon. Certes, il n'y a pas à mes yeux de plus fausse, et à la fois de plus funeste idée morale que celle de ramener toute la vie à la vie physique et organique. Je l'ai assez montré ailleurs, je le montrerais de nouveau ici, si c'était nécessaire, et je dirais qu'en effet cette opinion, qui a sa racine dans le système matérialiste, viciée dans son principe, a ceci de déplorable, qu'elle porte comme conséquence sur les intérêts les plus sacrés de la destinée humaine, les néglige ou les ruine : je dirais que le matérialisme, de théorique devenu pratique, de métaphysique moral, ne serait dans les consciences, s'il y régnait sans partage, ce qui heureusement ne se rencontre pas, qu'une doctrine sans vérité, sans

consolation et sans grandeur. Et d'abord il va contre ses propres fins en réduisant tout à la matière, et il dégrade l'organisation, qu'il prétend exalter en lui retirant tout ce qui lui revient de son alliance avec l'âme. Ne voir en effet dans l'organisation que l'organisation elle-même, y reconnaître à l'extérieur certaines formes et certaines couleurs, du mouvement ou du repos, du rude ou du poli, du froid ou de la chaleur, en un mot, des propriétés ou des phénomènes tout matériels, déterminés et produits par des causes toutes matérielles; à l'intérieur également des choses purement physiques; n'y rien admettre de plus, n'y pas sentir une force qui, présente et active, la remplit de son action, et douée d'intelligence, de sensibilité et de liberté, la pénètre, pour ainsi dire, d'idées, d'émotions et de libres déterminations; n'y pas concevoir l'esprit qui s'y répand, y prend siége, y porte le sens et l'expression, et la transformant en une langue, l'élève jusqu'à lui et lui communique sa nature; ce n'est, certes, ni la comprendre ni l'estimer ce qu'elle vaut, et je me crois meilleur matérialiste, moi qui la considère surtout dans son rapport avec l'âme, comme un principe d'incitation, d'impulsion et de développement, comme un moyen d'action, d'expression et de locomotion. J'ajoute que dans ce système, la voie tracée à l'homme est trompeuse et bornée; qu'elle se clot

à la tombe, au delà de laquelle il n'y a rien; rien, si ce n'est un abîme où tout se perd et se confond, la vertu avec le vice, le mérite avec le démérite, sans qu'un ordre nouveau se lève et se déploie pour les bons et les méchants, dans le but de fortifier, de sanctifier les premiers, de corriger, d'amender et de purifier les seconds; sans qu'aucun avenir de justice et de bonté explique et éclaircisse cette existence de quelques jours, qui n'a de sens et de raison qu'autant qu'elle ne finit pas, mais seulement se renouvelle dans la crise terrible et solennelle de la mort; et enfin j'accuse la Providence, si Providence il y a dans une telle hypothèse, qui ne peut faire de ce monde un lieu d'épreuve et de préparation, puisqu'il est la fin de tout, et qui cependant n'en fait pas, nous en avons trop l'expérience, un lieu de récompense et de bonheur.

Et après cela, on le suppose bien, je ne serais pas si inconséquent que d'abonder dans une doctrine dont je sentirais ainsi le vice et la tristesse. Aussi, n'est-ce pas de cette manière que j'envisage et que j'entends la morale touchant le corps. Le tort du matérialisme est, non pas de recommander le soin de la vie physique, mais de le recommander comme le soin suprême et absolu. Ce tort, je ne l'ai pas; je dis qu'il est bien de conserver et de perfectionner les organes, mais je ne dis pas que ce soit bien sans condition et sans excep-

tion : avant tout, la loi de l'âme est d'être âme autant que possible, et comme à cette fin les organes lui sont utiles en général, elle se doit par cette raison, et tant que vaut cette raison, d'y veiller et de les garder intacts et dispos ; mais s'il arrive qu'au lieu d'être des auxiliaires indispensables, ils deviennent des empêchemens, des obstacles, ou une cause de faiblesse et de vice, et que, soit pour les sauver, soit pour les maintenir en bon état, il faille faire une bassesse, une lâcheté, un crime ; si ce n'est qu'au prix de la trahison, de l'infamie et de l'oubli de toute dignité, de tout devoir, qu'on peut en assurer l'intégrité et le bien-être, certes alors il n'est pas vrai que la vertu soit de se conserver, que la vertu soit de vivre ; la vertu est de mourir : mourir ainsi est un grand acte, dans lequel souvent il se déploie plus d'énergie et de puissance morale que dans toute une longue existence. Un de ces actes fait un héros, un homme saint, qui, en se dévouant, passe à Dieu plein de vie, et s'ouvre l'éternité, puissant et glorieux. En un seul de ces momens, toute une destinée s'achève ; l'épreuve est déchirante, mais elle est décisive, et l'âme qui sent assez que son bien n'est plus alors d'agir long-temps, mais d'agir vite, franchit d'un pas sa carrière, et pour plus de liberté, rejette ou donne à briser ces entraves qui la retiennent ; le corps tombe et rentre en poudre, et tout est consommé.

Dans ces rares, mais sublimes solennités de la conscience, l'humanité en a fini avec les intérêts de la terre, elle n'est plus de ce monde, et son devoir est de dénouer, de terminer d'un coup, quelque tragique qu'il puisse être, le drame que jusque là elle avait conduit moins vivement. Je ne prétends donc pas, puisqu'il en est ainsi, puisque c'est là la vérité à laquelle j'ai foi de tout mon cœur, que la loi suprême de la vertu soit de se conserver et de s'assurer le plus possible de bien-être; rien n'est aussi loin de ma pensée; mais je prétends que si ce n'est pas là un précepte absolu, c'est un précepte relatif, qui comme tel a sa place et sa raison dans la morale; je soutiens que prendre le corps en mépris et en haine, et ne pas le sanctifier en l'associant par des exercices et des habitudes légitimes, au développement de l'esprit; que le traiter indiscrètement comme chose indifférente, ou nuisible et mauvaise; que le flétrir comme chair, et n'y voir qu'une occasion de faiblesse et de chute, c'est en méconnaître la nature, et ne pas comprendre, en un de ses points, la destination de l'humanité.

Je ne voudrais pas, Dieu m'en garde, *réhabiliter* la chair, la relever jusqu'à l'esprit, et même au-dessus de l'esprit, comme quelques-uns l'ont tenté, et en signe de restauration, l'environner de volupté, de luxe et de mollesse; je ne voudrais pas la sanctifier, la glorifier en elle-

même, instituer en son honneur la dévotion à l'utile et le culte du plaisir. Je ne saurais trop dire et redire combien je me sépare d'une telle doctrine, qui commence par des erreurs et finit par des turpitudes. Je ne demande donc pas qu'on rende à la chair plus qu'on ne doit à la chair; je demande seulement qu'on la traite avec prudence et tempérance et modération.

SECTION II.

Du bien de l'âme dans son rapport avec les animaux, les végétaux, etc.

VOILA toute ma pensée touchant le bien relatif au corps.

Mais le bien relatif au corps n'est qu'un point de vue du bien relatif à la nature; reste donc à traiter d'autres parties de la question, qui peuvent se réduire à celles-ci: quelle est la destination de l'homme dans son rapport avec les animaux? quelle est-elle dans son rapport avec les végétaux, les minéraux, les lieux et tout ce qu'ils contiennent, avec la nature dans son ensemble?

On a pu voir en psychologie quelles sont les relations de l'homme avec les animaux; il est aisé d'en conclure le but qu'il doit se proposer dans sa conduite à leur égard.

Si les animaux sont pour lui, à les considérer particulièrement à l'état de domesticité, des auxiliaires excellens, et d'une indispensable utilité; si par l'espèce d'intelligence, de sensibilité et de volonté dont eux aussi sont doués, du moins dans une certaine mesure; si, par les organes dont ils sont pourvus, par leurs moyens de sensation, de mouvement et d'action, semblables à lui jusqu'à certain point, ils se laissent associer et lier à sa vie pour la soutenir, la seconder, la fortifier et l'étendre; s'ils lui prêtent et déploient à son ordre et selon ses fins leurs instincts et leurs habitudes; s'ils mettent à sa disposition leurs sens et leur puissance; s'il emprunte au cheval la rapidité de sa course, au chien sa vigilance et sa finesse d'odorat, au bœuf sa force musculaire, à l'âne sa patience, à tous leurs facultés et leurs avantages particuliers; si, se les donnant à la fois au moral et au physique, il se fait de leur intelligence une intelligence plus complète, de leur corps un corps plus capable de perception et de locomotion; s'il multiplie ainsi ses pouvoirs de toute sorte, il est clair que son devoir est d'avoir à leur égard des soins qui ressemblent presque à une sorte d'éducation. Étudier en conséquence leurs natures et leurs mœurs, leurs besoins et leurs aptitudes, les alimens, la température, l'habitation qui leur conviennent, les travaux et les services auxquels ils

sont le plus propres, et de toutes ces connaissances, tirer un art de les conserver, de les gouverner et de les employer : telle est la sagesse sous ce rapport, telle est une espèce de morale. On n'exigera pas sans doute que j'expose en détail les préceptes de cette morale ; je n'en fais pas mon affaire ; que ceux qui veulent sur ce sujet expérience et science s'adressent au naturaliste, à l'agronome, au fermier, etc. ; moi, je ne m'attache qu'à l'esprit et à la philosophie de ces règles ; je me borne à dire qu'elles sont bonnes, parce qu'elles enseignent ce qu'il faut faire pour tirer parti des animaux et les accommoder habilement au développement de l'activité humaine.

Mais outre que les animaux sont pour l'homme comme autant de forces qui heureusement disposées s'adjoignent à la sienne pour en varier et en étendre les différentes facultés, ils contribuent encore d'une autre façon à augmenter son bien-être ; ils servent à le nourrir et à le vêtir ; ils sont pour lui comme des provisions qui se multiplient et se renouvellent pour satisfaire avec abondance, souvent même avec luxe, à ses différentes nécessités. Il n'a qu'à dépouiller ceux-ci de leur toison ou de leur duvet ; il n'a qu'à frapper ceux-là, et en choisir à son gré les parties alimentaires, et il se fournit à lui-même une foule de choses indispensables, utiles ou agréables ; il se précautionne contre le froid, contre la faim et

la maladie ; il s'environne de ressources et se crée nombre de biens. Nouvelle raison pour traiter avec prudence et économie les espèces qui lui offrent des avantages aussi précieux, pour en multiplier le nombre, en améliorer la qualité, en accroître la valeur, au moyen d'un régime habilement ménagé.

Ajoutez que les animaux ont encore à l'égard de l'homme une propriété remarquable. Lors même qu'ils ne lui sont bons ni comme instrumens de travail, ni comme objets de consommation, ils peuvent, ceux surtout qui ont avec lui le plus de rapport, et qui se distinguent à ses yeux par leur gentillesse ou leur beauté, lui paraître des compagnons qu'il recherche et qu'il attire, afin de jouir de leur présence, de leur société et de leur sympathie. Lui, qui se trouve déjà moins seul lorsqu'il vit au milieu des fleurs, et que de ce monde, auquel cependant manque une âme pour son âme, il se fait, grâce à son goût et à sa vive imagination, un monde à lui, et comme une famille, au sein de laquelle par poésie il éprouve quelque chose du père et du tuteur ; combien plus n'est-il pas touché de ses relations avec des êtres qui ont presque de lui la pensée, le sentiment et le langage. Le chien est comme son ami, tant il le voit tendre et dévoué, attentif et fidèle, docile, désintéressé, d'un attachement à toute épreuve ; le cheval est comme

son compagnon, comme son disciple intelligent; il le dresse, l'exerce, l'associe à ses plaisirs, à ses jeux et à ses combats, et rencontre en lui docilité, courage et dévouement; les oiseaux, qui ne lui sont pas en aussi grande familiarité, lui agréent cependant par leur chant, leur plumage, la grâce ou la noblesse de leurs attitudes et de leurs allures; il aime à les avoir en sa demeure, autour de lui, dans ses chemins, dans ses bois, au bord des ruisseaux et dans les champs, partout enfin où il porte ses pas. Il ne le remarque pas toujours; mais néanmoins il est toujours vrai que jusqu'aux espèces les moins élevées, jusqu'aux insectes dont les couleurs, les formes et les mouvemens ont aussi leur charme, tout dans ce règne de la nature répond à son besoin de société; que tout lui révèle à sa satisfaction sous ces apparences diverses une vie comme la sienne, qui, en se pressant autour de la sienne, la baignant de ses flots, la rafraîchit en quelque sorte, la recrée, la retrempe, la rend meilleure et plus active. N'éprouve-t-il pas même souvent que cette espèce de commerce avec des créatures innocentes, dont il n'a à redouter ni violence ni perfidie, le repose et le console d'un commerce moins doux avec ceux de ses semblables qui le poursuivent de leur haine? Il peut donc bien se dire à lui-même : là aussi est pour moi une société amie, une réunion

d'êtres animés, que la Providence a semés avec magnificence autour de moi, afin que de toute part et sous mille formes je sentisse venir à moi et sympathiser avec moi la puissance universelle.

S'il en est ainsi, il doit s'attacher, autant du reste que ce soin s'accorde avec ses autres obligations, à maintenir un ordre d'existences qui lui est favorable et agréable, à le perfectionner, et à l'embellir. Il doit au sentiment de tout ce qu'il trouve de bonheur et de douce récréation dans la présence et le concours de tous ces êtres qui peuplent et animent pour lui le théâtre de la nature, reconnaître qu'il est bien de ne pas troubler cette harmonie, mieux encore de la soutenir, de la répandre et d'en développer au loin les ravissans effets; la négliger ou la détruire, la remplacer par une dispersion et une ruine sans motif; se jeter en sauvage sur ces espèces qui viennent à lui, et loin de lui être hostiles, lui apportent, comme à leur roi, le tribut de leurs dons; les frapper sans pitié, les mettre à mort par plailir, est de sa part un acte de violence, qui n'est au fond que de la faiblesse; car la solitude qu'il se fait ainsi, comme toute espèce de solitude, est pour lui chose fâcheuse : elle le prive de ces hôtes, dont la présence bien sentie l'eût ravi d'admiration; elle lui ôte ces chants si purs, ces plumages si brillans, ces contours si gracieux, ces mouvemens et ces jeux si naïfs et si animés; elle

lui ôte toute cette poésie dont, sans qu'il s'en doutât, son âme se nourrissait, et elle le laisse triste et chagrin. Voyez l'hiver, quand la nature semble lui retirer pour un temps, avec les brillantes décorations du ciel et de la terre, les acteurs qui lui donnaient un spectacle si beau, si varié, si harmonieux; son cœur se serre de douleur à l'idée de l'abandon où elle semble le laisser. Mais au printemps, quand tout renaît, quand lui reviennent des jours purs, de tièdes souffles, de fraîches fleurs, et des bois et des champs tout parés de jeunesse, et que lui reviennent en même temps ces troupes innombrables d'artistes, que l'éternel poète rappelle et remet en scène en les parant avec luxe de leurs vêtemens nouveaux, il se sent plus fort, plus expansif, mieux disposé à la vie; eh bien! que par imprudence, caprice ou brutalité, il ne se fasse pas à lui-même un hiver plus solitaire, plus sévère et plus sombre que celui de la nature; qu'il travaille plutôt à se ménager avec adresse de continuels renouvellemens de ces merveilles de tout genre. Il y a sous ce rapport des règles d'action qu'il est absurde et coupable d'omettre et de violer, qu'il est sage et jusqu'à un certain point, honnête et obligatoire de pratiquer avec diligence. Ce ne sont sans doute pas des règles qui aient force de lois sociales; mais comme cependant elles regardent une partie du bien de l'homme, il y a réellement quelque

mérite à les suivre et à s'y conformer, comme il y a quelque démérite à les enfreindre ou à les négliger.

Mais tous les animaux ne sont pas pour nous d'utiles auxiliaires, des moyens de bien-être ou des compagnons agréables ; tous ne servent pas à nous rendre l'existence plus facile, plus puissante et plus douce ; tous ne sont pas bons à notre destinée. Un grand nombre au contraire, et ceux surtout qui sont sauvages, y apportent des obstacles de plus d'une façon, et soit par le peu de sympathie et d'agrémens qu'ils ont pour nous, soit par leur complète inutilité, soit enfin par les dangers et les attaques dont ils nous menacent, ils peuvent être considérés comme défavorables et hostiles au développement de notre activité.

Ainsi d'abord il y a toutes ces bêtes, qui, d'ailleurs inoffensives, nous répugnent par leurs couleurs, leurs formes, leurs mouvemens, leur physionomie et leur expression. Leur aspect nous inspire aversion et dégoût. Nous ne supportons pas ces organisations qui ne nous offrent dans leur ensemble que l'image d'une vie disgracieuse et hideuse ; nous en fuyons le spectacle comme objet déplaisant ; nous en craignons les impressions, nous souffrons de leur laideur comme d'un obstacle à notre amour. Au lieu de modèles qui éveillent, excitent et développent en nous le sens de la beauté, qui donnent ainsi à notre

activité par attrait et par charme, plus d'aise et plus d'élan, nous n'avons que figures repoussantes et hideuses, qui nous déplaisent et nous repoussent. Quoique nous n'éprouvions certainement aucun dommage matériel, nous sommes cependant plus faibles que dans l'état opposé; nous avons moins d'animation, et notre vie va moins bien; c'est qu'il y a là dommage moral, dommage de cœur et de poésie, véritable cause de faiblesse. Nous avons donc bien raison dans nos relations avec les animaux d'éviter ou d'éloigner ceux qui ont à nos yeux ce fâcheux caractère, et si nous ne le pouvons, de tâcher du moins de contracter à leur égard une sorte d'indifférence dont le résultat soit de nous préserver de ces pénibles sensations.

Pour quelques races toutefois notre devoir s'étend plus loin. Comme en les croisant avec d'autres races, comme en les soumettant à un certain régime, il est possible de leur ôter de leur laideur et de leur difformité, pour obéir à la nature, qui nous les a en quelque sorte données à réformer et à embellir, nous devons nous en emparer, malgré nos répugnances instinctives, et mettre toute notre industrie à les modifier et à les corriger. Nous ferons ainsi œuvre meilleure qu'en les abandonnant ou en les fuyant.

Même remarque à peu près au sujet des espèces inutiles. Sommes-nous convaincus par l'expérience

qu'elles ne nous sont bonnes à rien, laissons-les, nous perdrions notre travail et notre temps à vouloir leur donner une valeur qu'elles ne peuvent avoir. Mais il en est d'autres dont l'inutilité n'est qu'apparente et provisoire, et qui, à l'aide de certains soins, grâce à de certaines combinaisons, peuvent acquérir un prix que d'abord elles n'avaient pas. Il nous faut en profiter et nous créer par ce moyen une richesse qui nous manque.

Quant aux animaux féroces, puisqu'il est évident qu'en les laissant se multiplier autour de lui, et assiéger sa demeure, l'homme finirait certainement par en être la victime, si l'instinct ne l'y portait pas, la raison l'obligerait à les combattre, à les détruire, à les repousser dans le désert, à les y retenir par l'impression d'une puissante terreur. Comme, pour la plus grande partie du moins, il ne peut espérer de les dompter et de les réduire à la domesticité, tous ses efforts doivent se tourner à se délivrer sans retour d'ennemis aussi dangereux, et à en préserver en même temps une foule d'espèces utiles, qui par elles-mêmes seraient incapables de résister et de se défendre. Pour lui, et pour tous les êtres qui ont besoin de son secours, comme souverain et comme tuteur, comme administrateur vigilant de toutes ces créatures, confiées par la Providence à son gouvernement et à ses soins, il a, pour ainsi parler, la haute police de la nature ; il en est le gar-

dien, le justicier et l'homme d'armes ; où menace quelque attaque, ou éclate quelque guerre, sa charge est de s'y porter, et par force et industrie, d'y ramener la sûreté, d'y rétablir la paix, et de délivrer son royaume des fléaux qui l'affligent. Ce n'est pas sans raison qu'une grande gloire dans l'antiquité, une gloire de demi-dieux, de héros, de grands hommes, était accordée aux destructeurs de monstres et de bêtes féroces ; ils étaient à leur manière civilisateurs et conservateurs; les Hercule et les Thésée, vainqueurs d'un monde sauvage, indompté et terrible, étaient comme les instituteurs de l'agriculture et des arts, des pères de l'humanité ; ils lui faisaient, eux aussi, la terre heureuse et douce. Et n'était-ce pas au même titre que les imaginations populaires honoraient au moyen âge ces pourfendeurs de géans, ces destructeurs de dragons et d'animaux fabuleux, ces chevaliers prêts à prendre la défense du faible et de l'opprimé non-seulement contre les violences et la tyrannie de l'homme, mais aussi contre les puissances désordonnées de la nature? On leur donnait pour mission de tenir tête à la force brutale, sous quelque forme qu'elle se présentât, et de la combattre dans les choses aussi bien que dans les personnes; c'était là leur grandeur.

Le chasseur n'a pas toujours été ce qu'il est parmi nous, simplement un homme de plaisir,

un personnage peu sérieux, qui ne s'explique le plus souvent que par un goût et que par un caprice ; il a eu plus d'importance quand il a répondu à un grand besoin, représenté une idée, accompli la tâche utile de faire triompher par son courage l'humanité, faible encore, des nombreux ennemis dont l'entourait le monde physique. Dans les temps modernes, en Amérique, lorsque la civilisation européenne y est venue disputer et arracher la terre à une nature sauvage, puissante et malfaisante, le chasseur a eu son rôle, comme le défricheur et le colon ; il a été le soldat de cette guerre, que la société, pour se conserver, était obligée de soutenir contre l'hostilité des animaux. Un écrivain l'a bien senti, quand il a peint, à plusieurs reprises, et avec une complaisance de poète, ce héros des forêts vierges, qui, avec son fusil et ses deux chiens, fait l'avant-garde de la culture, et se dévoue passionnément à la vie rude et aventureuse de batteur d'estrade et de coureur de bois.

Toutes les fois que l'homme a dans sa position une raison légitime de se livrer à cet exercice de ses facultés militantes, il a certainement le devoir de s'armer et de se mettre en guerre contre des ennemis qui seraient à craindre, s'il ne se hâtait de les repousser. Il pourvoit d'abord ainsi à la sûreté de son existence ; il acquiert, en outre, une habitude du péril et de la fatigue, un sang-froid,

une patience, une intrépidité et une activité, dont l'application à un grand but, à la défense d'une grande cause, constitue la vertu et le mérite du soldat. De tout temps, la chasse, considérée dans ce qu'elle peut avoir de nécessaire, de sérieux et de belliqueux, a été regardée comme une image et comme une école de la guerre.

Seulement, ainsi que dans la guerre, il faut prendre garde d'y contracter des goûts de destruction, de brutalité et de cruauté, qu'on porterait ensuite dans des relations qui ne demanderaient que conservation, bon ordre, amour de la paix et bienveillance. Rien ne serait plus déplorable que cette disposition à tout traiter par la violence et par la force.

La guerre en particulier ne peut être bonne à l'homme que comme une crise passagère, durant laquelle un moment, et dans un intérêt pressant et juste, les hommes s'émeuvent et s'irritent, mais pour bientôt se calmer et revenir au plus vite aux habitudes de douce vie et de paisible activité.

La destination de l'homme, dans ses rapports avec les végétaux et les minéraux, diffère trop peu de celle qu'il a dans ses rapports avec les animaux, pour que je croie devoir en disserter d'une manière spéciale. Ce que j'en pourrais dire rentrerait beaucoup dans ce qui vient d'être exposé. Je me bornerai donc à faire remarquer que, comme ces deux nouveaux règnes sont, pour

l'homme, quoique sans doute à un degré inférieur, à peu près tout ce que lui sont les espèces vivantes, son but, dans ces deux cas, se trouve à peu près le même.

Ainsi certaines plantes, par exemple, pour peu surtout qu'il les cultive, lui sont utiles à la fois comme moyens de travail et comme objets de consommation, etc. Il est bien clair, en conséquence, qu'il est de sa sagesse de les conserver, de les multiplier, de les perfectionner selon ses besoins, et de s'en servir avec économie. Mais d'autres le charment par leur beauté, et fleurs aux douces couleurs, aux formes vives et délicates, au port riant et gracieux, ou bien arbres à la haute taille, aux nobles et grandes proportions, à l'aspect majestueux, elles le séduisent, l'enchantent, l'étonnent et le frappent d'admiration. Pour celles-là, il doit être poète, homme de goût et d'amour; religieux dans son regard, quand il n'a qu'à les contempler; religieux dans ses soins, quand il les touche et y fait œuvre. Il y a là tout un monde, ou plutôt un vrai temple dans lequel le dieu de la nature se révèle et se peint sous mille formes ravissantes. Un philosophe a dit : La plante est une idée vivante; idée vivante, en effet, et que fait vivre le créateur, sous le vêtement de la rose, sous la parure du lis et l'élégance du peuplier; et alors je demande qu'elle ne soit pas foulée aux pieds, brisée et flétrie sans

raison. Je ne veux rien exagérer, et ce n'est qu'en apportant à mon sentiment toute la réserve nécessaire, que je l'exprime et que je le propose; mais il est certain qu'il manque quelque chose, quelque faculté, quelque sens à l'homme qui n'est pas touché du charme et de la beauté des fleurs.

Cependant le règne végétal n'est pas partout et toujours utile, partout et toujours beau. Il a ses espèces sans valeur, nuisibles et dangereuses; naturellement le bien n'est plus de les rechercher, de les conserver et d'en développer les propriétés, mais de les fuir, de les détruire, ou, s'il y a lieu, de les améliorer. Il a ses espèces hideuses; le bien n'est plus également de les considérer avec admiration, de les cultiver avec amour; mais d'en détourner les yeux, de se délivrer de leur présence, ou de les rendre, s'il se peut, moins repoussantes et moins laides.

Je voudrais abréger et éviter les redites; cependant je ne puis guère me dispenser de présenter au sujet des minéraux, quelques réflexions analogues à celles qu'on vient de lire.

Les minéraux nous sont utiles; ainsi, par exemple, il est peu de métaux que nous ne puissions employer à quelque usage de la vie. Les uns nous servent à consolider et à soutenir nos édifices, nous fournissent des instrumens, des machines ou des armes, et concourent ainsi à assurer notre vie

et notre bien-être ; les autres ont une autre propriété; devenus la mesure de toutes les valeurs, convertis en monnaie, ils facilitent à merveille les relations commerciales, et deviennent ainsi une source féconde de richesse et de puissance. Nous ne saurions donc les négliger, et ne pas en user sous ce double rapport, sans nous priver par notre faute d'un secours que la nature met d'elle-même à notre portée, sans nous rendre jusqu'à un certain point coupable de lèse-civilisation. Aussi est-ce un devoir, tout industriel qu'il paraisse, de tirer parti par notre travail de ces ressources matérielles et d'apporter à les mettre en œuvre toute la diligence et toute l'habileté dont nous sommes capables; et afin qu'on ne s'y trompe pas, et qu'on ne prête pas à ma pensée un sens faux et absurde, je dis que c'est un devoir, parce que si on s'abstient de ces pratiques, on s'expose inévitablement à retomber dans l'état sauvage, et que c'est là une dégradation. Voyez en effet les peuples sans industrie : en même temps qu'ils sont si peu avancés dans tous les arts de la vie, ils le sont également fort peu sous tous les autres rapports, et la raison en est bien simple : dans le dénûment où ils se trouvent, ils n'ont ni loisir ni sûreté ; ils ne vivent qu'au jour le jour, dans l'inquiétude et les alarmes, sans autre but que de satisfaire les plus urgens de leurs besoins. Comment dans cette situation donner place à la

culture des hautes facultés de l'âme ? C'est bien assez que de pourvoir aux premières nécessités du corps. Il y a donc devoir sous ce point de vue dans les plus grossiers des métiers, et quoique souvent ceux qui les exercent n'en aient pas le sentiment, il n'en est pas moins vrai qu'ils sont dans l'ordre, et que pour leur part ils contribuent au bien de l'humanité. Il faut sans doute les estimer à d'autres titres, quand ils y ont droit; mais comme ouvriers seulement, et sans autre considération, s'ils sont laborieux et appliqués, ils méritent l'approbation, parce qu'ils font chose utile et bonne. J'ajouterai que je n'entends pas que tout individu doive, de sa personne, être mineur, fondeur, forgeron, etc., etc., manœuvre enfin, ce qui serait absurde; mais il doit l'être par représentant quand il ne l'est pas par lui-même, et avoir à lui par conséquent un travail qui lui soit propre, et avec lequel il puisse payer le travail qu'il achète. Il serait absurde, je le répète, que chacun fût à lui-même et pour tout ce qui lui est nécessaire, son manœuvre et son artisan; mais il ne l'est pas que moyennant salaire; chacun se donne et s'associe l'artisan dont il a besoin.

Naturellement ce qui vient d'être dit à propos des métaux, s'étend à tout le règne minéral. Je supprime donc des développemens qui offriraient peu de nouveauté, et je passe à ce qui regarde le point de vue du beau.

Dans le genre de corps dont il s'agit, il en est un grand nombre qui, indépendamment de l'utilité qu'ils ont ou peuvent avoir, valent surtout par un autre côté, et acquièrent un grand prix à titre d'œuvres et d'objets d'arts; ainsi, par exemple, les métaux, quand, comme l'or et le bronze, fondus, moulés et ciselés, ils prennent entre les mains et par le travail de l'artiste une admirable expression de beauté et de poésie; quand sous forme d'ornemens, de vases, de statues, ils éveillent dans l'esprit de toutes autres idées que celles de leur valeur vénale, et le captivent merveilleusement par mille images de grandeur, de noblesse et de grâce.

L'artiste est créateur; que le créateur veuille donc; que le poète qui a en lui la faculté divine de s'imposer à la matière, et de l'animer de sa pensée, ne la laisse pas inerte et brute; là où elle repose comme dans le néant, qu'il la prenne pour la former, qu'il la touche de ses doigts, lui souffle son esprit et lui prête enfin quelque chose de la vie qu'il a en lui. Ce serait mal de s'en abstenir. L'humanité, je crois l'avoir déjà dit, est un peu à la nature comme une mère à sa fille, ou comme une sœur à une sœur dont elle a le soin et la garde : attentive, vigilante, aimante et dévouée, elle doit sans cesse s'occuper à l'orner et à l'embellir, elle doit pouvoir s'admirer en elle, être fière et heureuse du charme dont elle

la revêt; c'est à cette fin que la Providence la lui a commise et confiée. Or, le poète est le serviteur que l'humanité emploie à ces soins délicats, à ce noble et doux office; s'il le néglige, il est coupable, il a manqué à la beauté : mais si de toute la force de son génie il s'applique à transformer, à idéaliser la nature, à la vaincre par l'esprit, à la soumettre à la pensée, à la faire selon son âme, il remplit un ministère qui l'honore et l'élève, il est grand sur la terre, parce qu'il y éveille et y satisfait de purs et nobles sentimens. Voilà le bien dont sont capables et et auquel, par suite, sont obligés tous les artistes dont le travail a pour sujet les corps bruts.

SECTION III.

Du bien de l'âme dans son rapport avec la nature en général.

Que dire maintenant de la nature considérée dans son ensemble? Que lui doit l'homme? ou plutôt que se doit-il à lui-même en conséquence des rapports qui l'unissent avec elle?

Quoique sans doute en expliquant sa destination sous ce point de vue, il n'y ait guère qu'à reproduire d'une manière générale les considérations particulières qui viennent d'être présentées à propos des animaux, des végétaux et des

minéraux, cependant je crois utile de considérer encore cette nouvelle face de la question ; elle peut donner lieu à quelques remarques qui modifient, développent, et achèvent de justifier les idées qui précèdent.

Et d'abord la nature considérée dans son ensemble, est autre chose que la collection et l'arrangement artificiel en règnes et espèces des animaux, des végétaux et enfin des minéraux ; elle est le monde qui les porte, les procrée, les conserve, et en recueille pour les raviver les débris décomposés; le monde qui les coordonne, et synthèse vivante, les rapproche et les fond en mille groupes harmonieux. Par l'air, l'eau et la lumière qu'elle leur dispense avec richesse, par ces forces de toute sorte, calorifiques, électriques, magnétiques et vitales dont elle les anime et les soutient; par ce concours de circonstances au milieu desquelles elle les place, elle est comme l'âme qui préside à leur commune destinée. Elle en serait la providence, s'il ne lui manquait le sentiment, l'amour et la volonté; mais au moins grâce aux instincts et aux divines nécessités qui la poussent et la dirigent, elle est l'agent de la Providence et sa docile servante; elle est en sa place et sous sa loi, la mère, la nourrice, l'industrieuse ouvrière qui veille et qui pourvoit à toutes ces existences, l'enchanteresse qui les pare et leur prête mille attraits par

la magie des sons, des formes et des couleurs. La nature ne comprend pas Dieu, puisqu'elle ne se comprend pas elle-même, mais elle ne l'en représente pas moins dans ses desseins sur la matière ; et si elle n'en est pas comme l'homme une incarnation intelligente, elle en est dans la pierre, la plante et l'animal, une admirable incorporation.

Nous devrions, par ce seul motif, prendre garde de la troubler dans ses lois et son action ; nous devrions la seconder, et la favoriser dans son développement, car partout où se montre une pensée providentielle ; il est toujours bien de ne pas s'y opposer, de la suivre et de la seconder.

Mais la nature est avec nous dans bien d'autres relations ; elle vit et agit en nous, elle a accès dans notre conscience, y pénètre, s'y fait sentir, y vient modifier de sa présence nos diverses facultés ; par les organes qu'elle nous prête, qu'elle partage avec nous, qui sont à nous et à elle, il n'est pas un instant où elle ne soit pour quelque chose dans nos manières d'être personnelles ; nos deux existences se touchent et se confondent de telle sorte qu'il ne se passe pas à notre portée quelque phénomène qui lui soit propre, qu'il ne devienne aussitôt nôtre par impression et sensation. En conséquence, ce qu'elle est, elle ne l'est pas seulement pour elle, elle l'est aussi pour

nous ; ses propriétés nous importent, ses attributs nous regardent, toute sa puissance nous intéresse; utile et belle en elle-même et dans ses diverses productions, elle l'est par suite à notre égard, par l'influence qu'elle exerce sur nous. Dans ce commerce continuel que nous avons avec elle, toute la richesse qu'elle déploie, tout le charme dont elle se revêt sont ou peuvent nous devenir sensibles et contribuer de quelque façon à notre bien-être matériel ou à la poésie de notre âme. Fille de Dieu comme nous, notre sœur, notre compagne, la nature ne sépare jamais sa destinée de la nôtre, et comme dans une famille bien unie, elle n'a rien de si précieux, rien de si beau et de si admirable qu'elle ne nous l'offre et dont elle ne nous invite à user et à jouir. Elle est excellente pour nous, à moins qu'il n'y ait de notre faute, et que par ignorance et négligence, grossièreté et paresse, nous ne sachions pas profiter de ses bienfaits et de ses dons ; d'autant plus excellente qu'il n'y a point à craindre avec elle de caprice et d'inconstance, et qu'elle donne tout ce qu'elle promet avec une régularité providentielle. Que si parfois elle se montre sévère, hostile et terrible même, et que, se dépouillant à nos yeux de son caractère habituel d'agrément et de bonté, elle nous attriste d'images affreuses, de tableaux repoussans, nous afflige de privations, nous assiége de périls et d'affligeans fléaux,

c'est qu'elle en a mission de Dieu, et qu'elle lui sert comme d'institutrice pour nous éprouver, nous fortifier et nous former par cette rude et et austère éducation à des habitudes plus sérieuses, plus viriles et plus patientes. Mais alors même, pour qui l'entend bien, elle est encore excellente, car elle tend par ces misères à développer en nous un nouveau genre de vertus, un sentiment plus pressant, une recherche plus active de l'utile et du beau, une industrie plus énergique et un art plus achevé : peut-être jamais le génie de l'économie et de la poésie n'est plus fortement inspiré qu'à la suite de ces leçons où se révèle par contraste et dans de dures expériences le but qu'il doit se proposer.

Nous devons donc à la nature de la traiter avec une sorte de soin et de respect, tant elle a une large part dans l'accomplissement de notre destination.

Et comme au moyen de nos organes et des instrumens qui en étendent et en multiplient les pouvoirs, nous sommes capables de la déterminer et de la modifier dans ses effets, de la diriger dans ses opérations, de la gouverner dans ses combinaisons; comme nous pouvons participer à son travail de production, de conservation, et de rénovation, que nous avons une action sur toutes les forces qu'elle déploie, sur tous les lieux qu'elle possède, sur les plaines et les montagnes,

les continens et les îles, les fleuves, les lacs et les mers; qu'il n'est pas jusqu'aux astres qui ne soient à notre disposition, si ce n'est pour se mouvoir et se déplacer à notre gré, du moins pour nous guider par leur cours et leur marche, dans la mesure du temps, la prévision des saisons et la direction des voyages; nous devons en conséquence nous efforcer de rendre la nature plus utile et plus belle, afin qu'elle puisse mieux concourir au développement de notre existence.

De là, deux grandes règles de conduite que des explications déjà présentées me permettront de résumer et d'exposer rapidement.

La première regarde l'utilité, et voici ce qu'elle nous prescrit: il ne s'agit pas en bonne économie, en économie vraiment morale, de satisfaire tous les besoins, même ceux qui n'ont leur raison que dans le caprice et le raffinement d'une imagination mal réglée. Tout besoin est une faiblesse; et en fait de faiblesses, nous avons bien assez de celles auxquelles notre condition nous condamne fatalement, sans y ajouter par notre faute celles qui ne sont qu'artificielles; et comme il est d'expérience que l'indulgence à l'égard des désirs factices, et le soin que nous mettons à les contenter sans les combattre, leur donnent plus d'énergie et finissent par les convertir en besoins impérieux, nous devons nous

mettre en garde contre de telles tentations, et quand nous serions en état d'y pourvoir par notre travail, ne pas employer à un vain luxe des facultés dont certainement nous aurions à faire un meilleur usage. Je ne soutiens pas thèse contre le luxe, je ne le proscris pas à la manière de ces niveleurs de l'industrie, qui nous ramèneraient volontiers à la simplicité ou plutôt à la nudité de l'état sauvage; je n'ai pas cette prétention. Je l'ai d'autant moins que rien n'est plus délicat et plus difficile en cette matière que de tracer de justes limites; j'avoue même que le luxe qui tient aux objets d'art, et comme musique, peinture, sculpture et architecture, répond à autre chose qu'aux pures jouissances des sens, éveille et excite en nous le sentiment du beau, non-seulement je l'absous, mais je l'approuve et le réclame : il est bon à l'homme, dont il développe une des plus nobles inclinations.

Mais le luxe que je condamne, c'est celui qui, dépassant la mesure des besoins réels, et sans autre but que la fantaisie et une puérile sensualité, absorbe inconsidérément des valeurs considérables; tant d'efforts et de ressources rapportés à cette fin frivole, au lieu de concourir par le bien-être, par l'aisance et la vraie richesse, à l'indépendance et au libre exercice de notre pouvoir matériel, ne font que favoriser en nous par d'abusives superfluités les habitudes de mol-

lesse, de vie facile et voluptueuse, auxquelles nous sommes déjà trop portés, et ne contribuent par conséquent qu'à corrompre notre âme et qu'à énerver notre activité. Il faut donc après avoir accordé à nos besoins légitimes tout ce que nous leur devons dans l'intérêt de notre conservation et de notre santé, que nous nous abstenions sévèrement de toutes ces délicatesses excessives dont la poursuite est souvent si mal à propos dispendieuse, et dont la possession ne peut être qu'inutile ou dangereuse à notre vrai bien. Faisons pour nous de la nature une puissance qui nous assiste dans toutes les difficultés de notre existence ; faisons-la féconde et riche, afin d'avoir sous la main des ressources qui suffisent à toutes nos nécessités; cultivons-la et soignons-la, ne négligeons aucun de ses dons, de peur d'être un jour ou l'autre pris par notre faute au dépourvu; ménageons-la comme un allié qui nous vient de Dieu, et que nous ne saurions nous rendre trop secourable et trop propice; il y va de notre puissance matérielle et morale ; il y va de notre destination. Mais s'il est sage et raisonnable de voir dans la nature une compagne qui nous est associée pour nous aider à mieux vivre ; s'il est bien, à ce titre, de réclamer d'elle tous les services que nous pouvons en recevoir, il est mal de la traiter comme une esclave dévouée aux caprices d'un maître, de la prostituer à nos

goûts et à nos désirs insensés, de la faire servir à ces orgies, à ces plaisirs délirans où nous précipitent l'intempérance et une imagination débordée; c'est en faire la complice et la complaisante de nos vices, au lieu de l'utile auxiliaire réservé à notre faiblesse; c'est ne plus lui conserver le caractère de libérale mais économe ménagère qu'elle devrait toujours avoir dans ses rapports avec nous, et lui donner, à notre honte, celui d'une mère trop facile, qui, au moindre mot de ses enfans, leur prodigue sans discrétion ses trésors les plus précieux, et dissipant tout et s'épuisant en faveurs vaines et sans mesure, au lieu de leur être vraiment bonne, ne contribue finalement qu'à les dépraver et qu'à les corrompre. En général, à cet égard nous n'agissons pas envers la nature avec assez de respect, et nous ne craignons pas assez d'abuser de ses bienfaits et de les lui arracher avidement, pour des fins qui souvent sont bien petites et bien misérables; nous sommes auprès d'elle d'une importunité, d'une ambition, qui ne lui laissent pas de repos, et par force ou par adresse nous la tourmentons et la travaillons jusqu'à ce que nous en ayons obtenu ces rares et dispendieuses productions, auxquelles rêve et aspire une sensualité désordonnée; heureux encore lorsque dans ces folies nous n'associons pas brutalement comme instrumens de la même passion les personnes et les

choses, les forces morales et les forces physiques, sacrifiant sans remords à l'égal de la matière nos semblables et nos frères, dont trop souvent nos fantaisies ne comptent pour rien le bien-être, la santé et la vie même. Et nous croyons peut-être alors, parce que nous nous voyons environnés de tout l'appareil de la richesse, être plus forts, plus puissans, plus avancés dans notre destination; détrompons-nous, il n'en est rien; en mettant si peu de modération dans nos appétits sensuels, en les laissant se multiplier sans frein et sans retenue, nous n'avons fait qu'aggraver et qu'augmenter à notre détriment les occasions d'infirmité, de chute et de faiblesse; nous nous sommes placés dans la dépendance de toutes ces mille vanités, que nous avons tant de peine à rassembler et à garder autour de nous; et c'est déjà grande pitié que la meilleure partie de notre activité se consacre à la poursuite de biens si peu réels. Il y a là, alors même que cette dépense déraisonnable de nos facultés et de notre travail atteint le but qu'elle se propose, une cause évidente de désordre, puisque nous détournons et employons à un but qui n'en est pas digne, une activité qui pourrait avoir une bien plus sage application. Mais que, par quelque revers de fortune, comme il en arrive à chaque instant, ces objets dont nous nous sommes fait un besoin si impérieux, viennent à nous être enle-

vés et à manquer à nos désirs, nous voilà faibles et affligés comme de pauvres enfans; comme des enfans nous ne savons plus que pleurer, et nous plaindre; nous sommes vraiment misérables. Le luxe ainsi entendu est une cause presque infaillible de perte et de ruine morales; il ne laisse plus à l'âme assez de forces pour faire face avec vertu aux autres charges de la vie; il l'excite et la stimule pour tout ce qui regarde le bien-être; pour le reste il ne lui donne ni énergie, ni patience; il l'énerve, et l'amollit; en l'entraînant dans ses voies, il la pousse exclusivement vers une fin secondaire, qui, réduite à elle-même, est vraiment trop petite, et la distrait de la meilleure et de la plus belle part de sa destinée; et ainsi il la mène à mal, et il l'y mènerait alors encore, qu'il ne l'induirait pas à commettre de mauvaises actions, car si elle ne pêchait pas par *commission*, elle pêcherait par *omission*, et négligerait un bien plus grand chaque fois qu'il ne rentrerait pas dans son étroit intérêt; mais souvent aussi plus coupable, il se peut que par cupidité, cédant à de fâcheuses et déplorables tentations, elle se livre à l'injustice, à la violence et au crime; il ne faut pour cela que des obstacles qui l'arrêtent et l'irritent. Je n'ai rien à dire contre l'épicurien spéculatif et savant, contre le philosophe d'une école, le partisan d'un système; il n'est pas en cause dans une question toute de

morale et de pratique. Mais l'épicurien vulgaire et tel que l'entend le monde, celui qui l'est de fait comme de pensée, d'action comme d'intention, est certainement mal disposé, à moins qu'il ne lui reste au fond du cœur, malgré ses principes et ses habitudes, des instincts généreux et de nobles penchans, à devenir je ne dis pas un héros, un martyr, mais seulement un homme ferme et sérieusement vertueux; il en coûterait trop à son égoïsme, de divertir sa vie du cours doux et facile qu'il s'efforce de lui donner, pour la tourner à des œuvres difficiles et laborieuses, auxquelles d'ailleurs il ne croit pas; il lui faudrait trop déranger sa voluptueuse existence et la troubler de trop de peines; il vit trop pour ses sens et dans la religion de son corps; c'est folie à ses yeux que de courir ainsi le risque de privations et de souffrance, auxquelles s'expose nécessairement celui qui accepte tous ses devoirs; il se renferme donc imperturbablement dans le cercle de ses jouissances, et ne se tourmente pas de vertus qui n'auraient d'autre effet que de l'en arracher douloureusement.

Je ne me reconnais aucun droit de juger comme science l'économie politique, mais il me semble que, fût-elle du reste d'une exactitude irréprochable, elle pèche toujours en un point de la plus haute importance, je veux parler du peu de soin qu'elle met à estimer et à juger les besoins. Elle

s'occupe de les satisfaire ; elle y met tout son zèle, y emploie toutes ses lumières, en recherche tous les moyens ; rien de mieux, sans contredit, à la condition bien entendu qu'elle soit toujours dans le vrai ; mais des besoins eux-mêmes, qu'en pense-t-elle ? qu'en dit-elle ? S'inquiète-t-elle de savoir s'ils sont naturels ou artificiels, modérés ou immodérés, légitimes ou illégitimes, s'ils sont de droit ou de fait? les apprécie-t-elle de manière à distinguer ceux qui sont des nécessités, d'inévitables faiblesses auxquelles nous devons pourvoir dans l'intérêt de notre nature, de ceux qui sont des désirs que l'imitation, la coutume et souvent le caprice ont créés et multipliés, et que nous pourrions négliger sans aucun préjudice réel ? Approuve-t-elle les premiers, condamne-t-elle les seconds ? travaille-t-elle pour ceux-là à l'exclusion de ceux-ci ? se fait-elle morale, en un mot, et voit-elle au fond de toutes ces questions la destination générale de l'homme? Nullement; elle est et reste économie, elle juge du fait et non du droit, de l'existence et non de la raison d'être des besoins qu'elle constate; elle se voue à tous indistinctement, fait pour tous de la richesse, sans se demander si ses trésors ne sont pas souvent un luxe funeste, qui alimente ou provoque une coupable corruption. Et quant à cette autre richesse dont dispose une âme ferme qui sait par sa seule force prévenir ou réprimer, contenir ou

étouffer une foule de ces faux désirs, elle ne l'entend ni ne l'enseigne; ce n'est plus son affaire à elle, et elle ne se livre pas à une telle étude. De cette façon, moins vraie, moins large et moins utile, elle n'a plus parmi les sciences qui président à la vie humaine un aussi beau rôle que celui qu'elle aurait, si elle s'élevait jusqu'à la morale et s'en proclamait l'auxiliaire : auxiliaire de la morale, voilà le titre de consécration de l'économie politique.

Je voudrais donc que, pour être fidèle à la mission qu'il lui confère, elle réglât comme elle le fait la production sur la consommation, et la consommation sur les besoins, mais qu'en outre, ce qu'elle oublie trop, elle réglât les besoins sur l'ordre et la raison. Alors tout serait bien, et elle pourrait dire avec autorité : Produisez et consommez; ce serait dire en d'autres termes : Travaillez à vous perfectionner, à vous rendre meilleurs et plus heureux. Alors aussi ces règles de l'utile : produire pour consommer, et dans ce but ne produire ni trop ni pas assez, mais dans une juste mesure; produire par les moyens les plus sûrs, les plus prompts et en même temps les moins coûteux; consommer ce qui est produit, mais avec tempérance et modération, en évitant le faux luxe et les privations funestes; ne rien accorder au caprice et aux appétits déraisonnables, et satisfaire, au contraire, toutes les vraies nécessités; ces règles-là,

je le répète, deviendraient des préceptes qui auraient caractère moral, et concourraient heureusement à la bonne conduite de la vie.

La nature est en général utile et bonne à l'homme, et il lui doit en conséquence, il se doit à lui-même de profiter avec prudence des biens qu'elle lui fournit.

Mais cependant elle a aussi ses momens et ses lieux où elle se montre stérile, avare, dure et sauvage, où quelquefois même elle paraît hostile et dangereuse. A quelle fin Dieu permet-il qu'elle ait un tel caractère ? comment en fait-il le ministre des épreuves qu'il nous envoie tantôt pour nous corriger et nous ramener par la douleur, tàntôt pour nous exercer par les privations et la détresse aux plus hautes difficultés de l'industrie et du courage ? de quelle manière par ces crises supplée-t-il ou ajoute-t-il à notre éducation ordinaire, et nous donne-t-il de nouveaux et de plus forts enseignemens de sagesse ou de vertu ? c'est ce que j'ai déjà expliqué en plus d'un endroit de cet ouvrage, et ce qui d'ailleurs se comprend bien, pour peu qu'on veuille réfléchir au sens religieux et providentiel que doivent avoir pour nous la nature et l'ordre physique; aussi ne m'arrêterai-je pas à démontrer cette vérité, et tenant pour raisonnable et sagement institué un tel état de choses, je me bornerai à chercher quelle conduite particulière il nous trace et nous commande.

Quel est donc en ces circonstances notre devoir particulier ?

Laisserons-nous la nature ne nous accorder qu'à demi ou nous refuser tout-à-fait les choses les plus nécessaires au soutien de la vie ? la laisserons-nous, faute de culture, nous retirer ses moindres dons, nous priver d'alimens, de vêtemens et d'abri ? et si, après avoir tout tenté pour lui arracher péniblement les plus minces faveurs, nous reconnaissons notre impuissance, resterons-nous là où elle nous est si dure, et n'irons-nous pas la chercher plus douce et plus féconde dans de meilleurs climats, ou du moins n'emprunterons-nous pas à des pays plus heureux, ce que nous ne pouvons trouver autour de nous ? souffrirons-nous, en un mot, sans résistance et sans lutte, toutes les rigueurs de la nature ? Mais notre condition sera misérable ; nous serons faibles de toute façon, nous le serons d'âme comme de corps, et toute vertu nous défaillera au milieu des angoisses qui assiégeront et troubleront notre activité. Je crois l'avoir déjà dit, c'est le dénûment du sauvage qui en fait en grande partie un homme brut et dégradé; comme aussi c'est la richesse, il est vrai, bien entendue, qui est la condition matérielle de la civilisation et de l'éducation. La question ainsi posée, il nous est aisé de conclure ce que nous avons à faire pour notre bien : nous avons à entreprendre cette

nature difficile, à nous la concilier pour ainsi dire à force d'art et de travail, à nous la rendre meilleure, plus douce, plus prospère; nous avons à en obtenir, par zèle et par patience, les bienfaits que d'elle-même elle ne nous aurait pas accordés; et quand nous l'aurons sollicitée avec tant d'instance et de persévérance, nous serons certes bien malheureux, si nous n'obtenons pas comme prix de nos soins et de nos efforts, à défaut de l'abondance, au moins le nécessaire. Il n'y a guère de lieu au monde, si triste et si dépourvu, qui ne finisse par produire et avoir quelque valeur entre les mains de l'homme actif, dont la constance et l'énergie sont durables et intelligentes. Mais si, malgré tout, son industrie est vaine et inféconde, et qu'il ne puisse vivre sur un sol qui ne lui rend pas en richesse ce qu'il lui donne en travail, c'en est assez, qu'il ne demeure pas là où toute espérance lui est ôtée ; qu'il lève sa tente, et porte ailleurs, dans une contrée plus favorable l'expérience et le génie qu'il a déployés sans fruit sous ce ciel sourd à ses vœux ; qu'il émigre et cherche au loin une patrie à ses destinées : sa place n'est pas là où il n'y a pour lui que détresse, misère et péril de mort. Ainsi font tous les peuples qui, jetés sur une terre aride et désolée, et inquiets de leur avenir, les yeux sur leur étoile, d'instinct ou par raison, se portent vers des contrées plus favorables à leurs vœux et meilleures à leurs besoins. Ainsi

s'expliquent ces grands mouvemens, tantôt plus providentiels, tantôt plus libres et plus intelligens, que l'humanité, à toutes les époques et à toutes les phases de son histoire, accomplit, d'un point du globe à l'autre, par populations ou par tribus : rejetée par une nature sévère et inexorable, elle recourt à une nature plus libérale et plus riche ; elle se tourne vers la bonne nature et lui demande refuge, sécurité et bien-être.

Mais si le monde, au lieu d'être pour nous simplement stérile et improductif, nous est nuisible et dangereux, s'il déchaîne contre nous ses puissances malfaisantes et nous assiége de ses fléaux, s'il soulève les flots et les pousse contre nos demeures, s'il éclate en tempêtes, en volcans et en tremblemens de terre, s'il nous jette la peste, la maladie, la mort ; assaillis par tant de maux, que devons-nous faire pour nous en préserver ? — Aux temps de la primitive humanité, à ces âges d'ignorance, d'inexpérience et de pauvreté, l'âme saisie et tremblante, impuissans à lutter contre des forces si terribles, petits et misérables devant ces gigantesques ennemis, les voyant grands comme Dieu, y voyant Dieu lui-même dans tout l'éclat de ses vengeances, nous aurions pu, en nos faibles cœurs, prendre une peur infinie et nous abîmer dans la religion de la crainte et du désespoir, ou, mieux inspirés dans notre foi, attendre un retour de la Providence, espérer et

prier. Mais dans tous ces cas, qu'aurions-nous fait? qu'aurions-nous opposé dans notre infirmité native, à ces immenses débordemens et à ces prodigieuses révolutions d'une nature indomptée? Nous aurions été réduits à nous prosterner, ou à nous débattre sans succès sous les coups qui nous auraient frappés.

Mais aujourd'hui qu'après des siècles de civilisation et de progrès, éclairés, instruits, riches d'art et d'industrie, accoutumés au combat, et nous fiant à la victoire, nous n'avons plus à nous défendre, faibles, nus et désarmés, contre ces causes redoutables, notre mission est changée, et ce n'est plus que dans quelques rares et prodigieuses conjonctures que nous avons tout simplement à laisser faire et à nous résigner. D'ordinaire il nous appartient, c'est notre tâche et notre devoir, de tenir bon devant le péril et de l'affronter avec courage, vigueur et habileté. Nous avons contre l'océan et ses vagues en tumulte, le génie du marin qui le monte comme un coursier, se joue de ses fureurs, et à travers les orages, se fait porter à son gré d'un bout du globe à l'autre; et voilà déjà une victoire. Venise et la Hollande nous apprennent comment on contient et on gouverne la puissance de l'inondation, comment on l'a autour de soi sans en souffrir ni la craindre, comment même on la tourne à son profit et à sa grandeur. Nous sa-

vous du physicien le secret de soutirer et de dissiper le feu du ciel. Nous prenons la foudre comme dans un piége et l'ensevelissons au sein de la terre. Moins heureux contre d'autres fléaux, et particulièrement contre ceux qui, sous la forme de maladies nouvelles et inconnues, atteignent, altèrent soudain, et détruisent nos organes, nous avons cependant encore bien des ressources contre leurs tristes effets. En sorte que chaque fois que la nature entre en guerre avec nous et les nôtres, nous ne devons pas hésiter de nous armer de tous nos moyens de défense et d'attaque pour la repousser, la combattre, la vaincre s'il se peut, et s'il se peut surtout, la soumettre et la dompter. Il est beau de la braver, plus beau de la conquérir; et notre gloire est moins encore d'abattre et de mettre à mort le géant menaçant, que de le contenir en ses violences, que de le calmer et de l'adoucir, que de le dépouiller de sa sauvage et horrible énergie, pour l'amener à l'action docile et inoffensive d'un serviteur obéissant. Ce n'est pas seulement pour nous que nous avons la civilisation, c'est aussi pour l'univers, qui, jusqu'à un certain point, peut en sentir l'influence. Nous avons sans doute avant tout à nous l'assurer à nous-mêmes, à nos frères, à nos semblables, en un mot à l'humanité; mais nous avons aussi à la porter et à la répandre hors de nous, à la faire passer de la société des forces intelligentes, à la société, ou si

l'on aime mieux, au monde des forces physiques; nous avons à l'étendre même aux êtres qui ne vivent pas de la même vie que nous: nous la devons, j'ose le dire, même à la plante, même à la pierre, qui, sans nous, sans notre travail, resteraient brutes et agrestes, et n'auraient pas la valeur qu'elles réçoivent de nos mains; et nous la leur devons d'autant plus qu'elles ne peuvent rien par elles-mêmes, et que nous sommes en quelque sorte les providences en sous-ordre que la Providence suprême a chargées de les soigner. Liés à tous les êtres de la création, de leur famille, pour ainsi dire, notre tâche de perfectionnement ne se borne pas à notre personne; elle embrasse une foule d'existences qui se rattachent à la nôtre, et qui, à des degrés différens, sont destinées à en suivre la marche et les progrès; leur destination, au moins pour une part, rentre dans la nôtre et s'y lie; comme la nôtre et à cause de la nôtre, elle nous impose des obligations. Il y a donc pour la nature une véritable civilisation qui émane de nous, et qu'il est de notre devoir de lui communiquer le plus possible, afin que le plus possible elle soit à l'homme et selon l'homme. Or si jamais il nous importe de développer à son égard cette puissance civilisatriee, c'est bien surtout lorsqu'elle vient à nous, fougueuse, déchaînée, prête à nous dévorer en quelque sorte; en cet état l'aborder, tout d'un coup, ou lentement, s'en em-

15.

parer et la contenir, faire tomber sa furie, l'apprivoiser et l'amener à fléchir sous notre main; voilà notre vraie mission, mission de paix et de travail, qui commence par d'affreuses luttes et finit par d'immenses et merveilleuses conquêtes.

La seconde règle de conduite, relative à la nature, a pour objet sa beauté. Je tâcherai d'être court en l'exposant; car je sens que malgré moi, et par l'entraînement du sujet, j'ai à craindre les explications, et parmi ces explications des répétitions presque inévitables.

La nature est belle dans son ensemble et de tous les genres de beauté; tantôt elle nous sourit avec le charme de l'enfant dont le vif et doux visage, la grâce si délicate, l'innocence si pure, nous touchent jusqu'au fond de l'âme; elle nous réjouit, nous émeut, et éveille en nous quelque chose de cette poésie d'un cœur de père que nous avons pour toute créature, même insensible et inintelligente, qui nous semble dans sa faiblesse ne pouvoir bien se développer que sous la protection de notre amour et le regard de notre admiration; tel est l'attrait qu'elle a pour nous dans l'humble fleur et le petit oiseau; tantôt sous d'autres traits, toujours pleine de séductions, mais d'une séduction plus sérieuse, sans nous en imposer encore comme quand elle s'élève au sublime, elle excite cependant en nous un profond plaisir du goût, et nous ravit par la noblesse,

par l'aisance et la grandeur de ses beaux développemens; c'est ainsi qu'elle nous semble dans un jour pur et serein, dans une nuit calme et claire, dans un fleuve qui coule en paix, limpide et transparent; tantôt enfin prenant encore un nouveau caractère, continuant à intéresser et à captiver notre admiration, mais mêlant à nos impressions je ne sais quoi de sévère, de solennel et de religieux; plus puissante que jamais, toute puissante, si on pouvait le dire d'un autre être que de Dieu; majestueuse et immense, sublime en un mot, elle nous apparaît comme une force qui s'exalte, grandit jusqu'à l'infini, et se déploie sans obstacle dans une carrière illimitée. Telle nous la voyons dans ces tempêtes qui remuent et troublent les élémens, dans ces masses colossales qu'une si vaste énergie a soulevées, organisées et posées là pour l'éternité, dans ces plaines sans fin, ces abîmes sans fond, et cette splendide voûte des cieux; et alors nous la contemplons avec un saint tremblement; elle ne cesse pas de nous plaire, car c'est la vertu de tout ce qui est beau; mais dans le sentiment qu'elle nous inspire il y a une sorte d'humilité et de reconnaissance tacite de notre faiblesse et de notre petitesse.

Or, quand la nature se montre à nous sous l'un ou l'autre de ces aspects, nous fût-elle d'ailleurs inutile pour les nécessités de la vie, par cela seul qu'elle est belle et qu'elle excite dans

notre âme de poétiques sympathies; qu'elle la remplit de sa grâce, de sa noblesse et de sa sublimité; qu'elle l'enchante et l'émerveille, elle la recrée, la vivifie, la fortifie réellement, et la dispose par conséquent à mieux remplir sa destination. Qu'elle ait sur elle un tel effet, qu'elle la porte au bien par l'influence et le charme heureux de ces impressions, c'est ce que savent tous ceux qui ont senti ce que répand dans l'âme de calme et de pureté, d'élévation et de grandeur, la religieuse contemplation des beautés de l'univers. Qui jamais a été touché des magnificences sans nombre de la terre et des cieux, qui les a vues et adorées avec un saint recueillement, sans se trouver soi-même ensuite meilleur et plus parfait? qui n'a pas puisé dans ces émotions comme un principe de vertu? qui n'a pas aimé l'idéal en soi, après l'avoir aimé hors de soi? Observez-vous en présence de ces images admirables, que Dieu a empreintes à dessein d'une si vive poésie, et dites si, en les contemplant, vous n'auriez pas honte de ne reconnaître en vous que souillure et turpitude; si vous n'aspirez pas avec amour à être vous-même dans votre vie ce que ces êtres sont dans la leur, à avoir votre perfection comme ils ont leur perfection, à mettre votre excellence en harmonie avec leur excellence; dites si vous ne souffririez pas de voir en vous l'humanité flétrie, déshonorée, en face la force

physique, brillante, et florissante? si vous n'éprouveriez pas le besoin de vous relever de cette humiliation, de reprendre votre rang, et d'être aussi devant Dieu des créatures admirables?

Tout vous fait la leçon autour de vous, tout vous prêche et vous enseigne en un langage qu'il ne s'agit que d'écouter avec religion pour le comprendre et en profiter. Sans doute, les exemples qui vous viennent de vos semblables, plus clairs, plus expressifs, parlent mieux à votre cœur, et l'animent d'une plus prompte et plus active émulation; mais les êtres inintelligens eux-mêmes, quand ils sont à vos yeux caractère de modèles, élèvent vos pensées, les purifient et les sanctifient. Il y a toute une morale dans la beauté des qualités qu'ils offrent à vos regards; et pour qui sait interpréter et saisir le sens secret que Dieu dans sa sagesse leur prête et leur communique, les avis viennent de toutes parts; la terre et les cieux parlent à l'homme, et dans leur mystérieuse éloquence l'avertissent de songer à lui, et de ne pas s'oublier en ses défauts au milieu de tant d'existences si poétiques et si parfaites.

J'ignore si mon idée est suffisamment expliquée; mais ce que j'entends par ce qui précède, c'est que la nature en ses merveilles agit sur nous comme un artiste, qui, d'un génie tout inspiré, nous initierait au goût du bien, non par philosophie et prédication, mais par peintures et vives

images. La nature est cet artiste ; elle répand dans ses œuvres une beauté si ravissante, qu'elle nous attire et nous gagne à l'ordre par la magie de ses effets, et qu'à la vue de ses tableaux, une indicible innocence pénètre en nous, et y introduit la paix, la simplicité, la pureté et le calme de l'âme; moraliste infaillible, parce qu'elle touche au lieu de démontrer; qu'elle mêle à ses leçons un perpétuel enchantement, parlant de vertu par les cieux, par la terre et les mers, par toutes les majestés de la création, et aussi par le miracle des infiniment petites choses, par le ciron et le brin d'herbe; elle tient de Dieu une persuasion qui vaut souvent mieux que celle des paroles; elle dit tout en une langue maîtresse des cœurs et des esprits, et que l'humanité écoute toujours avec une religieuse docilité.

Peu d'hommes, en effet, résistent à ces enseignemens, qui se traduisent à leur âme par ce qu'il y a de plus gracieux et de plus imposant à la fois, de plus riant et de plus sublime parmi les choses de ce monde; peu ferment l'oreille à ce chant, qui ne se tait ni jour ni nuit, qui s'exhale ou éclate en suaves accens ou en solennelles harmonies. Mais ce sont ceux surtout que le malheur a brisés, qui éprouvent dans leur douleur un grand bien à recourir aux douces fêtes ou aux pompes brillantes d'une poétique nature. Ils y retrouvent sous images et en signes admirables,

dans la parure et la variété des espèces diverses, dans la beauté des lieux et des scènes qui les remplissent, dans tout ce drame de la vie physique, si intéressant, si bien conduit, une intervention de la Providence plus visible et plus directe qu'au sein des choses humaines. Au sujet des choses humaines, l'affliction les aveuglait; ils ne conservaient plus assez de sang-froid pour y reconnaître, comme partout, les traces profondes des conseils de Dieu, et ils doutaient, ne se confiaient plus, laissaient aller leur destinée, faute de foi et d'espérance. Mais au spectacle si sensible, si facilement intelligible des perfections dont est revêtue cette autre partie de la création, ils reprennent croyance et force, se relèvent, se raffermissent, et désormais, en progrès, poursuivent avec constance leur marche vers le bien. La nature les a sauvés; elle en a la puissance, elle a même celle de convertir des malheureux que le désordre et le vice ont flétris. Arrachez-les, en effet, à la boue de leurs cloaques; retirez-les de ces repaires, où pressés et enfouis, ils n'ont jamais sous les yeux qu'objets laids et repoussans; prenez-les à la taverne, au sein de leurs sales orgies, et menez-les, solitaires, à la clarté du soleil, parmi ces fraîches campagnes, que décorent et qu'animent tant de créatures de tous les règnes, mêlées et semées partout avec un art infini; conduisez-les au fond des bois, au bord des fleuves et des lacs,

devant l'océan et sur l'océan et au sommet des montagnes; qu'ils assistent tour à tour aux jeux simples et charmans, ou aux splendides exercices de ces forces qui, de toutes parts, meuvent et forment la matière; qu'ils voient en tout ce monde un temple où mille autels se dressent pour recevoir et manifester le créateur, tantôt sous les apparences de la plus délicate des fleurs, tantôt sous le déploiement des masses les plus gigantesques, et leurs sens commenceront par être captivés et saisis, et puis leur âme sera réjouie; elle sera ravie, remuée; elle s'oubliera dans cette extase, elle y oubliera tout ce qu'elle était, elle dépouillera ses vieilles habitudes comme un vêtement souillé, et pour être digne du saint lieu, elle se lavera et se purifiera. Alors ces hommes, qui, en continuant à vivre leur même vie, en présence des mêmes images, toujours en face du hideux, se seraient certes abrutis et dépravés sans retour, pour peu que ces nouvelles impressions persistent et continuent, pour peu qu'il s'y joigne, pour les féconder, quelques bonnes et saintes paroles, ces hommes s'amenderont, et la poésie de la nature triomphera encore en cette œuvre.

Puisque telle est sous tous ces rapports son action sur la moralité humaine, il n'y a pas à mettre en doute le devoir qui la regarde. L'intérêt de notre destination qui, faute de ce secours, pourrait en certains cas fléchir, s'arrêter, ne pas se

bien développer, nous commande en ces situations d'avoir égard à la nature, et non-seulement de n'en pas détruire, de n'en pas négliger la beauté, mais, autant qu'il dépend de nous, de la cultiver et de la perfectionner. Quand quelque nécessité puissante nous contraint à faire autrement, quand, comme à la guerre, par exemple, nous n'avons pas à choisir entre l'utile et le beau, et que, pour nous défendre, nous sommes obligés de porter dans les plus belles choses la dévastation et la ruine, c'est un malheur, et nous le sentons à la tristesse qui nous gagne, au serrement de cœur qui nous saisit : mais du moins n'avons-nous alors aucun reproche à nous adresser. Que si nous n'avons pas eu ces raisons, et qu'il n'y ait eu de notre part que légèreté, caprice, brutalité et violence vaine, il y a malheur et mal tout ensemble, et nous sommes coupables à notre détriment de barbarie et de folie. Celui-là est en quelque sorte profanateur et sacrilége, qui ne respecte pas dans l'univers les chefs-d'œuvre dont il brille, qui les brise, les abat, les mutile à plaisir, qui les dégrade pour les dégrader, les perd pour les perdre, y porte une main impie, sans voir que du même coup il se frappe aussi lui-même, en enlevant à une de ses plus nobles et de ses meilleures facultés, le sentiment poétique, son aliment et son objet. Une telle conduite est une atteinte à une loi de la Providence qui,

en réalisant sur la terre sous tant de formes d'animaux, de végétaux et de minéraux les types et les idées de son éternelle pensée, ne les a pas jetés là pour être flétris et souillés, mais les a, au contraire, consacrés comme des révélations par images de ses divines perfections. On ne s'éloigne pas seulement de Dieu en troublant l'ordre social, on s'en éloigne également en troublant l'ordre matériel; et certes, sous ce rapport, il y a faute, et faute grave, à remplacer dans la nature le gracieux par le disgracieux, le noble par l'ignoble, le sublime par le monstrueux, à tourner tout en laid, à tout corrompre et à tout gâter.

Je voudrais donc que, sans pousser le culte de la nature jusqu'à une aveugle idolâtrie, on lui donnât cependant place parmi les règles de la morale; je voudrais qu'on le considérât non-seulement comme un art, mais comme un devoir, comme un bien; je n'en ferais pas une religion, mais je ne craindrais pas de le faire religieux. Je sais tous les inconvéniens, tous les dangers même qu'il y aurait à l'exalter outre mesure; dès qu'on croit trop la nature, dès qu'on y croit absolument et à l'exclusion de toute autre chose, l'homme et Dieu s'effacent de l'âme, et le monde seul, qui est alors Dieu et l'homme tout ensemble, attire à lui nécessairement tout honneur et tout soin. Or le naturalisme qui en est là, est sans contredit très-fâ-

cheux, mais ce n'est pas celui que je recommande. Celui dont je veux, plus raisonnable, s'accorde avec le bien général de l'humanité; et, dans ce sens, je n'hésite pas à le déclarer obligatoire. Ainsi, qu'on me demande si la nature, cette compagne, cette sœur que la Providence nous a donnée pour nous être bonne, non-seulement par ses secours et ses bienfaits, mais par ses charmes et sa beauté, doit autant qu'il dépend de nous conserver et développer la poésie qu'elle a en elle; je répondrai oui, car cela est bien; oui, tant que l'art que nous lui consacrons n'entreprend pas sur d'autres œuvres, sur des œuvres plus importantes, et qu'il se borne à concourir, à son rang et pour sa part, à l'accomplissement de notre destination : ce n'est que s'il avait un autre caractère qu'il faudrait le condamner.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'ajouter à ce qui vient d'être dit aucun développement des raisons d'après lesquelles on peut conclure de quelle manière nous devons en agir à l'égard du monde physique, quand par hasard en quelques détails il nous paraît avoir laideur et difformité. On conçoit que comme alors il nous attriste et nous répugne, refoule en nous notre activité toute prête à se développer, il nous est mauvais par là même; et qu'en conséquence, si nous le pouvons, nous devons nous efforcer de le réformer et de l'embellir, ou sinon, de le fuir et de l'éviter. J'in-

dique ce point et ne l'explique pas ; je puis sans inconvénient m'en dispenser.

Le sujet que je viens de traiter est loin sans doute d'être épuisé ; peut-être même, parce qu'il présente quelque nouveauté en morale, n'a-t-il pas reçu en tous ses points les développemens qu'il exigeait. Mais, je l'avoue, j'aurais quelque peine à m'y arrêter plus long-temps : j'ai devant moi encore tant de questions à aborder ; j'ai tant de chemin à faire, que je suis comme le voyageur qui craint de s'attarder ! j'ai besoin de presser le pas, d'aller vite et d'avancer. Les plus graves problèmes me restent d'ailleurs à examiner et à discuter. Après avoir reconnu quel est le bien pour l'homme, considéré en lui-même et dans ses rapports avec la nature, j'ai à reconnaître quel est son bien comme être social et religieux ; j'ai à rechercher quelle est en lui la relation du bien et du beau, celle du bien et du beau avec le plaisir et le bonheur ; j'ai même ensuite à parler du mal, du laid moral, et de leurs conséquences nécessaires. On voit que les sujets ne me manquent pas ; il faut donc que je me hâte, et que je passe sans plus tarder à la question qui suit immédiatement, laissant au lecteur, s'il s'y intéresse, le soin d'insister par la méditation sur cette partie de la morale que je viens de lui présenter.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

PRÉFACE.

CHAPITRE I.

Du bien de l'âme considérée dans son activité intime.

CHAPITRE II.

Du bien de l'âme considérée dans son rapport avec la nature.



FIN DE LA TABLE.

COURS

DE PHILOSOPHIE.

T. IV.

DEUXIÈME PARTIE.

MORALE.

T. II.

IMPRIMERIE DE C.-J. DE MAT.

COURS

DE PHILOSOPHIE,

(Jean) Philibert
PAR M. PH. DAMIRON,

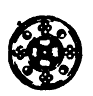
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE,

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE AU COLLÉGE DE LOUIS-LE-GRAND
ET A L'ÉCOLE NORMALE.

TOME QUATRIÈME.

MORALE.

T. II.



BRUXELLES,

LOUIS HAUMAN ET COMP^e, LIBRAIRES.

M DCCC XXXIV.

COURS

DE PHILOSOPHIE.

MORALE.

CHAPITRE III.

DU BIEN DE L'AME CONSIDÉRÉE DANS SON RAPPORT AVEC LA SOCIÉTÉ.

SECTION 1.

Du bien de l'âme dans son rapport avec la société domestique.

Quel est le but que doit se proposer l'homme dans son rapport avec la société ?

On ne peut bien le savoir qu'autant que d'abord

on a constaté ce que la société est pour l'homme, de quelle manière elle le modifie, et quel effet elle produit sur lui. Il y a donc ici, comme en toute question du domaine de la morale, un antécédent et des données à emprunter à la psychologie.

En relisant aujourd'hui ce que je trouve écrit sur ce sujet dans le *Cours de psychologie*, il me semble que ma pensée n'a pas été assez développée, j'y reviens donc, afin de pouvoir ensuite, du fait mieux expliqué, tirer plus facilement les conclusions qui s'en déduisent.

Le fait est celui-ci : la société est pour l'homme une nécessité de sa nature ; il est sociable comme il est intelligent, comme il est sensible et libre, comme il est doué d'organes. On pourrait même dire qu'il est sociable, parce qu'il a toutes ces facultés ; car toutes l'entraînent vers ses semblables, toutes lui donnent le besoin de les rechercher ; de s'unir à eux, de vivre avec eux d'une vie commune. La société n'est pas son œuvre dans ce qu'elle a d'essentiel ; ce n'est point à lui qu'en appartient l'invention et l'institution ; il ne l'a pas un jour rêvée, désirée et créée : il l'a reçue et possédée comme une condition de son existence ; la Providence seule en a fait les frais. Que si fréquemment il la modifie et en varie les accidens, les combinaisons et les formes ; que si même quelquefois il semble l'attaquer et l'ébranler, son pou-

voir ne va néanmoins jamais jusqu'à l'abolir entièrement ; le fond subsiste toujours ; et au moment même où éclate une de ces crises violentes qui remuent et troublent les nations, nombre de liens restent encore qui gardent toute leur force, et ceux qui sont brisés ne tardent pas à se renouer : l'ordre social a faibli, mais il n'a pas failli ; souvent il n'a faibli que pour se relever et se reconstituer meilleur et plus parfait. Un individu peut sans doute, par un acte de sa volonté, renoncer à la société comme il renonce à la vie ; mais alors aussi il cesse d'être homme, et devient un être à part, qui n'a plus rien de l'existence et de la destinée de l'homme. Qu'on ne croie pas au reste qu'un tel acte soit facile et commun : on ne change pas si aisément les plans de Dieu sur ses créatures ; et, pour moi, je ne vois guère que le suicide qui ait la puissance d'une complète *désassociation*. La retraite et la solitude n'ont cet effet qu'en apparence ; elles sont anti-sociales pour le corps et non pour l'âme. Tandis que matériellement on se confine dans le désert, ou qu'on se clot dans une cellule, moralement et par la pensée, on est encore à la société, on l'a en soi, dans sa conscience, on l'y a présente et visible par tout ce qu'elle y a laissé de traces vives et ineffaçables. Cette force de méditation, de recueillement religieux, par laquelle on se soutient durant ces longs jours de silence et ces veilles sans paroles, cette industrie

si pauvre qu'elle soit, qu'on emploie à se nourrir, à se vêtir et à s'abriter, tout cela vient de la société; la société est en tout cela. Il serait impossible, à son défaut, sans l'éducation, les secours et les moyens qu'on lui emprunte, de satisfaire le moins du monde à la double condition de la vie de la solitude. On est seul en sa demeure, dans ses repas, dans ses travaux; mais on ne l'est pas dans sa pensée, à laquelle participent sans cesse, par les impressions qu'ils y ont produites, les parens, les instituteurs, les moralistes, les législateurs et tout ce concours de personnes dans le commerce et sous l'influence desquelles l'esprit s'est développé.

Les relations sensibles sont rompues, mais les relations morales subsistent toujours. Nul, à moins de suicide, comme je l'ai dit un peu plus haut, ou d'un entier abrutissement, ne dépouille l'être social, au point de ne plus tenir à l'humanité. Le plus seul des hommes est encore avec ses semblables en une certaine communauté d'idées et de croyances, d'affections et de volontés.

La société est une loi de Dieu. A ce titre, elle doit être et elle est excellente, d'autant plus excellente qu'elle est plus société, ordre plus vrai et mieux réglé de personnes unies ensemble pour leur commune perfection.

Voyez-la en effet sous ses aspects divers et d'abord dans la famille; pour peu qu'elle y soit se-

lon le droit, elle fait le bien de ceux qui la composent. Entre l'époux et l'épouse, les parens et les enfans, et les frères et les frères, grâce aux penchans de la sensibilité et aux lumières de la raison, il s'établit des relations si puissantes et si douces, que tous nécessaires, tous bons les uns aux autres, ils concourent avec harmonie, quoique avec diversité de moyens, à leur mutuel perfectionnement. Ici je prierai le lecteur de vouloir bien un moment reporter les yeux sur le tableau que j'ai tracé, en psychologie, des affections de famille : il y trouvera quelques idées qui me permettront de résumer celles que j'ai à exposer en ce moment.

Comment l'époux et l'épouse sont-ils à la fois l'un pour l'autre d'un secours si constant, si efficace et si doux? Comment contribuent-ils tous les deux, sinon avec la même vertu, chacun du moins avec sa vertu, à leur commune amélioration? Je néglige le point de vue de la vie animale et matérielle; il est trop clair, en effet, qu'ils n'en sauraient bien atteindre la fin sans l'union de leurs corps et l'association de leur industrie, de leur travail et de leurs richesses. Je parle surtout de la vie morale : je considère ces deux âmes, et je me demande en quoi elles se conviennent et se satisfont mutuellement. C'est que l'une qui a en elle une pensée, une sensibilité, une liberté plus énergiques, plus de vigueur dans l'esprit, le

cœur et le caractère, des facultés plus puissantes, qui en un mot est l'âme virile, n'est cependant pas forte absolument, et ne se suffit pas à elle-même dans sa laborieuse existence; elle a au contraire mille faiblesses, mille pénibles nécessités qui lui font sentir à chaque instant qu'il n'est pas bon qu'elle soit seule. Son intelligence a ses défauts, son amour ses vides, sa volonté ses imperfections ; en tout temps, même quand elle est le mieux, elle pèche toujours par quelques côtés; telle est la condition de sa nature. Elle a donc besoin particulièrement d'une âme qui, faite pour elle, et douée précisément des qualités qui lui manquent, la supplée, la complète, l'aide, la seconde et la soutienne dans toute cette partie de sa destination, qu'elle serait par elle-même trop peu capable d'accomplir. Cette finesse d'idées, cette délicatesse de sentimens, cette souplesse et cette douce patience de conseil et de résolution, qui sont le partage de la femme et non le sien, il faut, sous peine d'éprouver les plus tristes mécomptes, qu'elle les emprunte à une compagne assidue, dévouée, prête à se donner avec tout ce qu'elle possède d'avantages et de mérites. L'homme vaut donc mieux, et jouit d'une plus pleine activité, lorsqu'il a comme mêlé et lié à son existence une âme qui vient penser, sentir, et vouloir avec lui, vivre avec lui et pour lui, et lui apporter pour dot, dot réelle s'il en fut, et de toutes la

plus précieuse, la plus belle et la plus sainte, tout ce qu'elle a dans sa conscience de perfections morales. On ne saurait dire tout ce qu'il puise de bien et de bonheur dans le charme de cette union, et combien dans ce commerce il devient plus fort et mieux armé contre tout ce qui peut lui arriver de mal et de douleur. Si surtout tant de bonté s'élève pour lui jusqu'à l'idéal, si la bonté devient beauté, si cette femme a quelque chose d'angélique et de céleste, comment sous son inspiration et avec sa douce assistance n'aurait-il pas une vie meilleure, plus pure et plus heureuse ?

Mais ce n'est pas seulement sous ce rapport que l'homme gagne à être époux. Il est des vertus qu'il ne peut avoir qu'à ce titre et dans cette condition. Cette fidélité, qui consiste à garder son âme à l'âme à laquelle il l'a engagée ; ce dévouement de tous les jours à la compagne qu'il s'est donnée, ce soin de l'entourer de respect et d'amour, cet empressement religieux à la protéger, à la défendre, à la rendre pure, et honorée à ses yeux et aux yeux du monde ; ce culte, en un mot, qu'il lui consacre, et par lequel il s'anoblit, tient à l'union qu'il a contractée et aux devoirs qui en sont la suite.

Ainsi, dans cette espèce de société, qu'il reçoive ou qu'il donne, qu'il trouve appui pour sa faiblesse ou occasion pour sa vertu, il y a tou-

jours lieu pour lui à mieux accomplir sa destination.

De même pour l'autre personne qui prend part à ce contrat. La femme, en effet, comme on vient de le voir, par toutes les facultés qui lui sont propres, par tout ce qu'elle apporte dans la famille de grâce et de modestie, de facilité, et de tendres soins, et s'il le faut même de courage et de patiente résignation, a sans doute sa force à elle; elle est la providence du mariage pour toutes les choses qui demandent une expérience délicate, une attention discrète, une vive et exquise bonté; elle y dispense les douces idées, les paisibles affections, cette sagesse de conseil qui vient surtout du cœur. Mais avec tous ces dons, cependant, elle est l'être faible, vis-à-vis de l'homme. Je ne parle pas seulement du corps, qu'elle a évidemment moins robuste et moins capable des grands travaux de l'art et de l'industrie; mais au moral, quel besoin n'a-t-elle pas constamment d'une pensée près de sa pensée, d'un amour près de son amour, d'une volonté unie à la sienne, qui, plus fermes et plus mâles, les soutiennent, les assurent, les empêchent de fléchir, les préservent d'abandon, de mobilité et de mollesse? car tels sont les défauts auxquels elle est sujette. Aussi réellement que cherche-t-elle dans l'époux dont elle fait choix? un protecteur de son âme, un instituteur de sa vie, un ami sûr, qui, à la fois

bienveillant et éclairé, lui donne tutelle contre les tentations et les épreuves douloureuses auxquelles elle pourrait, par laisser aller, succomber misérablement. Elle recourt à lui comme à un pouvoir auprès duquel elle trouvera cette faculté de résister, de persister et de tenir bon, que d'elle-même elle n'aurait pas; elle se l'adjoint en quelque sorte pour contenir et soutenir par une activité plus mesurée, plus concentrée, mieux gouvernée, son activité à elle-même, qui est trop prompte, trop légère, trop mobile et trop inconstante; et elle y incline d'autant plus, qu'elle sent bien que dans cette alliance elle n'est pas seule à recevoir, et qu'elle y apporte, pour sa part, un charme et une valeur qui lui sont tout-à-fait propres.

Voilà déjà une raison pour que la société conjugale soit excellente à la femme. Il en est une autre qui se conclut de ce qui a été dit au sujet de l'homme, et que je me borne à indiquer. La femme a comme épouse des vertus toutes particulières : tant qu'elle n'a point ce caractère, elle n'a pas à satisfaire à des engagemens qu'elle n'a pas pris; elle n'a pas les devoirs du mariage, elle ne peut en avoir les mérites. Qu'elle excelle alors comme mère, comme sœur, comme amie, elle a sa gloire et sa dignité; mais elle n'a pas celles auxquelles a droit l'épouse fidèle à ses obligations. Un tel honneur ne lui vient que quand,

après avoir accepté en sa conscience et devant la loi, celui qui s'offre et se donne à elle pour compagnon et pour époux, elle s'unit à lui de toute son âme, lui livre son existence, la lui soumet, la lui dévoue, et désormais sa moitié, à prendre le mot sérieusement, n'a plus rien à elle qui ne soit à lui, et non-seulement corps et biens, ce qui est simple et facile, mais esprit, âme, caractère; ne dispose de rien que pour lui, à son intention et avec son assentiment. La femme, certes, en cette situation trouve une occasion admirable de développer et d'appliquer à un nouveau genre de vertu cette activité pleine de charme qu'elle possède au plus haut point; elle croît en moralité, elle gagne en perfection, elle peut s'élever jusqu'à l'héroïsme, si les épreuves surviennent, et qu'elle les supporte dignement.

Voilà ce que vaut pour les époux la société domestique; elle ne vaut pas moins, comme on va le voir, pour les parens et les enfans.

Pour les enfans d'abord; puisque sans la double providence que Dieu place auprès d'eux, en la chargeant en quelque sorte de créer, de conserver et de perfectionner à sa place, ils ne pourraient vivre matériellement (je n'insiste pas sur ce point) ni se développer moralement, je m'arrêterai un peu plus à le montrer. Faute de cette première éducation qui éveille et initie l'esprit à l'intelligence et au sentiment, à la liberté

et à la volonté; faute de ces lumières et de ces conseils, qui plus tard, qui toujours ont leur usage et leur influence; faute de cette sollicitude attentive, dévouée et prête à tout, qui ne les quitte jamais, que deviendraient les enfans? quoi de plus triste et de plus malheureux que la condition de ces jeunes âmes, qui, condamnées dès le berceau à ne connaître ni parens, ni personne dont elles reçoivent les soins et l'amour de parens, se trouvent ainsi jetées au monde comme de pauvres plantes délaissées, et qu'aucune main amie ne vient cultiver et aider à vivre! Ou quelque chose de sauvage, de rude et de révolté se déclare dans ces natures qu'aucune bonté n'accueille, ne cultive et ne dirige; ou une accablante mélancolie et un sombre désespoir les flétrissent et les abattent. L'esprit de famille seul, soufflant sur ces tendres germes et les tempérant ou les pénétrant de ses vertus bienfaisantes, aurait pu les développer avec leurs qualités naturelles; mais ils n'ont éprouvé qu'inclémence et abandon, ils sont restés seuls et sans appui, et seuls, sans appui, ils ont souffert et dépéri, ils ont manqué leur destinée.

Telle est la nécessité des parens pour les enfans. Quelle est maintenant celle des enfans à l'égard des parens?

Elle est tout aussi réelle. Les parens n'ont pas sans doute les mêmes besoins que les enfans, mais

ils en ont d'autres pour lesquels la présence des enfans leur est en quelque sorte indispensable. Sans parler des misères que l'âge amène à sa suite, des maladies, des infirmités, du chagrin et de la solitude qui remplissent trop souvent les derniers jours du vieillard, et auxquels la piété filiale peut seule être un adoucissement; sans parler non plus de ces malheurs dont nulle vie d'homme n'est exempte, de ces pertes de biens, d'amis et de patrie, de ces mécomptes et de ces traverses qui surviennent à tout instant, et pour lesquels aussi il n'y a rien de mieux que le dévouement d'un fils; n'est-ce pas pour les parens une satisfaction infinie que de voir leur union cimentée et complétée par le don qu'ils se sont fait au sein du plus doux des mystères, d'un être qui vient d'eux, qui est leur fruit et leur image, le gage vivant de leur amour, le symbole animé de leur foi, et qui par l'attrait de sa présence les appelant sans cesse à lui, les rapprochant en lui, maintient, assure et resserre, renouvelle et fortifie leurs saints engagemens? N'est-ce pas pour eux un très-grand bien et une excellente condition de paix, d'harmonie et de commun perfectionnement? N'est-ce pas aussi une circonstance singulièrement favorable au bonheur de leur société que l'intervention de cette jeune âme, qui, parmi les affaires et les soucis des choses graves, y apporte avec innocence ses jeux naïfs et ses

grâces; mêle au sérieux de leur existence ses joies et sa gaîté; tempère par des caresses leurs pensées souvent pénibles; anime, charme, recrée et enchante leur existence?

Il est encore une considération que l'on peut faire valoir. Les parens tiennent de leur caractère une mission toute spéciale; chefs de la famille, ils doivent en être la providence et la garde; ils doivent la gouverner, lui tracer les règles de vie qu'elle a à suivre pour son bien, voir si elle les suit fidèlement, et faire en sorte qu'elle ne s'en écarte pas. La tâche est grande sans contredit, et il n'y a qu'un père et qu'une mère qui sachent tout ce qu'elle entraîne de soins et de soucis, alors même qu'elle s'accomplit avec le plus de bonheur et de succès. Mais elle n'est pas moins belle que laborieuse, et à la remplir avec dévouement il y a un des plus rares mérites dont puisse s'honorer l'humanité. C'est mieux que de faire le bien pour soi seul et dans sa seule personne, c'est le faire aussi dans autrui; c'est prendre en main à la fois sa destinée et celle des siens, et les développer également selon l'ordre et la raison; c'est être homme et faire des hommes. Faire des hommes! appeler à la pensée, à l'amour et à la liberté, c'est-à-dire à la vraie vie, des êtres qui à leur naissance n'ont guère que l'animalité; étudier, exciter, cultiver bien longtemps, chaque jour et à chaque heure, les facul-

tés qu'ils ont en eux, leur apprendre à s'en servir, les rendre capables de divers offices qui les attendent dans l'avenir; faire des hommes, je le répète, y a-t-il plus haute vertu? Après Dieu d'où tout procède, et ses grands représentans auprès des sociétés générales, après ceux qui civilisent, qui humanisent les masses, la place n'est-elle pas aux parens, qui eux aussi sont appelés à civiliser et à humaniser? Et à ce titre n'ont-ils pas sinon la gloire, qui ne va guère qu'aux œuvres d'éclat et de grandeur, du moins une dignité et une majesté intimes qui ne manquent jamais aux actions vraiment bonnes et méritantes? Ils trouvent donc réellement dans leurs relations domestiques une admirable occasion de se rendre meilleurs et plus parfaits.

J'en dirai autant, mais en deux mots, des rapports de frères à frères. On conçoit en effet sans peine que c'est au sein de ces rapports que naissent et se fortifient toutes ces excellentes habitudes de franchise, de confiance, de vive et pure amitié, auxquels des enfans de même sang, pour peu qu'ils soient bien nés et bien dirigés dans leurs penchans, ne peuvent manquer d'être amenés.

On comprend également bien qu'il est tels besoins de cœur que la sympathie fraternelle peut seule connaître, apprécier, soulager ou satisfaire.

Ainsi la famille est bonne à l'homme.

SECTION II.

Du bien de l'âme dans son rapport avec la société politique.

Voyons maintenant l'état. Je ne le définis pas, je ne le considère pas dans son point de vue abstrait; je le prends dans ses élémens, dans les personnes qui le composent, dans ces âmes qui forment ensemble non plus seulement une famille, mais par delà la famille, et sur une plus large échelle, une société d'un nouvel ordre, dont le lien est en général une certaine communauté de race, de mœurs, de croyances, d'intérêts et de besoins, de condition en un mot, et par suite de destination. Qu'est-ce que l'état est à ces âmes, que leur fait-il, à quoi leur sert-il? Je me bornerai à indiquer ici, mais plus tard j'y reviendrai, une idée qui est capitale dans la solution de cette question; c'est celle de l'inégalité à des degrés infinis qui règne entre toutes ces âmes; il faut que je l'oppose de front au préjugé de l'égalité, en apparence très-plausible, mais au fond faux et anti-social. D'égalité entre les hommes, il n'y en a pas, il ne peut et il ne doit pas y en avoir. L'égalité n'est que pour les nombres; pour tout le reste il y a similitude, et la similitude n'est nullement la contradiction de l'inéga

lité, elle en serait plutôt la condition. Les hommes sont semblables, mais ils sont inégaux; ou si on le veut, on peut bien dire qu'ils sont tous *également* doués de certaines facultés, d'une certaine nature; qu'ils ont tous *également* une certaine destination, et certains moyens de l'accomplir; qu'il y a pour tous *également* des devoirs et des droits; mais que signifient ces paroles? qu'ils sont sous tous ces rapports d'une exacte parité? qu'ils ont tous ni plus ni moins le même but à atteindre, le même pouvoir de l'atteindre? Évidemment, non, car ce serait là une absurdité et une impossibilité. Elles n'expriment qu'une analogie, qu'une simple ressemblance. Hommes, ils ont tous la condition, le devoir et le droit de l'humanité, ils se rapprochent tous dans cette communauté de vie et de loi de vie; mais ils se rapprochent et ne s'égalent pas; ils sont de même genre, mais chacun avec sa nuance et son caractère particulier, et la société qu'ils forment n'est pas une somme d'unités toutes de même ordre et de même valeur, mais une harmonie d'existences entre lesquelles il y a des rangs, une hiérarchie de personnes, à différens titres et de différentes manières subordonnées les unes aux autres. Il n'y a qu'inégalité dans les rapports d'hommes à hommes, et il ne faut certes pas s'en plaindre, car c'est la raison de toutes leurs relations domestiques, politiques, nationales, univer-

selles; c'est le principe et le lien de toutes leurs convenances; c'est le fondement de leur union. S'ils n'étaient tous de tout point, et partout et toujours, qu'une exacte répétition et qu'une copie les uns des autres; s'ils se valaient tous les uns les autres et n'étaient entre eux que comme sont entre eux un et un et un encore, etc., dans la parfaite identité de leurs besoins et de leurs facultés, ils n'auraient rien à donner, rien par suite à recevoir, ils ne pourraient faire aucun échange, avoir entre eux aucun commerce, ils resteraient solitaires, ou du moins incapables de former une intime et véritable association. Ils sont je ne dis pas condamnés, mais destinés pour leur bien à une continuelle inégalité. Aussi de toute part les voyez-vous se distinguer et se classer en inférieurs et en supérieurs; en inférieurs et en supérieurs que constituent l'organisation, l'éducation, la richesse, les aptitudes diverses, les dons variés de l'esprit, et une foule d'autres circonstances tant nécessaires que volontaires; de toute part, qu'on les considère, soit sous un rapport soit sous un autre; qu'on les envisage physiquement, moralement, politiquement, etc., on les voit se diviser en deux classes distinctes, qui elles-mêmes se nuancent en degrés infinis; on les voit se partager en forts et en faibles, ce qui ne veut pas dire, qu'on le remarque bien, en oppresseurs et en opprimés (car l'opprimé, à mon sens, est souvent le meilleur, le plus digne, le

plus fort, et l'oppresseur le plus faible ; la mesure véritable de la force et de la faiblesse étant dans la vertu et la puissance morale et non dans la possession du pouvoir matériel), mais en personnes plus capables ou moins capables de bien faire, en hommes plus avancés ou moins avancés dans leur destination. Des forts et des faibles, et les rapports naturels des premiers aux seconds, voilà le fond de toute société. Dans la famille, c'est évident, ce ne l'est pas moins dans l'état ; l'état comme la famille a ses forts et ses faibles; il a des supérieurs et des inférieurs, et il n'a pas autre chose ; il ne comprend point d'égaux. L'égalité devant la loi, qu'il reconnaît et proclame, n'est pas et ne peut pas être une institution de nivellement; elle n'est et ne peut être qu'un principe d'équité, qui loin d'être en opposition avec les inégalités légitimes, les admet, les suppose, et déclare, en conséquence, que chacun doit être traité selon son mérite et selon ses œuvres, placé selon la justice : les plus sages, les plus habiles, au-dessus des moins habiles, les bons au-dessus des mauvais, l'innocent au-dessus du coupable. Tout autre sens donné à cette égalité devant la loi serait absurde et en contradiction avec l'ordre et le vrai droit. Que tous les citoyens soient admissibles aux fonctions auxquelles ils sont propres ; que tous trouvent devant les tribunaux la protection qui leur est due, ou la punition qu'ils méritent ; rien de mieux, car il n'y a là qu'une application intel-

ligente de la maxime qui veut qu'on rende à chacun ce qui lui appartient; il ne s'agit plus alors de niveau, mais d'estime et de balance; il s'agit de l'appréciation comparative et relative de qualités souvent très-diverses et très-nuancées. Faire de l'un un ministre et de l'autre un commis; de celui-ci un général, de celui-là un soldat; protéger l'offensé et punir l'offenseur; distribuer ainsi les rôles et les situations politiques, selon la justice et le bon droit; tenir compte, dans ces arrangemens, de toutes les capacités et de toutes les moralités, ne pas faire prévaloir celles qui valent moins sur celles qui valent plus; mais, au contraire, subordonner les premières aux secondes, les abaisser même, s'il le faut, et les réduire à leur rang; relever et remettre à leur place celles qui ont été méconnues; déclasser et reclasser quand ce changement est nécessaire; dans tous les cas, classer, ordonner et employer tous les membres de l'association en vue de ce qu'ils savent, de ce qu'ils veulent et de ce qu'ils peuvent; voilà la juste mesure, l'égalité vraie devant la loi; si elle était autre, elle ne serait que trouble, injustice et violence; elle constituerait au détriment des plus habiles et des meilleurs, et au profit des moins bons, le plus faux, le plus monstrueux et le plus détestable des priviléges. L'égalité devant la loi ne peut et ne doit être qu'une façon d'hiérarchie et qu'une harmonie

politique. Je le répète, dans l'état pas plus que dans toute autre forme de société, il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de véritable égalité.

J'avais d'abord pensé à ne toucher ici cette idée qu'en passant et par aperçu, mais puisque j'y suis et que les développemens se présentent et viennent d'eux-mêmes, je ne les ajournerai pas, je les donne de suite.

Dans nulle société l'égalité n'existe, lors même qu'elle en semblerait la base et la condition. J'en propose pour preuves deux exemples frappans : les corps savans et militaires. Les simples soldats, dans ceux-ci, sont tous soumis à la même discipline, obligés au même service, commandés par les mêmes chefs, placés, en un mot, dans les circonstances les plus favorables à l'égalité; sont-ils égaux néanmoins ? En aucune façon. N'y a-t-il pas l'ascendant des plus braves sur les autres ? les meilleurs ne sont-ils pas un exemple, une autorité, un pouvoir réel pour leurs camarades ? le vieux soldat qui a fait ses preuves n'est-il pas pour les plus jeunes comme un maître, comme un chef qui, lui aussi, au nom de l'expérience, de l'habileté et du courage, obtient, dans l'occasion, respect et obéissance ? Puis de celui qui, à ce titre, est le premier et passe avant tous, jusqu'à ceux qui, sous le même rapport, se trouvent placés en dernière ligne, n'y a-t-il pas une foule de degrés et de distinctions variées qui rompent de

toute manière leur prétendue égalité ? De même pour les savans : dans les compagnies auxquelles ils appartiennent, à ne regarder que la règle écrite, ils semblent tous aller de pair et n'avoir des uns aux autres ni infériorité ni supériorité. Mais observez de plus près, et vous jugerez que là aussi, sous un niveau apparent, il y a une foule de diversités et de gradations réelles. Les Laplace, les Cuvier y seront les princes et les rois; et les autres y paraîtront, je dirai presque leurs ministres, leurs gouvernés et leurs sujets. Cette aristocratie du génie ne tombe et ne plie pas devant de vaines conventions, et l'empire que ne lui laisserait pas un ordre faux et arbitraire, le bon droit et la raison le leur rendraient aussitôt; d'esprits à esprits, même lorsque tous sont d'élite, il y a toujours des distances, des disproportions et des rangs qui, à la place de l'égalité, donnent une véritable hiérarchie. Vous parcourriez maintenant toutes les espèces d'associations, associations commerciales, politiques et religieuses, associations aussi diverses de buts que de moyens, et elles vous présenteraient toutes constamment ce caractère commun : inégalité, subordination, infériorité et supériorité. C'est qu'en effet, de l'homme à l'homme, s'il y a toujours similitude il n'y a jamais parité.

Point d'égaux dans l'état, mais des forts et des faibles, et des relations de forts à faibles; or ici

comme dans la famille, si les premiers sont nécessaires à l'existence des seconds, ceux-ci sont à leur tour indispensables à ceux-là. Dans la famille, nous l'avons vu, le mari et la femme, les parens et les enfans, les aînés et les plus jeunes, sont tous nécessaires les uns aux autres. Les forts y sont faits pour les faibles, et les faibles pour les forts. De même dans la cité; les forts et les faibles de l'ordre politique sont comme ceux de l'ordre domestique; ils ont des besoins à satisfaire et des mérites à acquérir, qu'ils ne sauraient satisfaire ni acquérir hors l'union qu'ils forment entre eux. Les forts, les meilleurs, ceux que leur habileté et leur sagesse placent à la tête de leurs semblables; les vrais pères de la patrie, ces âmes qui ont charge d'âmes, non plus seulement dans le cercle étroit d'une société de quelques personnes, mais dans la grande société qui comprend les familles, les tribus et les races; celles surtout sur lesquelles pèse au premier chef et en principe une si haute responsabilité, ne sentent pas la gravité de la mission qu'ils ont à remplir, sans éprouver un trouble profond, de grands ennuis, des peines amères, de longues et vives appréhensions. Le gouvernement des hommes est si triste, il impose de si saintes et de si dures obligations, il exige tant de dévouement, c'est en un mot une si rude épreuve, que ceux qui sont appelés à le pratiquer doivent trouver

autour d'eux assentiment, concours, amour et reconnaissance ; sans quoi, comme on dit, ils n'y tiendraient pas. Quelque héroïque que soit un homme, et quelle que soit sa résolution de faire le bien jusqu'au bout, de n'épargner dans ce dessein aucune espèce de sacrifice, d'y engager sans réserve son repos, sa fortune, son honneur et sa vie; si grand, si ferme et si pur que soit un tel caractère, croyez-moi, il est impossible qu'à la longue, s'il désespère de rien gagner sur les esprits, de se les rendre plus dociles, plus fidèles et plus amis, il ne fléchisse et ne succombe sous de telles difficultés. Il n'y a pas de nature si pleine, si parfaite, si capable de se suffire à elle-même, que le délaissement, l'abandon et une implacable hostilité n'attristent profondément, ne fassent languir et n'abattent. Et voilà pourquoi les forts dans l'état ont un si vif intérêt à s'attacher les faibles, à exciter leur sympathie et à obtenir leur adhésion; ils sentent que c'est d'eux, et d'eux seuls, que peuvent venir ces encouragemens, ces vœux d'amour, ces applaudissemens et cette gloire qui ne font pas la vertu, mais qui la soutiennent, la vivifient, la provoquent ou la récompensent. Aussi jugent-ils, lorsqu'ils ne sont pas aveuglés par l'orgueil et l'ambition, que la foule dont ils sont les guides, les instituteurs et les défenseurs, loin de leur être inutile, leur communique par sa présence, sa faveur et son appui, une bonne

partie de l'énergie qui leur est nécessaire pour remplir leur haute et grave mission. Mais il est encore une autre raison pour laquelle ils ont à féliciter d'avoir la foule autour d'eux. N'est-ce pas à cette position, quand ils savent en profiter, qu'ils doivent leur grandeur et ces mérites éminens qui sont le partage exclusif des hommes placés à la tête des sociétés ? Dans toute autre condition ils auraient pu s'honorer par des actes dignes d'estime, ils auraient pu se dévouer, se sacrifier obscurément, et ce n'eût pas été une raison pour avoir moins de mérite ; mais ils n'auraient eu que les mérites et les vertus de la vie privée. Or il s'agit ici des vertus de l'homme d'état, il s'agit de la sagesse et des lumières du législateur, de l'équité du magistrat, de la valeur de l'homme de guerre ; il s'agit du patriotisme que les chefs des nations, quelles que soient leurs fonctions et leur part du pouvoir, sont appelés à déployer au milieu des obstacles et des périls de tout genre dont ils sont environnés. Eh bien ! celui qui possède quelques-unes de ces qualités, les puise sans doute en lui-même, dans sa libre volonté, mais aussi dans les circonstances au milieu desquelles il est placé, dans ses relations avec ses concitoyens, dans son rang et sa position. C'est parce qu'il est au nombre des forts, et qu'il en remplit bien la mission ; c'est parce que, comme fort, il a des devoirs dont il s'ac-

quitte avec honneur, qu'il est homme public considérable, qu'il devient grand citoyen. Réduit à la vie commune, comme il n'aurait pas eu semblable tâche, il n'aurait pas eu semblable gloire.

Il était peut-être nécessaire d'insister un peu sur ce point, afin de faire voir que les forts gagnent et profitent réellement à leur relation avec les faibles. Quant aux faibles, c'est un fait d'une trop claire vérité pour qu'il faille en donner au long les preuves et la raison. Je me bornerai à dire que les faibles, et non les opprimés, je prie toujours qu'on le remarque bien, non les vaincus et les conquis, les serfs et les esclaves, ceux-là aussi sont faibles, mais par la violence et contre le droit; que les faibles, les vrais faibles, ceux qui le sont par leur nature et les décrets de la Providence, qui le sont parce qu'ils ont moins d'expérience et de sagesse, retirent, par là même de l'état, une incontestable utilité. Ils y trouvent, quand du moins il est dans l'ordre et selon la loi, des tuteurs et des défenseurs, des guides et des appuis; ils y trouvent, en tous leurs besoins matériels et moraux, des personnes qui se chargent de toute cette part de leur destination qu'ils ne sauraient accomplir eux-mêmes, qui pourvoient non-seulement à leur sûreté et à leur bien-être, mais à leur pensée, à leur conscience, à leur vie spirituelle, et travaillent en même temps à exciter, à diriger, à protéger leur industrie, et

à nourrir leur intelligence de religion, d'art et de raison; et, d'autre part, ils y apprennent, pourvu toutefois qu'ils soient fidèles aux devoirs de leur position, à devenir forts à leur tour, et à s'élever par une émancipation graduelle et progressive au rang des instituteurs et des pères de leurs semblables. Oui, les faibles deviennent forts, quand, sous la discipline bienveillante et fortifiante des sages, s'exerçant avec constance à la conduite de leur vie, ils acquièrent ainsi peu à peu la faculté de se gouverner et de gouverner les autres, c'est-à-dire, d'être bons pour les autres comme pour eux.

Je fais cette remarque à dessein, afin qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée, et que, dans la classification que je propose des personnes sociales, on ne voie pas une institution de castes et d'ordres fixes, par là même arbitraires, injustes et révoltans. Cette classification n'est que l'expression de la vraie nature des choses; elle ne détermine pas à l'avance quels seront les forts et les faibles; elle ne les place pas à tout jamais, ceux-ci dans une sphère, et ceux-là dans une autre; elle ne trace pas entre eux une ligne infranchissable; elle laisse la voie libre aux faibles pour aller aux forts, aux forts pour aller aux faibles; elle ne maintient pas ceux-ci dans une supériorité imméritée, ni ceux-là dans une injuste et fausse humilité; elle élève ou abaisse, met

chacun à son rang, selon ses œuvres et ses mérites.

Maintenant, pour conclure, je dis que de même que la famille, la société politique est une condition nécessaire du perfectionnement de l'humanité; et, pour traduire en d'autres termes les expressions justes, à mon avis, mais peut-être trop métaphysiques dont je me suis servi dans ce qui précède, la société politique est excellente à la fois aux gouvernans et aux gouvernés. C'est ce que j'ai voulu dire, quand j'ai parlé des forts et des faibles; les gouvernans étant ceux que j'appelle les forts, les sages, les meilleurs; les gouvernés, ceux que je nomme les faibles, les moins capables et les moins sages.

SECTION III.

Du bien de l'âme dans son rapport avec la société de peuple à peuple.

Après la famille, après l'état, tout n'est pas fini pour l'homme en fait de société; il y a encore le continent, ou si le nom ne paraît pas juste, l'union de certains peuples, que leur position géographique, leur consanguinité, leur intérêt, leur religion, leurs mœurs, leur politique et leurs idées lient et associent les uns aux autres. L'union des peuples ou le continent est à l'état ce

que l'état est lui-même à la famille : l'état est la famille des citoyens; le continent, la famille des états.

Dans le continent, de même que dans l'état, de même aussi que dans la famille, il y a des semblables et point d'égaux ; il n'y a que des forts et des faibles. Nulle nation n'est avec une autre nation dans une parfaite parité : comparez, en effet, celles qui ont le plus d'analogie; dans le détail, vous trouverez que, sous tel rapport, celle-ci l'emporte sur celle-là, que sous tel autre, elle lui est inférieure. L'une prévaut par son territoire, son agriculture, son commerce; l'autre par ses arts et ses sciences; ici l'avantage est à celle qui a le génie le plus mâle et le plus propre à la guerre, là, à celle qui a les mœurs les plus polies et les plus douces ; et il est une foule de points de vue que vous pourriez ainsi examiner, et qui vous laisseraient voir à chaque pas une face nouvelle de cette vérité. Quant à l'ensemble, par conséquent, et quand vous considérez en somme la grandeur relative des nations qui forment entre elles société et famille, vous avez une échelle et pas de niveau ; vous ne reconnaissez que des rangs et une vaste hiérarchie ; tout se divise constamment en inférieurs et en supérieurs.

Cela est d'abord évident des peuples civilisés et de ceux qui ne le sont pas; des Anglais, par exemple, et des races barbares avec lesquelles ils sont en relation.

Mais il est tout aussi vrai que de peuples civilisés à peuples civilisés, il y a un ordre et des degrés qui résultent naturellement de leurs progrès respectifs. Ceux qui sont à la fois civilisés et civilisateurs doivent être plus haut placés que ceux qui ne sont que civilisés ; les premiers, par cela même, que non-seulement ils savent pour eux la vraie loi de la société, mais qu'ils la savent aussi pour les autres, qu'ils la leur communiquent et la leur enseignent, ont le pas sur les seconds. Ceux-ci, en effet, ne sont que des disciples ; ceux-là sont des maîtres et des instituteurs. L'Europe est aujourd'hui la reine de la civilisation ; hé bien! si par sa position, ses antécédens, son génie, son aptitude à tout sentir et à tout faire sentir aux autres, à tout comprendre et à tout faire comprendre ; si par sa langue et ses mœurs. qui sont l'expression de cette faculté ; si par son action politique, sociale et militaire, la France est le ministre d'une telle royauté ; n'est-elle pas, par là même, quel que soit du reste, son rang officiel et nominal, à la tête de tout ce groupe d'états et de contrées dont elle a le gouvernement moral et spirituel. D'autre part, des populations retardées ou déchues, telles que la Turquie et la Grèce, ne sont-elles pas, à l'égard des nations qui avancent et sont en progrès, dans une véritable situation d'infériorité et de faiblesse ? Et si l'on porte ses regards des termes extrêmes aux

termes moyens des sociétés civilisées, que de gradations et que de nuances ne peut-on pas encore remarquer? N'y a-t-il point de distance de la Prusse à la Russie, de l'Angleterre à l'Espagne? et sans que pour cela il soit nécessaire de donner ici les places, n'est-il pas évident qu'il existe toujours des distinctions et des distances, même entre les peuples qui se suivent de plus près dans la voie de la civilisation?

Or l'inégalité dans la société des peuples et des nations n'est, pas plus que dans la société de l'état ou de la famille, une cause de mal et de désordre; elle est au contraire pour chacun, pour le faible comme pour le fort, une condition et une raison de bien. Seulement, il faut que, comme toujours, le faible sache être faible, et le fort être fort.

Je m'explique : j'en ai toutefois à peine besoin, après tout ce que j'ai déjà dit sur ce sujet.

Le faible et le fort sont ici deux peuples, dont le premier devance le second dans la carrière qu'ils parcourent. Que résultera-t-il pour eux de leur situation respective, si l'un et l'autre la comprennent et règlent leur conduite en conséquence? Le moins civilisé, s'attachant aux pas du plus civilisé, profitant de ses exemples, recherchant ses lumières, se plaçant sous sa tutelle, et pour ainsi dire à son école, s'efforcera de se réformer, de se perfectionner et de s'améliorer; il

travaillera à effacer de ses mœurs et de ses usages les restes de barbarie dont ils peuvent encore être empreints; il donnera des soins nouveaux, plus éclairés, et mieux entendus à son industrie et à ses arts; il fondera des institutions politiques ou militaires, qui jusque-là lui manquaient; en un mot, il fera son éducation de peuple faible de manière à devenir avec le temps un peuple fort; il saura être faible, agir en raison de sa faiblesse, et dans le but d'y mettre un terme; c'est ainsi qu'il deviendra fort. Si au contraire par ignorance, par un stupide et vain orgueil, par un instinct de bête farouche, il dédaigne ou repousse la civilisation qu'on lui présente, au lieu de s'élever, il se dégrade; il se perd de plus en plus dans la barbarie et l'état sauvage; il ne comprend pas sa faiblesse et ne fait rien pour la faire cesser. Telles sont par exemple certaines peuplades de l'Afrique qui d'une implacable hostilité aux idées européennes, les combattent et les rejettent de toute la force de leur brutale et aveugle volonté. Tels ne sont pas par opposition, les états du sud de l'Amérique, qui nous empruntent non-seulement nos idées et nos livres, mais nos hommes, nos industriels, nos savans et nos soldats, qui quelquefois même nous les empruntent avec trop d'engouement et d'indiscrétion.

Quant au peuple fort, qui sait sa force et l'usage qu'il doit en faire, qui se sent à la fois civilisé

et civilisateur, et qui se voit double mission, ou qui du moins dans sa mission voit double bien à produire, le sien et celui d'autrui; certes, il ne peut que grandir à porter cette conviction dans ses relations avec un autre peuple. Dès-lors, non-seulement il veille à la défense et au salut de ce peuple, à sa richesse, et à son bien-être, mais il s'applique à l'écairer, à le polir, à l'améliorer, à le constituer moralement. Qu'il emploie à ces fins le commerce, et la science, les arts et la religion, et même la guerre quand il y est réduit, pourvu que tous ces moyens soient mis en œuvre dans un esprit de prudence, de justice et de vraie philanthropie, il acquiert une bien autre gloire que si, dans son égoïsme national, il n'eût songé qu'à son propre bien, se fût clos comme la Chine, et eût clos et gardé pour lui tous les trésors de sa civilisation. A quelle belle destinée n'eût-il pas renoncé en se refusant à ce rôle de peuple modèle et initiateur que lui a donné la Providence? Et quel avenir au contraire il s'ouvre et se prépare, quand, fidèle à ses missions, il accomplit dignement sa tâche d'instituteur et de conducteur des nations? Il y a des peuples providences comme des hommes providences; il y a de grands peuples, comme il y a de grands hommes; être compté parmi ces peuples, être de ces peuples choisis par Dieu pour servir à l'accomplissement de ses plans sur l'humanité, en avoir le sentiment, vivre dans cette

foi et avec cette espérance, n'est-ce pas la plus haute fin que puisse se proposer une nation? La poésie ni l'histoire n'oublient pas de telles races; l'une leur consacre des épopées, l'autre en fait le grand personnage des drames qu'elle raconte.

C'est ainsi qu'un peuple fort vaut par ses rapports avec un peuple faible.

Je m'aperçois qu'en me livrant aux développemens qui précèdent, j'ai donné au mot continent un peu plus d'extension que d'abord je ne l'avais annoncé : le sujet m'y a entraîné; et en effet, il n'était guère possible, sans morceler ma pensée, de ne prendre cette expression que dans son acception géographique. D'ailleurs, à parler dans le point de vue philosophique et moral, n'y a-t-il pas continent, société continentale, quand les lignes de démarcation de pays à pays, montagnes, fleuves, ou mers, sont franchies avec une facilité, une rapidité et une fréquence qui font que des nations, même à de longues distances, sont pour ainsi dire voisines, se touchent et se tiennent en quelque sorte. Je ne regrette donc pas cette extension d'expression et d'idée; je la regrette d'autant moins, qu'elle me dispense maintenant de traiter en particulier des avantages des sociétés de continent à continent. Ce que j'aurai à en dire, après ce qui vient d'être dit, ne serait plus qu'une répétition. Au fond, et surtout à mesure que la civilisation se fera voie, et que

les moyens de communications matériels et spirituels se multiplieront entre les peuples, il n'y aura plus sur la terre des continens, mais un continent, une seule et même famille de peuples.

SECTION IV.

Du bien de l'âme dans son rapport avec la société des grands hommes et des masses.

J'ai à parler à présent d'une autre espèce de société, qui n'a rien dans sa forme d'aussi déterminé et d'aussi sensible que celles dont j'ai parlé jusqu'ici, mais qui n'en est pas moins réelle, moins certaine et moins nécessaire; je veux parler de la société des grands hommes et des masses. Il ne s'agit plus de la famille, de l'état, ni du continent; il s'agit de l'humanité, et des liens qui unissent entre elles, au sein de cette immensité, les âmes éminentes et les âmes de la foule. Pour qui sont, sous ce nouveau rapport, les avantages de l'union? Est-ce pour les forts ou pour les faibles? Pour les uns aux dépens des autres, ou pour ceux-ci aux dépens de ceux-là? nullement. Il en est de cette société comme de toutes celles dont j'ai parlé; pourvu qu'elle soit ce qu'elle doit être, qu'elle soit selon le but et les lois de son institution, qu'elle soit vraiment société, chacun y trouve son bien, nul n'y trouve son mal; les forts y de-

viennent plus forts et les faibles moins faibles; les forts y servent aux faibles, et les faibles aux forts : tous concourent en commun à leur mutuel avancement; les grands hommes guident les masses, et les masses poussent les grands hommes.

J'ai peu de chose à dire pour montrer que les masses ne vivent physiquement, mais surtout moralement, que par la présence et l'assistance des génies qui président et veillent à leurs destinées. Leur instinct de conservation, de richesse et de bien-être, leur disposition à combattre et à lutter pour leur droit, leurs goûts d'art et de science, leur amour de liberté, leur besoin de religion, toutes les puissances en un mot de leur corps et de leur âme n'ont satisfaction et développement que sous la direction de ces provinces que Dieu a commises auprès d'elles, en son lieu et place, pour ainsi dire, afin d'employer l'humanité à améliorer l'humanité. Il leur faut des chefs d'industrie, des hommes de guerre et d'état, des hommes de science et de religion, qui, chacun selon son ministère, leur communiquent les dons divins qu'ils ont reçus de la Providence, et que, comme les aînés de la famille, ils sont chargés de distribuer à leurs frères moins avancés. Les masses ne sont sans doute pas exclusivement providentielles, elles ont leur part de liberté et de responsabilité; mais elles sont providentielles, pour toute une portion de leur existence dont elles n'ont et ne

peuvent avoir qu'un sentiment confus : elles le sont pour toutes les choses grandes, vastes, difficiles, dont elles portent en elles le désir, mais qu'elles ne comprennent ni ne s'expliquent, et que, livrées à elles-mêmes, elles seraient incapables d'accomplir. C'est en vue de ces choses que les grands hommes ont leur mission : ils viennent, et voient la foule ignorante et inquiète; soudain ils entrent avec elle en une profonde sympathie, et comme ses gardiens, ses guides et ses sauveurs, ils se hâtent de lui donner les inventions, les idées, les œuvres et les dogmes qu'elle demande avec instance; ils pensent et agissent pour elle, ils lui font sa destinée ; en un mot, ils sont ses hommes. Que si par hasard ils lui manquaient, elle tomberait ou resterait au sein de la barbarie. Après Dieu c'est à eux qu'elle doit le bien dont elle jouit. Dans ses temps d'imagination et de poétique reconnaissance, elle avait raison de les appeler des héros et des demi-dieux; ils en ont les mérites, le caractère et la vertu.

Mais les grands hommes à leur tour n'ont-ils pas besoin des masses? leur sont-elles inutiles quand, ne sachant ce qu'elles veulent, mais pressées de désirs, agitées, impétueuses, elles viennent à eux, les soulèvent, les suscitent et les portent à de sublimes destinées ; quand de cette voix confuse, mais puissante et remuante, de cette voix qui est comme celle de Dieu, elles les appellent

et leur font ouïr ces mystérieux avis de grandeur et de gloire, dont leur âme est transportée? N'est-ce pas d'elles que s'exhale ce souffle merveilleux qui les frappe à la face, les éveille et leur inspire de vives et fortes idées? N'est-ce pas parce qu'elles disent: un poète! qu'elles ont un poète; un héros! qu'elles ont un héros; un prophète! qu'elles ont un prophète? Concevez-vous le poète, le héros et le prophète, au sein d'une foule qui ne sent rien, ne cherche rien, et avec aussi peu de souci des choses du ciel que de la terre, laisse là ses grands hommes, et ne leur demande ni poésie, ni actes d'éclat, ni religion? Les concevez-vous, je ne dis pas dans cette solitude apparente, où il n'y a de seul que le corps, où l'esprit au contraire, tout plein de la société, puise dans ses larges sympathies une force extraordinaire, mais dans la solitude morale, lorsque leur âme n'a point d'âmes avec lesquelles elle ait commerce, qui l'invoquent et auxquelles elle communique la vertu qu'elle a en elle? Plantez le chêne sur le roc, et voyez ce que deviendra ce roi de la végétation! De même le grand homme; à lui aussi il lui faut son sol, et ce sol c'est la foule, la foule vive, active, animée d'instincts profonds et énergiques. Où manque la foule, et une telle foule, le grand homme ne vient pas: il ne vit, ne se développe et n'atteint toute sa hauteur que dans un état de société qui ne le laisse pas languir, se flétrir et

tomber, mais le stimule, le pousse et le fait grandir en liberté.

Et puis, il est bien peu de ces natures éminentes qui n'aient pas la faiblesse, ou, si l'on aime mieux, la nécessité de la gloire; elles ont en général de si durs travaux et de si rudes épreuves; souvent persécutées, crucifiées, agonisantes, elles sentent dans leur cœur de telles défaillances; et quelque fortes qu'elles soient elles ont toujours tellement de l'homme, qu'on peut bien leur pardonner de demander la gloire pour réchauffer leur âme, la recréer et la soutenir. Aux cris d'admiration, de reconnaissance et d'amour, qui se font entendre au loin, ne fût-ce même qu'une illusion, ces têtes qui fléchissaient se redressent et se raniment, ces courages se raffermissent, et ces génies près de s'éteindre se rallument et de nouveau illuminent la route où ils guident l'humanité; et ainsi de hautes destinées ne sont pas abandonnées, et un désespoir amer ne flétrit pas sans retour de puissantes facultés, le grand homme n'est pas perdu. Or, pour cela que faut-il? La présence des masses. Ce sont elles en effet qui font et donnent la gloire; qui remplissent le monde des noms qu'elles proclament, et les jettent à la postérité retentissans et bénis; ce sont-elles qui réparent dans leur large équité les injustices passagères dont leurs héros sont victimes; et quand le mal est venu d'elles, que l'injure est leur

fait, ce sont elles encore qui savent le mieux expier leur erreur. Elles ont pour se réhabiliter et faire droit à de nobles cœurs, des retours admirables, et d'incomparables satisfactions. Il y a dans cette justice-là quelque chose de celle de Dieu.

Ainsi de toute façon les masses sont excellentes aux grands hommes.

Voilà donc encore une espèce de société qui, de même que toutes les autres, est nécessaire à l'humanité.

SECTION V.

Devoir et droit de l'âme dans toute espèce de société et d'abord dans la société domestique.

L'HUMANITÉ pour son bien doit donc être sociable, l'être le plus et le mieux possible, et par conséquent faire en sorte que ses diverses sociétés soient le plus et le mieux possible sociétés, ordre social. Chacun doit pour sa part coopérer à cette œuvre, un des points les plus importans du bien universel.

Or, pour que ce but soit atteint, pour que la société sous toutes ses formes se maintienne et s'améliore, et qu'elle soit pour chacun une condition de perfectionnement, que faut-il et quelle est la loi à suivre et à observer ?

Afin de l'exprimer d'abord dans sa plus grande généralité, je dirai que cette loi peut se réduire à ces deux points : faire son devoir, et avoir son droit ; donner et recevoir ce qui est juste.

Et comme il n'y a dans toute société que des forts et des faibles, faire son devoir et avoir son droit soit de fort, soit de faible, donner et recevoir au premier titre, donner et recevoir au second, telle est la loi sociale, tel est l'ordre qui, régnant dans les différentes sociétés, depuis la famille et la cité, jusqu'aux relations les plus étendues, les légitime, les consacre et les fait vraiment bonnes.

Suivons-le rapidement dans les principales sphères qu'il embrasse.

1° Dans la famille.

On sait ce qu'est l'époux; il est l'être fort à l'égard de la femme (ce terme, je pense assez expliqué, ne peut plus être mal compris); il est son protecteur, le protecteur de son âme, de son corps, de ses biens, de toute son existence, et il l'est comme on l'est d'une compagne, d'une amie qui se donne, et à laquelle on se donne pour la vie et sans réserve. Son devoir est donc de prendre à la destinée de son épouse toute la part que lui permettent ses facultés plus puissantes, plus capables d'efforts et de travaux difficiles; son devoir est de faire à sa place ou en concours avec elle toute cette portion de sa tâche à laquelle seule elle ne suffirait pas; de la guider, de la sou-

tenir, de la suppléer dans tous les actes pour lesquels elle n'aurait pas assez de constance et d'énergie, d'expérience et de lumières. Il lui doit de penser, de sentir avec elle, de vouloir avec elle, de vivre en tout avec elle dans la plus intime communauté, afin d'être prêt dans tous les cas à lui porter tous les secours dont elle peut avoir besoin.

Et comme il ne le pourrait bien, si elle se refusait à cette intime union, à cette société des âmes, qui au fond est le vrai mariage, si elle se séparait de lui par ses pensées et ses affections, si à cette intime dissidence elle ajoutait, comme pour la rendre plus sensible et plus criante, la dissidence extérieure, les paroles amères, les querelles et le défaut de foi ; au devoir de l'époux répond un droit, le droit de voir accueillir, accepter et rechercher son tendre et doux patronage, de trouver, par conséquent, confiance et amour dans celle à laquelle il le consacre. C'est un avantage légitime, sacré et inviolable, qui lui revient comme conséquence de l'obligation qui lui est imposée. Le devoir est la charge; le droit, le moyen de satisfaire aux conditions de la charge; le devoir est la chose à faire, le droit, le pouvoir de la faire.

Et pour le dire en passant d'une manière générale, le devoir et le droit se tiennent intimement, et sont dans une nécessaire corrélation. Où

manquerait le devoir, on ne concevrait pas le droit; où manquerait le droit, on ne concevrait pas le devoir. Où commence le devoir, commence aussi le droit; où finit l'un, finit l'autre; la mesure de l'un est celle de l'autre. Le droit sans le devoir est un avantage sans titre, un pouvoir sans raison; ce n'est pas un droit, mais de la force; et le devoir sans le droit est une obligation sans liberté, une responsabilité qui n'en est pas une. Ceci est vrai de toute espèce de devoir et de droit, et particulièrement des devoirs et des droits domestiques.

Dans la société des époux, l'épouse est l'être faible; elle a besoin, sous tous les rapports, d'appui et de protection. Elle doit donc s'attacher le compagnon qu'elle s'est donné par tous les charmes et toutes les vertus dont elle a le secret, l'environner de respect, d'amour et de fidélité; rechercher son approbation, ses conseils et ses lumières; ses consolations quand elle souffre, ses félicitations quand elle est heureuse, lui rapporter en un mot toute sa vie, bien sûre de retrouver en lui, s'il n'est pas indigne de son choix, un guide, un gardien, un ami dont l'assistance ne lui manquera jamais.

En même temps et par une conséquence nécessaire de ce devoir, elle a un droit qui lui garantit les soins affectueux, le concours de cœur, le zèle sans bornes pour ses intérêts, la confiance et la tendresse de celui entre les mains duquel

elle a remis, avec tant d'abandon, son bien et son bonheur.

Mais comme elle n'est pas exclusivement faible, et que dans certaines circonstances et pour certaines parties de la destinée commune, c'est elle qui a la puissance, la sagesse et l'habileté; changeant de situation, elle change aussi de devoir, elle change aussi de droit; et de même l'époux. A la femme dans ces occasions d'être la première dans la famille, et d'en avoir, avec les obligations, les pouvoirs de son rang; au mari, de son côté, d'agir selon les nouveaux rapports dans lesquels il se trouve placé.

En appelant à la vie des êtres semblables à eux, en procréant, en créant comme par délégation de la Providence, les parens prennent par là même le caractère de providence, ils se font providences et s'engagent, à ce titre, à remplir saintement la mission qu'il leur impose; ils doivent donc à leurs enfans de les traiter, en quelque sorte, comme Dieu lui-même les traiterait; ils leur doivent de pourvoir à tous leurs besoins physiques et moraux, de soigner, de développer, de diriger toutes leurs facultés, de se charger de leur destination jusqu'à ce qu'ils puissent eux-mêmes y veiller, leur enseignant à devenir hommes, leur apprenant à bien vivre, les faisant passer insensiblement de la condition de créatures purement providentielles, à celle de créatures intelli-

gentes et libres, les préparant ainsi à être un jour capables de rendre à la famille ce qu'ils ont reçu de la famille, et de faire à leur tour pour d'autres ce qu'on fait aujourd'hui pour eux.

Voici l'obligation des parens.

Voici leur droit en regard : c'est de trouver dans les êtres auxquels ils ont donné le jour, docilité, obéissance, respect et amour pieux; c'est, en raison et dans l'intérêt même du ministère qu'ils exercent, d'avoir une autorité qui leur permette d'accomplir la tâche douce, sans doute, mais difficile et délicate qui leur est imposée.

Quant aux enfans, ils sont dans l'ordre, lorsque au sentiment de leur faiblesse, joignant l'idée du bien que leurs font leurs parens, ils recherchent et reçoivent avec tendresse et reconnaissance, soumission et vénération, l'action sage et tutélaire qui les conserve, les soutient, les protége dans leur jeune âge, les fortifie peu à peu, les forme, les élève, ne les délaisse jamais, et multiplie jusqu'à la fin, en les modifiant à propos, ses secours et ses bienfaits.

A cette condition, et pour prix de leur juste filialité, il leur est dû sollicitude, dévouement, zèle infatigable, application assidue, éclairée et pleine d'amour, à tout ce qui peut intéresser leur âme et leur corps, leur vie morale et matérielle.

De frères à frères, de frères à sœurs, le devoir et le droit se concluent, je pense, sans peine de

tout ce qui vient d'être dit ; je me dispenserai donc de les indiquer.

SECTION VI.

Devoir et droit de l'âme dans la société politique, et dans la société de peuple à peuple.

Le devoir et le droit dans l'état sont le devoir et le droit des gouvernemens, le devoir et le droit des gouvernés. Or les gouvernemens, quels qu'ils soient, quelle que soit leur constitution, leurs formes et leur raison, gouvernemens théocratiques, militaires ou politiques, gouvernemens monarchiques, aristocratiques ou démocratiques, gouvernemens de fait ou de droit, tous ont pour mission, dans la société à la tête de laquelle ils sont placés, de la conduire à son but, et de veiller sur ses destinées.

Leur devoir est par conséquent d'avoir sans cesse en pensée le mouvement social ; de l'exciter s'il se ralentit, de le contenir s'il se précipite, de le redresser s'il s'égare, de le soutenir s'il faiblit, et de le défendre s'il est en péril ; d'en assurer ainsi le progrès et l'avancement. Il faut surtout qu'ils sachent bien qu'il ne s'agit pas seulement de faire vivre une nation et de la rendre forte matériellement, mais de l'élever moralement, et d'abord de lui donner un juste sentiment d'elle-

même ; car, pour une nation de même que pour un individu, c'est là le principe de tout bien ; qu'il s'agit ensuite de diriger sa raison et ses affections, ses volontés et ses conseils de manière que, comme personne collective et sociale, elle accomplisse de son mieux, par le concours heureux de ses diverses facultés, sa part de l'œuvre de religion, de poésie et de science imposée à l'humanité ; n'oubliant jamais que gouverner n'est que l'art d'appeler le plus grand nombre possible d'intelligences aux bienfaits d'une large et sérieuse émancipation ; fidèles en cela à la loi de Dieu, dont en effet l'action sur l'homme n'a pour but que de le conduire d'un état de tutelle à un état de liberté ; de la condition de mineur et d'être providentiel, à l'indépendance de l'âge viril et au caractère de providence.

Telle est la tâche qu'ils ont à remplir, et comme ils ont pour la remplir trois moyens principaux, la loi, la justice et le pouvoir exécutif, ils sont tenus de ne les employer qu'en vue et au profit de la fin pour laquelle ils les possèdent. Ainsi que la loi soit l'expression de la sagesse et de la raison ; que la justice soit selon la loi, et la force selon la justice ; à ces conditions les gouvernemens seront dans l'ordre et dans le vrai ; ils seront légitimes de cette légitimité que nul ne conteste ni n'infirme.

Et alors aussi ils auront leur droit, droit de

fonder et de constituer des chartes et des codes, d'instituer des tribunaux, d'organiser et de mettre en jeu le pouvoir exécutif.

Si l'on ajoute qu'outre leur mission officielle et légale ils en ont une autre plus délicate, souvent plus efficace, que j'appellerai officieuse, laquelle consiste aussi en une sorte de législation, de justice et de force d'un caractère particulier; qu'ils ont à exprimer et à recommander la raison, non-seulement par articles et formules de codes, mais par discours persuasifs, opinions et enseignemens; qu'ils ont à la faire valoir non plus par sentences et par arrêts, mais par l'approbation ou la désapprobation, par l'éloge ou le blâme, par une sanction toute morale; on concevra sans peine aussi qu'à ce devoir tout spécial répond un droit analogue, et qu'à ce titre ils puissent prétendre auprès des gouvernés, non-seulement à l'obéissance commandée par la loi, mais à une sorte de déférence, d'assentiment et de respect nés de la conviction et de la sympathie.

L'idée du devoir et du droit des gouvernemens contient implicitement celle du devoir et du droit des gouvernés. C'est pourquoi je me bornerai à faire remarquer que les gouvernés doivent aux chefs de l'état tout ce qui est dans le droit de ceux-ci, c'est-à-dire, d'une part, la soumission légale, et de l'autre, quand il y a lieu, l'adhésion de sentiment et la soumission de conscience; qu'à cette

condition il leur est dû haute direction sociale, administration éclairée, bienveillante et vigilante de tous leurs intérêts.

Devoir et droit des peuples entre eux. Les peuples sont entre eux dans le rapport de forts à faibles. Or, dans l'espèce de société qu'ils forment les uns avec les autres, les premiers ont pour devoir de venir en aide aux seconds ; et selon qu'ils les trouvent ou sauvages ou barbares, ou déjà civilisés, de commencer, de poursuivre, de perfectionner leur civilisation. Pour atteindre un tel but, les moyens sont divers; ce sont, par exemple, les voyages, le commerce, les missions, la littérature et les arts. Instituteurs des peuples que Dieu a en quelque sorte confiés à leurs soins et à leur tutelle, ils ont le devoir de leur apprendre à se conserver, à se défendre, à s'assurer le bien-être et la prospérité matérielle. Mais ce n'est là qu'une première et grossière civilisation qui, par elle-même, ne suffirait pas; ils sont en outre obligés de les élever moralement, de leur donner, s'ils ne l'ont pas, le sens et l'amour de la patrie, la conscience de leur situation et de leur destination sociale; cet esprit public, en un mot, qui fait qu'un peuple est un peuple, non-seulement par le nombre, le lieu et la juxta-position, mais par l'assimilation, la fusion et la communion des âmes : ils sont enfin tenus, autant qu'il est en leur pouvoir, de développer en eux les germes heu-

reux de pensées, d'affections et de liberté que leur a départis la Providence.

A ce titre et pour cette tâche, ils ont un droit incontestable ; c'est le droit d'intervention qui, sous quelque nom qu'on le désigne, et pourvu qu'il ne soit exercé qu'avec sagesse et discrétion, dans les limites et à l'appui du devoir auquel il répond, est parfaitement légitime ; droit de pacifique intervention, comme quand il s'agit simplement de pénétrer par les idées au sein du peuple à civiliser, et d'y porter, par les seuls moyens de la persuasion et de l'enseignement, l'industrie, les arts, la science et la religion; droit plus rare, mais aussi réel, si d'ailleurs il est justifié par des raisons d'humanité, d'intervention plus positive, et quelquefois même militaire, comme, par exemple, lorsqu'il s'agit d'empêcher la destruction et la ruine d'une société livrée sans frein à toutes les horreurs de l'anarchie et de la guerre civile; comme aussi quand il s'agit d'abolir par la force des coutumes atroces et de sanguinaires usages, contre lesquels la parole a été vaine et sans puissance. Il serait absurde de soutenir que, dans de telles circonstances, un peuple qui a le sentiment de ce qu'il doit à un autre peuple, soit tenu, par respect pour l'indépendance de ce peuple, de rester en présence de ces désordres et de ces malheurs, spectateur impassible, ou conseiller inactif; ce rôle ne serait pas humain, et n'entrerait

pas dans les voies de Dieu. Dieu, en effet, n'unit pas et ne rapproche pas ses créatures, pour qu'elles s'abandonnent les unes les autres, que les forts se retirent des faibles, et les voient se perdre sans intervenir. Il n'entend pas que d'homme à homme, et d'états à états, il y ait de telles prohibitions que les uns ne puissent pas, même en cas de ruine imminente, se mêler du sort des autres, et les arrêter d'une main ferme sur le penchant de l'abîme; il n'entend pas ainsi l'inviolabilité des êtres libres; et quand il nous commande à leur égard de nous abstenir, et de les laisser faire, ce ne peut être de nous abstenir de les sauver et de les rendre au bien, ce ne peut être de leur laisser faire ce qui les perdrait inévitablement; ce ne serait pas là le caractère d'une providence paternelle; ce ne serait ni sagesse ni bonté.

Mais ce que Dieu veut, c'est qu'au moment où individus et peuples livrés à eux-mêmes se mettent en péril, ceux qui sont plus sages et meilleurs interviennent, les contiennent, et se mêlent de leurs actions pour les ramener et les remettre à l'ordre. Il n'y a point à cela violence, atteinte coupable à la liberté, il n'y a que haute et sévère charité.

Les peuples forment une famille, dans laquelle il y a les pères, les aînés et les plus sages qui, avec la tutelle dont ils ont charge, ont le droit de s'im-

miscer dans les affaires des peuples enfans, afin de leur apprendre à les conduire, et ils ont ce droit jusqu'à la force, pourvu qu'ils n'en usent jamais qu'avec modération et par nécessité.

Ce qui n'est pas dans leur droit, c'est la guerre, c'est la paix, c'est la paix elle-même, quand le but en est mauvais et les conditions trompeuses.

Ainsi, d'abord, il est trop évident que le massacre, l'esclavage, la servitude, la conquête, surtout si elle est injuste, violente et tyrannique, sont hors de tout droit; en second lieu, qu'une alliance dans laquelle les intérêts et la destinée du faible seraient sacrifiés aux intérêts et à la destinée du fort, sans générosité ni équité; qu'une alliance, par exemple, qui ne tendrait qu'à prolonger l'état de barbarie d'une population ignorante, dans l'espoir de s'assurer certains avantages commerciaux, serait également contre le droit.

Ici comme toujours le droit vient du devoir, se mesure sur le devoir, cesse et finit avec le devoir.

Je viens de reconnaître dans ce qui précède le droit d'intervention : c'est chose grave, je le sens, mais je sens aussi que c'est chose vraie, si vraie même que je ne conçois pas, à parler rigoureusement, le contraire de ce droit, c'est-à-dire la non intervention; je ne la conçois pas entre des peuples qui vivent ensemble en société. Qu'inconnus les uns aux autres, ou placés dans des cir-

constances qui les séparent complétement, ils n'aient aucune action les premiers sur les seconds, ni les seconds sur les premiers, rien de plus clair assurément. Mais pour peu qu'ils aient de rapports, et surtout s'ils en ont de voisinage, de religion, de mœurs et de coutumes, il est impossible qu'il n'en naisse pas une mutuelle intervention; intervention par le commerce, les arts, les lettres et les sciences; intervention par les principes politiques et religieux, et même aussi par les armes; intervention sous toutes les formes et par tous les moyens; de telle sorte que ces peuples, dans la situation où je les suppose, amenés par mille occasions à se rapprocher, à se mêler, à se visiter, pour ainsi dire, soit par représentans, soit en personne, ne cessent par là même d'échanger leurs impressions et leurs idées, de mettre leur vie en commun, et de participer tour à tour à la destinée les uns des autres. Les choses se passent ainsi alors même que les influences exercées ou éprouvées ne paraissent qu'extérieures, grossières et matérielles, comme, par exemple, dans la guerre; car il est impossible humainement qu'au fond de l'acte même le plus brutal il n'y ait pas une pensée, un dogme, un sentiment qui, acceptés ou repoussés par ceux auxquels ils s'adressent, ne modifient pas de quelque façon leur manière de voir et de se conduire. Des opinions suivent les armées, entrent sur leur trace

dans les contrées envahies et conquises, y sont bien ou mal reçues, mais y apportent, dans tous les cas, de sensibles changemens. Que si les voies sont plus douces, et que de nation à nation la pensée aille et se répande par des véhicules sans violence, qu'elle se communique et se propage par de pacifiques expéditions et des conquêtes toutes morales, que ses seules armes soient des livres, des œuvres d'arts et de science, à plus forte raison alors la diffusion en est efficace. On le voit donc, il est inévitable qu'il n'y ait pas toujours quelque intervention de pays à pays, du moment qu'il existe entre ces pays relation et contact. Il n'y a pas à l'empêcher, il n'y a qu'à la régler; et pour la régler, il faut la mesurer et l'ordonner sur le devoir; c'est ainsi qu'elle devient un droit.

Quant à la non intervention, le plus souvent impossible, elle n'est également un droit que quand elle est réglée sur le devoir et commandée par la raison.

Il n'est pas nécessaire d'ajouter que le droit des peuples forts à l'égard des peuples faibles s'étend également aux témoignages de reconnaissance et de sympathie, que mérite aux premiers de la part des seconds, leur rôle de défenseurs, d'instituteurs et de pères. S'ils ne les recevaient pas, il y aurait injustice et peut-être même obstacle à l'accomplissement de leur mission. Il leur est beaucoup dû pour les bienfaits qu'ils répandent.

Une nation qui en sauve une autre, qui l'enrichit, la fortifie, l'éclaire et la civilise, a des titres incontestables à son estime, à sa gratitude; je dirai presque, à sa piété, à son attachement filial.

Devoir et droit des peuples faibles.

Leur devoir est bien clair; il consiste à rechercher la société des peuples forts, à s'unir à eux étroitement, à se faire pour ainsi dire de leur famille, et à se conduire dans cette famille comme des enfans attentifs à la voix de leurs guides et de leurs tuteurs naturels; ils sont obligés de recourir à leur bienfaisante intervention, à leurs lumières, à leurs arts, à leur industrie et à leur puissance; et quand ils en obtiennent aide et appui, ils leur doivent, en retour, déférence et amour; s'il en était autrement, ils seraient ingrats, et l'ingratitude est un vice chez les nations comme chez les individus.

Que surtout ils ne fassent pas comme ces races dégradées, qui dans l'ignorance de léur faiblesse, méconnaissant leur situation, stupides et fières à la fois, souvent aussi cruelles, féroces, impitoyables, non-seulement restent à l'écart, et gardent leur barbarie avec une sorte de jalousie, mais repoussent sans intelligence ou massacrent sans pitié ces voyageurs éclairés qui, représentans et missionnaires d'une meilleure civilisation, viennent avec des peines infinies les appeler et les ini-

tier à la vie de peuples forts. De tout temps des populations, frappées en quelque sorte d'anathème, ont donné le spectacle d'une si triste obstination ; mais de nos jours en particulier, n'est-il pas déplorable de voir avec quel esprit de soupçon, de défiance et de haine sauvage, l'Afrique, en certaines parties, reçoit et traite les hommes dévoués, qui, pour lui apporter nos idées, viennent sur les pas les uns des autres à une mort presque inévitable ? C'est une pensée qui afflige, quand on lit sérieusement et dans une haute vue d'humanité, les récits de Mungo-Park et de ses infortunés imitateurs.

Il ne s'agit pas du reste dans ce devoir, de renoncer à son indépendance, d'abdiquer sa nationalité, de se faire le peuple d'un autre peuple, comme on se fait l'homme d'un autre homme, ce serait là se dégrader ; une nation pas plus qu'un individu ne doit renoncer à sa personnalité ; elle doit rester elle, avoir son but à elle, suivre sa propre destination ; mais il faut que pour la bien suivre elle s'aide et se fortifie de tous les secours qu'elle peut recevoir des nations plus avancées ; il faut qu'elle se mette à leur école et apprenne par leur exemple à se civiliser et à se perfectionner.

Du devoir passons au droit.

Qu'est-il en général ? la faculté légitime et sacrée par là même d'être admis à l'alliance des

nations en progrès, d'entrer dans leur communion, de se lier à leur mouvement, de marcher à leur suite, de se développer sous leur tutelle.

Il ne va pas sans doute jusqu'au pouvoir de s'imposer à ces nations avec toutes les charges de sa destinée, de les avoir à commandement pour tout soin et toute œuvre, de les importuner de caprices, de les tyranniser d'exigences; et par exemple de les engager sans nécessité et sans but dans des entreprises incertaines et des guerres hasardeuses. Ce serait là une prétention et non un droit véritable; un peuple qui l'entendrait ainsi ressemblerait à ces enfans mutins et mal élevés, qui, abusant du privilége de leur faiblesse et de leur âge, en profitent pour asservir leurs parens et leur famille à leurs fantaisies et à leurs petites passions.

Mais cependant, même en se renfermant dans les limites de la raison, ce droit s'étend encore assez loin, pour qu'indépendamment de la bienveillance et de l'assistance ordinaires, auxquelles il donne des titres certains, dans des circonstances urgentes et pour de pressantes nécessités, il impose aux peuples forts, à l'avantage des peuples faibles, l'obligation rigoureuse d'une protection efficace, énergique et décisive, dût-il en coûter de grands sacrifices et de périlleuses tentatives.

Il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque c'est

une loi pour les faibles de chercher auprès d'eux appui, salut et conservation.

SECTION VII.

Devoir et droit de l'âme dans la société des grands hommes et des masses.

Devoir et droit mutuels des grands hommes et des masses.

Les grands hommes naissent pour les masses; ils viennent à leur heure, pour en prendre le gouvernement, et en diriger les destinées. Ils doivent donc à cette foule qui se presse autour d'eux, et attend d'eux l'impulsion, l'animation et la vie, de veiller sur ses besoins avec une profonde sollicitude, d'y pourvoir avec dévouement, et avec cette haute paternité que leur commande le caractère dont ils sònt révêtus. Ils sont les éducateurs de cette espèce de famille que, sous le nom du genre humain, Dieu leur a donnée à élever; qu'ils songent à la responsabilité qui accompagne une telle mission; qu'ils n'oublient jamais qu'eux surtout sont vraiment des hommes publics et sociaux, des hommes à tous et pour tous, dont il n'est pas une pensée, pas une action, pas une parole, qui ne deviennent de quelque façon la pensée, l'action et la parole populaires; qu'ils aient sans cesse sous les yeux, avec une

sorte de religion, cet océan d'intelligences, dont leur puissante attraction règle tous les mouvemens, et dont ils peuvent à leur gré soulever ou calmer les flots, et qu'ils prennent garde d'y semer le trouble et la tempête. Ils n'ont pas charge de ces âmes pour les agiter follement et les perdre sans but en périlleuses aventures; ils ont à les diriger, à les faire vivre et agir dans le sens de leur bien; ils seraient coupables si par plaisir et vain jeu d'ambition, ils les jetaient témérairement hors des voies qui leur sont tracées. Ils ne sont éminens que pour être excellens, ils ne sont puissances que pour être providences. Ainsi, en même temps que leur mission est un ministère de gloire, c'est aussi un ministère de conscience et de probité. Ils ne doivent donc rien tenter sur les masses qui leur sont commises qu'avec une profonde sagesse et une haute charité. Toute expérience hasardeuse serait une coupable légèreté, et quelquefois pis peut-être, peut-être un crime de lèse-humanité.

Telle est leur vocation, telle est la manière dont ils doivent l'entendre. Hommes d'industrie et de commerce, hommes d'art et de science, hommes de guerre et d'état, de foi et de religion, du moment que le doigt de Dieu les a faits et créés grands, ils sont tenus par cela même, chacun selon leurs attributions, d'administrer à leurs semblables, ceux-ci le bien-être et la richesse,

ceux-là la beauté et la vérité, les autres la force, les autres l'ordre, les autres enfin les choses du ciel, et de se consacrer à cette mission avec courage, constance, amour et dévouement.

Mais on comprend qu'un tel devoir ne les laisse pas sans un droit. Quel est le droit qu'il leur constitue ? Celui de n'être pas arrêtés dans la poursuite de leur but par aucun des obstacles qu'on leur oppose trop souvent; de n'avoir pas à lutter contre de mauvaises passions et les difficultés déplorables qu'elles suscitent à l'envi ; de n'être pas méconnus, calomniés, persécutés, quelquefois même indignement sacrifiés et immolés; d'être au contraire écoutés, obéis et suivis, j'ajouterai, récompensés du doux prix de la gloire, par ceux auxquels ils viennent servir de guides et de providences; car enfin s'ils se doivent de toute la force de leur génie aux masses et à l'humanité, l'humanité et les masses se doivent à eux en retour de toute la force de leur sympathie; s'ils leur donnent de grandes choses, qu'ils en reçoivent un grand prix; amour pour amour, gratitude et admiration pour d'immenses bienfaits, voilà leur droit, tout leur droit. Au vaste jour de l'histoire et à la face du ciel, il se fait en quelque sorte entre le grand homme et la foule un contrat solennel, qui les oblige mutuellement, elle à être reconnaissante, bienveillante et docile, lui à être vigilant, compatissant et secourable; il est

juste en conséquence qu'elle lui rende en hommages, en acclamations et en chants de gloire, ce qu'il lui donne en éducation, en civilisation et en bonheur.

Qui dit devoir et droit des grands hommes, dit implicitement par là même devoir et droit des masses; aussi vais-je être court sur ce dernier point.

Le devoir des masses consiste avant tout à rechercher, à sentir, à trouver les grands hommes; à tourner sur eux cet instinct qu'elles ont pour démêler, deviner et susciter, partout où ils se rencontrent, le génie et la puissance; aux masses non de créer, mais d'échauffer, de vivifier ces natures généreuses, et de les appeler à l'action, en leur exprimant avec passion les besoins qu'elles éprouvent, les nécessités qui les tourmentent et les maux qui les travaillent. A ce cri de l'humanité: une âme pour nous sauver! il naît toujours une âme qui vient pour le salut. Puis cette âme venue, les masses ont à marcher dociles et confiantes dans les voies où elle les conduit, à l'entourer d'amour, à la consoler par une tendre et pieuse admiration des misères sans nombre attachées à une si belle, mais aussi à une si rude et si pénible vocation.

Quant au droit qu'elles acquièrent en se remettant avec foi entre les mains des grands hommes, c'est une sorte d'inviolabilité et de consécration morale, qui les recommandent au respect et à la

conscienciense sollicitude de ceux qui ont charge de les diriger. Par là même qu'elles se livrent à eux en toute sécurité, qu'elles se placent sous leur discipline avec le plus entier abandon, qu'elles marchent à leur ordre, vont où ils veulent et comme ils veulent, elles méritent d'être ménagées, veillées et dirigées, de manière à n'être jamais ou laissées ou jetées dans de mauvaises directions. Celui qui, investi d'un si saint ministère, ne saurait pas y être fidèle, et par coupable facilité gouvernerait avec mollesse les esprits dont il répond, cédant à tous leurs caprices, pliant devant tous leurs préjugés, flattant toutes leurs passions comme un père faible et imprévoyant; ou qui, ne prenant de sa mission que ce qu'elle a de sévère, de dur et d'impérieux, sans entrailles et sans pitié, superbe et tyrannique, n'aurait jamais pour ses semblables cet intérêt tendre et serieux, qui convient aux nobles cœurs, et leur infligerait la civilisation comme une peine, comme un fléau; celui-là, d'une façon ou de l'autre, aurait méconnu et violé le droit sacré des âmes faibles. Il est au reste très-peu d'hommes d'une véritable grandeur qui méritent de tels reproches; le génie préserve d'ordinaire de cette fâcheuse facilité ou de cette rigidité impitoyable, et ce ne sont guère que des ambitieux vulgaires et médiocres, des imposteurs et des fourbes, qui se jouent ainsi des destinées et du bonheur de l'humanité.

Telle est la morale qui doit présider aux rapports mutuels des grands hommes et des masses.

Ce dernier point touche au terme de la question du bien social. Me voici donc arrivé à la question du bien religieux, que j'aborde immédiatement. Quelle doit donc être notre fin dans nos relations avec Dieu ?

CHAPITRE IV.

DU BIEN DE L'AME DANS SON RAPPORT AVEC DIEU.

SECTION I.

De la prière.

Il est d'abord évident que comme nous ne saurions bien vivre selon Dieu, sans bien vivre selon notre conscience, selon la nature et l'humanité, notre destination religieuse implique nécessairement notre destination spirituelle, matérielle et sociale; la piété, la sainteté ont pour conditions nécessaires toutes les vertus qui nous perfectionnent soit en nous-mêmes, soit dans nos rapports avec le monde et nos semblables. De même qu'il y a de Dieu dans les lois de tout ce qui est créé, de même aussi il y a du culte dans les actes par lesquels nous nous efforçons de nous conformer et d'obéir à ces lois. Nous honorons le créateur par le respect et le soin que nous vouons aux créatures. Cultive ta pensée et toutes tes facultés; rends à l'homme et à l'univers ce que tu leur dois pour

ton propre bien; suis l'ordre partout où tu le trouves, et devant Dieu qui t'a fait âme, qui t'a placé au sein de la nature, qui t'a donné une famille, une patrie, et la société des peuples et du genre humain, qui t'a lié de mille manières au système général des êtres, tu seras sage et méritant; voilà ce que chacun de nous peut se dire à lui-même; voilà une sorte de religion qu'il doit se proposer de pratiquer, bien sûr de se sanctifier s'il en remplit fidèlement les commandemens et les préceptes.

Cependant ce n'est pas là encore la pure et vraie religion; l'homme et le monde y ont trop de part, et Dieu lui-même pas assez; le théisme y est trop effacé par le naturalisme et l'anthropomorphisme; elle est bonne mais insuffisante; et il est nécessaire pour la compléter qu'elle se couronne d'une religion plus directe et plus expresse. Dans ce point de vue nouveau quelle doit être notre destination ?

Je ne disserte pas ici de Dieu; je l'ai fait ailleurs, et j'y renvoie. Mais je me résume et je dis: Dieu qui *est* et qui *vit*, qui est et vit éternel, immense et infini; qui a absolument la pensée, l'amour et la puissance; qui est la providence de tous les êtres; raison, justice, bonté et beauté pour les uns, pour les autres impulsion, mouvement et animation, force physique pour ceux-ci, pour ceux-là force morale, s'appropriant à chacun,

se faisant tout à tous, les traitant tous selon leur nature, leurs qualités et leurs rapports; Dieu, pour plus simple expression, est l'ordre lui-même à sa source, l'ordre idéal et souverain, l'ordre générateur de tout ordre. La nature, en effet, n'est qu'un ordre fini, dérivé et secondaire, et de même l'humanité. Dieu est l'ordre primitif, incréé, universel, qui engendre et harmonise tous les ordres particuliers dont l'univers est rempli; Dieu en un mot est le tout ordre. Si tel est son caractère, quelle doit être en conséquence notre conduite à son égard? Le négliger ou le repousser, l'oublier ou le nier, n'est-ce pas se jeter dans le désordre? n'est-ce pas devenir faible, et faible de cette faiblesse qui n'affecte pas seulement quelque pouvoir de notre âme, mais notre âme toute entière, toute notre vie, toutes nos forces? car ce n'est plus d'un désordre partiel, temporaire, local et limité qu'il s'agit dans cet état, c'est d'un désordre complet, c'est d'une opposition radicale à l'ordre lui-même en son principe. Serait-ce donc là la destination à laquelle nous serions appelés? — Au contraire, lorsque d'abord, autant qu'il dépend de nous, appliquésavec diligence à chaque espèce d'ordre, fidèles au monde et à la société, nous nous élevons ensuite pieusement jusqu'au maître qui les régit, que nous le cherchons dans ses voies, que nous le suivons dans ses plans, nous nous sentons aussitôt grandir, et plus pleinement

vivre, nous valons mieux, nous sommes plus forts; en effet, nous nous unissons à la force des forces, nous nous lions à son action, nous participons à sa puissance, nous communions avec la vie prise à sa source et en sa substance. Comment dans cette religieuse et harmonieuse société de la créature avec le créateur, du *faible* avec le *fort*, ne trouverions-nous pas la vertu, le vrai bien, le bonheur?

Telle est notre fin par rapport à Dieu.

S'il en est ainsi, rien de plus facile que de conclure les devoirs qu'elle nous impose envers lui; ils se réduisent à ceux-ci : la prière d'abord, et puis l'œuvre comme conséquence et complément de la prière.

La prière! mais y croyez-vous, en admettez-vous l'efficacité? — A mon sens, oui, sans aucun doute, et j'en donne pour première preuve la généralité du fait lui-même, qui est de tous les lieux, de tous les temps, et j'ajoute de tous les hommes, car il n'y en a pas qui ne prient soit d'une façon, soit de l'autre. Toute l'humanité prie. D'un bout de la terre à l'autre il s'élève incessamment un concert de prières qui s'échappent des cœurs en mille accens divers, et s'adressent à Dieu, comme à la cause quelle qu'elle soit, ou quelle qu'on l'imagine, d'où tout vient et où tout se rapporte. La prière est dans le monde moral comme la lumière dans le monde physique; et de même que dans celui-ci, la lumière n'est

pas partout ni toujours également vive, également claire et également pure; de même aussi dans celui-là, la prière n'est pas toujours ni partout également vraie : c'est l'effet de l'erreur. Mais elle n'en est pas moins, dans l'ordre des esprits, un phénomène universel, et à ce titre elle a nécessairement sa raison et son but. Elle est destinée à vivifier et à fortifier les âmes, et elle ne perd de sa vertu que lorsqu'elle s'égare en aveugles et coupables superstitions; mais du moment qu'on la considère dans sa légitime et vraie nature, on comprend bien tout ce qu'elle a de salutaire et de bienfaisant. Qu'est-ce en effet que bien prier? ce n'est pas demander à Dieu qu'il change et se modifie au gré d'un vain caprice, qu'il défasse ce qu'il a fait, qu'il fasse ce qu'il n'a pas fait, qu'il suspende ses lois et réforme ses conseils d'après les vœux qu'on lui adresse : désirs d'enfant que tout cela, fantaisies folles et sans raison, sources de mécomptes et de déceptions! Prier ainsi n'est pas aspirer à un ordre vrai, à l'ordre lui-même, mais à un ordre faux, au désordre; c'est imaginer des combinaisons arbitraires et absurdes, et demander au Tout-Puissant qu'il s'y prête et les appuie, c'est les chercher, les souhaiter, les réaliser par la pensée, et si l'œuvre suit le désir, les réaliser par l'action. Or, à cela il y a faiblesse, oubli du bien, fausse religion, souvent même corruption. Mais la vraie prière est autre chose : née

de la foi et de l'amour, toute à Dieu vers lequel elle s'élève en saintes aspirations, tour à tour joie pieuse ou douce et triste dévotion, espérance et élans d'âme ou repentir et résignation, elle n'est jamais, sous toutes ses formes, qu'une fervente protestation d'attachement absolu à l'ordre. Douloureuse et éplorée, elle exprime avec le regret et le remords de la faute, l'effort fait pour se relever et revenir à la vertu; c'est un soupir vers la bonne vie; heureuse, elle est l'effusion d'un cœur qui se sent fort de son adhésion à la loi suprême, et en tressaille d'allégresse. S'échappe-t-elle en hymnes plaintives et en accens mélancoliques, elle dit les combats, les rudes épreuves et les misères, quelquefois aussi les punitions que Dieu envoie à l'homme dans sa sagesse, pour le soutenir ou le relever, l'exciter ou le corriger. Mais, s'écrie-t-elle avec transports et vives acclamations; comme au matin d'un beau jour, elle salue, en l'adorant, le mystique soleil qui l'éclaire, l'échauffe, l'inonde de félicité. Ainsi toujours la vraie prière se rapporte et tient à l'ordre; l'ordre à retrouver quand il est perdu, à conserver quand il est trouvé, à chercher quand il manque encore, voilà son objet; retour ou union, aspiration continuelle et tendance constante à l'ordre, voilà son mouvement. Bien prier n'est donc autre chose que s'élever, s'adresser à l'ordre en la personne de Dieu, et se montrer disposé à y conformer sa vie.

Et qu'on ne pense pas que ce développement de l'amour et de la foi ne prenne naissance que chez les hommes d'un esprit simple et naïf. Les savans font comme les ignorans ; ils voient dans l'ordre qu'ils comprennent la vérité, la bonté et la beauté par excellence ; ils y reconnaissent ce système de relations et de lois où chaque être a sa raison, sa place et sa destinée ; ils y admirent vivante, en action et à l'œuvre, cette Providence infinie qui embrasse tout dans les plans de sa suprême sagesse. Seulement au lieu de se borner à deviner, à entrevoir, à croire enfin sans savoir, ils abstraient et mettent en lumière ce divin fond des choses ; ils le saisissent à sa base, et le suivent dans ses contours ; ils le pénètrent dans ses détails, l'analysent dans ses rapports, le vérifient de toute façon et le convertissent de réalité concrète et obscure, en réalité distincte, précise et évidente. Certes, alors ils croient ; ils croient même d'autant mieux que leur foi vient de la science, et que le Dieu auquel ils adhèrent est plus intelligible à leurs yeux ; ils y croient et ils l'aiment en raison de leurs lumières. Leur religion suit leur pensée ; elle en a la profondeur, la force et la pureté. Le vrai savant, le sage a sa dévotion comme l'ignorant ; toute la différence, c'est qu'il la tire de la réflexion et non du sentiment. Parfois même il prend quelque chose du caractère sacerdotal, et quand il expose avec enthousiasme la vérité dont

il est l'organe, il est comme le prêtre de la science, et sa philosophie est une sorte de culte, qu'il propage en enseignant. Il n'y a que les faux savans qui n'aient pas cette piété, et encore ont-ils leurs vérités, vérités incomplètes, dieux faits à leur idée, qu'ils idolâtrent et adorent souvent avec fanatisme. Le sage, à la vue de l'ordre, a foi et amour comme le peuple, comme le peuple il prie, et se trouve bien de prier.

En effet, si la prière dans la pureté de sa nature n'est qu'une aspiration religieuse et une sainte adhésion à l'ordre; si elle n'est que le mouvement d'un esprit touché de Dieu, et qui se voue à lui sans réserve; si elle n'est qu'un élan du cœur vers le bien suprême et absolu, elle est en parfaite harmonie avec la destination générale de l'homme; car, soit qu'elle le relève et le soutienne, soit qu'elle l'excite et l'exalte, elle ne peut manquer de le fortifier, de le rendre meilleur et plus heureux. La prière, sans être encore précisément de la vertu, est le commencement de toute vertu; on l'a appelée quelque part la respiration de l'âme : oui, elle en est bien le souffle vital, un signe heureux de santé, un symptôme de moralité. Prier, bien prier, c'est être prêt à bien vivre.

SECTION II.

De l'œuvre.

Cependant prier ne suffit pas, il faut joindre l'œuvre à la prière. Or, qu'est-ce que l'œuvre dans le sens sérieux et profond de la religion ? c'est toute pratique tentée ou accomplie en vue de Dieu. Les travaux d'art et d'industrie, la justice et la charité, les soins de l'âme et du corps, toutes les habitudes, en un mot, d'une légitime activité, rapportés à l'ordre suprême, à Dieu qui en est le principe, ont, par là même, le caractère et la qualité de l'œuvre. Tout peut se tourner en œuvre, pourvu que ce qu'on fait soit en mémoire de *lui*.

Cependant il y a entre les œuvres des différences et des degrés. Toutes les âmes, dans leurs hommages, n'honorent pas Dieu également bien ; celles qui les lui adressent d'un cœur fervent font mieux et méritent plus que celles qui ne le servent qu'avec tiédeur ; celles qui les lui offrent sous forme de soins donnés à l'ordre de la nature, lui sont sans doute moins agréables que celles qui les placent dans le dévouement à l'ordre moral et social, et parmi celles-ci les excellentes, les grandes âmes, dont les pensées ont pour but le bien de tout un peuple, de toute une société de

peuples, de l'humanité tout entière, sont encore à ses yeux plus saintes et plus dignes. Néanmoins quelles que soient les voies de la Providence que l'on suive de préférence, il y a toujours religion à y entrer et y marcher; ainsi, le médecin qui guérit, comme le savant qui éclaire; le laboureur qui défriche, comme le moraliste qui civilise, ministres du Très-Haut chacun à leur manière, impriment à leurs travaux un caractère sacré, du moment qu'ils les rapportent au maître dont ils relèvent; tous ouvriers devant Dieu, bien qu'il y ait entre eux des distinctions, ils ont tous comme un culte dans l'emploi religieux qu'ils font de leurs facultés.

Telle est l'œuvre en général: qu'est-elle maintenant dans son rapport et sa liaison avec la prière? Elle en est le complément et la suite légitimes. La prière est une aspiration, une élévation de l'âme à l'ordre; l'œuvre est, autant qu'il dépend de l'homme, le fait qui atteint cet ordre, l'exprime et le réalise. La prière commence, l'œuvre achève et consomme; l'une est l'inspiration, l'autre l'action. Celle-ci gît dans l'exécution, celle-là dans l'intention, dans le vœu, dans le désir. La prière toute seule ne serait pas la vertu, elle ne devient telle que par l'œuvre. Prier sans rien faire, prier pour prier, n'est pas chose en soi suffisante; il faut y joindre la pratique, il faut développer ce sentiment dans une suite d'actes et d'habitudes

qui en attestent l'énergie, la sincérité et la constance. Qu'est-ce que prier, pour le redire ? C'est croire en Dieu et l'aimer, croire en sa loi et l'aimer ; or, est-ce là le tout de la religion ? Mais se conduire selon cette loi, mais s'y conformer de toutes ses forces, mais en accomplir tous les commandemens, mais en être l'homme, par le fait en même temps que par la pensée, n'est-ce pas quelque chose de plus ? Non, la prière ne peut pas être sa fin à elle-même, il faut qu'elle aille à l'œuvre, se l'adjoigne, se l'allie et parvienne ainsi à la plénitude et à la perfection de la vertu. Cependant, d'un autre côté, que serait l'œuvre sans la prière ? Un fait sans doute, mais un fait qui, tout régulier qu'il pourrait être, manquant de l'esprit purifiant et vivifiant de la piété, resterait sans consécration et sans caractère religieux. La prière l'eût sanctifié, l'absence de la prière le laisse sans la grâce ; venant d'une âme pleine de Dieu, tous les développemens légitimes des facultés humaines, exercices de l'esprit et affections du sentiment, déterminations de la volonté et mouvemens organiques, vertus de tout ordre et de toute espèce, tout se change et se transforme en hommages au Créateur. On peut en effet prier par la science et par l'art, prier par des travaux mécaniques et industriels, prier surtout par la justice et la charité envers ses semblables ; il n'y a pour cela qu'à tout rapporter aux lois de la Pro-

vidence. Mais du moment qu'on n'agit pas dans cette vue et par ce motif, que ce qu'on fait, on ne le fait pas par amour de l'ordre divin, l'œuvre est humaine, purement humaine, elle n'a rien de religieux. La science reste science; la poésie, poésie; l'industrie, industrie, et ainsi de tout le reste; rien ne se trouve sanctifié, parce que rien n'est *prié*. On continue sans doute alors à marcher dans de bonnes voies, mais on y marche sans Dieu, sans l'idée du vrai but, du vrai bien de l'humanité; on ne manque pas sa destinée, mais on ne l'accomplit pas pleinement, on ne lui donne pas toute sa moralité. Au lieu de l'élever au ciel, on la borne à la terre; on la rapporte à quelque chose de partiel et d'incomplet, au lieu de la rattacher à l'ordre universel et absolu. Ainsi, les mêmes œuvres qu'un dessein plus élevé, parce qu'il aurait été religieux, eût rendues plus parfaites, le sont moins par cela même que cette intention ne s'y est pas mêlée, et que l'esprit de la prière ne les a pas visitées. L'esprit de la prière ! mais il faut bien le comprendre. Je ne veux pas dire cet esprit de désirs insensés et d'aveugle ambition, qui se tournerait vers Dieu comme vers un roi de ce monde, pour solliciter à la manière de l'esclave ou du courtisan; je ne veux pas dire l'esprit d'erreur, de petite superstition, d'idolâtrie et de fétichisme. L'esprit de la prière, je le répète afin qu'on ne s'y trompe pas, tout de foi

et d'amour, de vérité et de lumière, ne s'adresse jamais à Dieu que comme à l'ordre lui-même et au souverain législateur du monde et de l'humanité. Donc, prier Dieu de cette façon, s'unir à lui de cœur et lui donner sa vie, c'est vraiment se sanctifier, sanctifier tous ses actes, quand d'ailleurs en eux-mêmes ils sont bons et légitimes: et ne pas prier, dans le même sens, c'est en ôter volontairement une grâce singulière, en retrancher ce qu'il y a de plus pur dans la vertu et la sagesse humaines. Il est une maxime, tenue pour vraie, et qui l'est, quand on ne la prend pas dans une acception trop rigoureuse, mais qui, jugée plus sévèrement, me semble fausse et inexacte: on dit: *Qui laborat, orat; qui travaille, prie.* Que veut-on dire par ces mots? que celui qui ne donne pas tout son temps à la prière, mais qui agit et se livre à l'œuvre, se conduit mieux que celui qui se borne à une oisive adoration; rien de plus conforme à la raison. Mais si l'on entend qu'à la lettre travailler c'est prier, je vois dans cette pensée une fâcheuse confusion. On ne distingue plus deux choses, qui cependant sont très-distinctes; on ne tient plus compte à la fois de la disposition à l'action et de l'action elle-même, de l'intention et du fait, de la prière et de l'œuvre; on ne tient compte que de l'œuvre; on lui sacrifie la prière, et alors voici la conséquence à laquelle on est conduit. Celui qui travaille réalise

l'ordre (il faut du moins le supposer); mais s'il travaille et ne prie pas, il réalise l'ordre sans y penser, sans y croire et sans y aspirer; il le réalise matériellement, mais non moralement et en esprit; il ne commence pas par le voir, le sentir et le désirer pour ensuite le pratiquer; il se borne à le pratiquer. Il fait comme la plante, qui elle aussi *travaille*, mais sans idée ni volonté. Il porte et produit le bien comme la plante porte son fruit. Or, cette façon d'accomplir la loi n'est pas celle qui convient à l'homme; créé à la fois pour connaître, aimer et suivre l'ordre, il doit le suivre avec foi, avec conscience et avec amour; il doit travailler et prier, prier puis travailler, consacrer l'œuvre par la prière et couronner la prière par l'œuvre.

Qu'on me permette de faire encore une réflexion sur ce sujet. Dans toutes les religions, il y a des paroles pour dire que Dieu se retire de l'homme, l'abandonne et le délaisse, qu'il faut alors le prier pour le fléchir et le ramener. Au sens vulgaire et littéral, ces expressions ne représentent bien que les relations de notre nature avec une nature céleste, qu'on lui assimile un peu trop, qu'on revêt trop d'humanité, qu'on ne fait point assez divine; et, d'après cette interprétation, il serait difficile d'en justifier la vérité et la justesse; elles appartiennent plus à une foi mythologique et païenne qu'à une foi vraiment

chrétienne. Mais prises en un sens plus profond, je ne craindrai pas de les soutenir, et je les expliquerai ainsi qu'il suit : Dieu ou l'ordre ne cesse jamais d'être présent et puissant, immuable, universel; en aucun lieu, en aucun temps, il ne suspend ou ne limite la souveraineté de son action; en soi, il ne défaille jamais. Mais ce qu'il est en lui-même, il ne l'est pas toujours aux yeux de l'homme. Pour l'homme, souvent il s'obscurcit, disparaît et s'éclipse; il demeure dans les choses, mais s'y cache sous voiles; il ne manque pas à la réalité, qu'il remplit tout entière, mais il manque à l'esprit, auquel il se dérobe, et alors une grande tristesse s'empare de l'âme et la consterne : on se sent faible et misérable, on se trouble de ces ténèbres, on s'effraie de ces obscurités; or si, dans de telles tribulations, on ne recourait pas à la prière, si on n'invoquait pas avec confiance les clartés divines, et que, soutenu par la foi, l'amour et l'espérance, on n'aspirât pas à la manifestation et au déploiement visible des lois de la Providence, ce serait, certes, une déplorable et profonde infirmité. Quoi! pas un soupir, pas un désir, pas le moindre élan du cœur vers cette vérité qu'on ne voit pas et qu'on a tant besoin de voir! rien qui porte à la chercher, et s'il se peut à la saisir; rien qui tourne l'intelligence vers la face de Dieu, et l'excite à l'adorer; de l'indifférence, du doute, de l'ignorance à tout

jamais ! Oh ! non, ce n'est pas là un état naturel à l'homme. Mais prier et vivre pour l'ordre, aussi bien quand on ne l'a pas que quand on le voit et qu'on le possède, ne jamais s'en détacher, le suivre à la trace et y aspirer quand il est clair et manifeste, et quand il arrive qu'il est caché, y aspirer encore et l'espérer, lui continuer un culte pieux au milieu même de ses éclipses et de ses défaillances apparentes; là, sans nul doute, est le vrai devoir, là aussi la vraie force. Qu'on entende de cette façon ces éloignemens de Dieu et ces colères célestes dont parlent toutes les religions; il n'y a plus superstition, il y a sagesse et raison à dire qu'il faut prier pour les faire cesser et les dissiper. Prier ainsi n'est autre chose qu'invoquer l'ordre et la lumière, et rien ne convient mieux à la destination et au bien de l'âme.

Comme d'autre part rien ne serait plus absurde et plus fâcheux à la fois que de croire que dans ces occasions la Providence a un caprice, et que pour y mettre un terme, il faut la prier, la supplier, tâcher enfin de la fléchir, ainsi qu'on l'essaierait auprès d'une créature imparfaite et changeante.

Ici se termine, avec la question du bien par rapport à Dieu, la question générale du bien. Je passe à celle du beau.

CHAPITRE V.

DU BEAU MORAL.

SECTION I.

Du beau moral dans la vie intime.

Ce n'est pas du beau en général que je dois traiter ici; et quel que soit, je l'avoue, mon penchant à le faire, je sens cependant que mon sujet ne me laisse pas libre de m'étendre hors des limites de la question toute spéciale du beau dans l'homme. Seulement comme le beau dans l'homme n'est pas autre, à la moralité près, que dans toute autre espèce d'être, en ne proposant explicitement qu'une théorie particulière, je n'en donnerai pas moins indirectement une théorie plus générale.

Je vais donc rechercher ce qu'est le beau dans l'homme, ou, en d'autres termes, comment l'homme s'élève et arrive à la beauté dans le développement de sa nature.

Je pourrais commencer par dire que le beau n'est que le bien porté à un haut degré de perfection ; qu'il en est le couronnement, l'achèvement et la gloire, qu'il en est la splendeur, selon l'expression de Platon ; je prouverais ensuite par des exemples qu'en effet tel est le rapport qui les lie l'un à l'autre ; je poserais d'abord ma thèse dans toute sa généralité, et puis je la démontrerais par les détails et les faits particuliers. J'aime mieux suivre une autre marche ; je partirai des détails et des faits particuliers, je les analyserai et m'efforcerai de déterminer en chacun d'eux ce qu'est le beau moral, et en quel rapport il y est avec le bien ; puis, à la fin, je résumerai dans une induction générale toute cette suite d'observations.

Ainsi, qu'est-ce que le beau dans l'homme considéré dans sa conscience et ses facultés intimes ? et qu'est-ce que le beau dans l'homme d'après ses rapports avec la nature, la société et la Divinité ? qu'est-ce que le beau dans l'homme en général ? tel est l'ordre des questions que je traiterai successivement.

Pour une force intelligente, il est bien de se connaître, je l'ai montré précédemment. Je voudrais maintenant savoir si cela est beau comme cela est bien, par quelles raisons et à quelles conditions.

Je me propose dans ce but plusieurs sujets d'ob-

servation, et je les choisis de manière à avoir des exemples des diverses espèces de beauté. Je prends le premier dans l'enfant. Que vous semble de l'enfant lorsque naissant à la raison, il commence à se recueillir et à se demander compte à lui-même de sa vie et de ses actions ? S'il apporte à cet examen cette innocence de pensée et cette sincérité de sentiment si bienséantes à son âge; s'il y met ce sérieux qui n'a rien de sévère mais qui annonce une curiosité consciencieuse de l'honnête; si, dans ce naïf entretien de lui-même avec lui-même, il s'avoue tout avec la simplicité et la franchise d'un cœur pur, ouvrant son âme à Dieu, et le priant de la bénir, de la guider et de la fortifier; certes, à la vue d'un tel tableau, vous approuvez sans aucun doute, mais vous faites mieux, vous admirez; et comme ici le beau moral a un caractère particulier de grâce et de doux charme, vous admirez, en souriant, vous éprouvez une tendre et caressante sympathie; et si cet enfant est votre enfant, touché et ravi jusqu'aux larmes, vous récompensez par un baiser cette angélique simplicité, cette douce poésie de la conscience.

Dans ce cas, il est évident que le bien est le fond du beau, ou que le beau n'est que l'excellence et le degré éminent du bien.

Mais une âme faite, une âme d'homme, a une autre manière de se connaître. L'expérience de

la vie, la maturité de l'âge, lui ont enlevé cette fraîcheur et cette virginité de pensée qui distinguent l'enfance; elle a perdu cet abandon et cette naïveté de sentiment, qui conviennent mieux à l'innocence qu'à la vertu éprouvée; avec les années, elle est devenue grave, soucieuse et discrète et dans ses retours sur elle-même, elle a ses doutes et ses scrupules, ses troubles et ses combats : c'est sévèrement et laborieusement qu'elle s'examine et s'interroge; c'est une confession en règle qu'elle se fait à elle-même. Or, si dans une telle disposition elle montre cette élévation et cette pureté de conscience, cette sérénité de regard, ce calme de contemplation qui caractérisent un cœur ferme et un esprit vraiment viril, vous approuvez et admirez encore, car c'est encore du beau que vous voyez. Mais ici le beau est grave et a quelque chose de sérieux, et votre émotion est en conséquence grave et sérieuse elle-même; plus profonde que dans le premier cas, plus élevée et moins tendre, vous ne l'exprimeriez pas par le sourire, vous la rendriez par un langage plus solennel et plus digne.

A cette différence près, le beau, dans ce nouvel exemple, a le même principe que dans le premier; il n'est qu'un haut développement et la perfection du bien. Le bien, en effet, pour une âme d'homme, est de se connaître avec une

raison d'homme; le beau de porter cette vertu jusqu'à la noblesse et jusqu'à l'excellence.

Mais il est encore dans l'acte de conscience un autre caractère admirable : il y a de sublimes recueillemens. Qu'un père, frappé au cœur du coup le plus affreux, son enfant mort, son enfant, sa joie et son espérance, ait le courage, au lieu de se laisser aller à l'abattement de la douleur, de se replier sur lui-même, de sonder ses blessures, de mesurer sa perte, et de dire avec une haute et austère piété : Mon Dieu, tu me l'as donné; mon Dieu, tu me l'as ôté; que ta volonté soit faite! Voilà, certes, une terrible et magnifique confession; on ne l'admire qu'en tremblant, tant elle est hors de proportion avec les forces communes de l'humanité. Il y a aussi des repentirs qui s'élèvent au sublime; c'est par exemple celui de l'homme, qui, coupable, mais impuni, hors de la prise des tribunaux, se fait à lui-même une justice impitoyable et sans fin, et avec la vigilance opiniâtre d'une conscience que rien ne fléchit, se dit : J'ai été un lâche, un séducteur, un traître! se supplicie de ces paroles, se flagelle de cette sentence, et se fait de son intérieur un lieu de peine et d'expiation que n'égalent pas les horreurs des plus cruels châtimens. Pour porter ainsi sur soi et l'y retenir fixé comme une lame de feu, ce regard implacable qui descend et pénètre jusqu'au plus profond du cœur, il faut

à un sentiment, je dirai presque prodigieux du bien et de l'honnête, joindre une énergie de réflexion qui accable d'étonnement. Il y a, certes, plus qu'un homme dans celui qui se repent ainsi; il y a un héros, il y a un saint : il y a un saint de remords et un héros de réparation.

Or, vous voyez encore ici, que comme le noble et le gracieux, le sublime qui est une face du beau, a sa raison dans le bien; qu'il en est l'idéal sévère et magnifique.

Mais l'homme, comme intelligence, a pour destination la science, l'éloquence et la poésie; je l'ai expliqué précédemment. Je n'ai donc plus qu'à rechercher si chacun de ces développemens est susceptible de beauté, et comment la beauté s'y rapporte à la bonté : et d'abord, la poésie n'est-elle pas belle et exquise, quand, fidèle à sa nature, expression vraie de son objet, elle se distingue en ses œuvres par le concours excellent de l'animation et de la sagesse, de la verve et de la raison, de l'originalité et du goût, et pour finir par une formule plus générale et plus rigoureuse, de la variété et de l'unité? et puis, selon, ses divers genres, n'est-elle pas au même titre, gracieuse, noble et sublime ? n'est-elle pas admirable toutes les fois qu'elle paraît avec cette heureuse harmonie des élémens qui la constituent ? Ainsi, n'est-elle pas ravissante de doux charme et d'attrait dans ces riches compositions de l'antique

Orient où elle se joue et se déploie parmi les fleurs et les jeunes filles, ses amours et son culte, avec tant d'abandon, de simplicité et de modestie, et une teinte si indéfinissable de délicate naïveté ? N'est-elle pas grande et élevée dans ces chants plus virils, qu'elle consacre à la mémoire des actions des héros, lorsqu'elle peint les conseils, les entreprises et les aventures, les combats et les victoires, les passions et les douleurs, et les glorieuses funérailles de ces hommes au cœur fort ? lorsqu'en ces larges tableaux elle se montre puissante à la fois, par l'invention des détails et la conception de l'ensemble, l'abondance, la nouveauté et la vie des images, l'harmonie et l'ampleur de l'ordre qui les unit ? N'est-elle pas sublime enfin, lorsque digne de son sujet, en adoration devant Dieu et les prodiges de l'univers, elle s'abîme en pensées sans limites et sans fond, et trouve à des profondeurs où ne vont que quelques âmes, de ces idées au vaste sens que l'humanité étonnée recueille comme des révélations et des pressentimens de l'infini ? Et le poëte n'atteint-il pas alors avec une admirable perfection une des fins de sa nature, et dépassant les bornes où s'arrête l'art commun, ne se place-t-il pas au rang des plus belles intelligences ?

L'éloquence donne lieu à des remarques analogues ; elle peut être tout simplement de la

bonne éloquence, ce qui n'est déjà pas, au reste, un mérite si vulgaire; mais elle peut être aussi de la belle éloquence : gracieuse dans la bouche d'une âme vive et entraînante, qui compte pour persuader sur le charme et le doux enchantement d'une parole séductrice; noble et pleine d'autorité chez celui qui gagne les cœurs, surtout par l'élévation et le sérieux intérêt des vérités qu'il proclame; sublime enfin en ces instans où l'orateur saisi d'une de ces rapides inspirations d'où jaillissent soudain des lumières surnaturelles, en illumine d'un trait les esprits étonnés, d'un mot, impose à la foule et la met à ses pieds; elle est belle sous toutes ces faces, et puisque, à un moindre degré, elle est déjà un certain bien, elle doit être en sa beauté l'idéal d'un tel bien.

La science de son côté ne se montre-t-elle pas également avec ce double caractère? n'est-elle pas l'œuvre d'intelligences tantôt droites et saines, tantôt en outre éminentes et placées hors de rang? N'y a-t-il pas parmi les savans ceux qui se bornent à apprendre, et ceux qui trouvent et découvrent? Au-dessus des disciples et des penseurs en sous-ordre, n'y a-t-il pas les inventeurs, les génies originaux, les princes de la pensée? N'y a-t-il pas pour la philosophie, comme pour l'éloquence et la poésie, une ligne au-delà de laquelle ce n'est plus seulement l'es-

time, c'est la gloire qu'elle mérite : car elle est plus qu'un légitime, elle est un admirable exercice du jugement et de la raison ; et soit qu'alors, ingénieuse, fine et déliée en ses procédés, elle brille surtout par l'élégance et la grâce de ses théories ; soit que plus large en ses vues, elle plane de plus haut sur les sujets dont elle s'occupe ; soit qu'enfin, plus grande encore, elle pénètre en ces abîmes où pour saisir la vérité qu'ils recèlent en leur fond, elle rend d'héroïques et gigantesques combats, elle devient une perfection que l'élite seule des esprits studieux et cultivés est capable d'atteindre.

Ainsi, l'on voit qu'en fait d'idées, le beau est constamment l'excellence du bien.

On peut d'avance en conclure qu'il en est de même pour les affections. En effet, quand les affections avant tout légitimes, se distinguent en outre par la manière dont elles mesurent leurs mouvemens à leur objet, dont elles harmonisent dans leur développement l'énergie et la conduite, l'activité et la règle, la variété et l'unité, ces deux conditions de la beauté, elles sont belles par là même ; et puis selon qu'elles le sont, les unes avec cette vivacité et cette gentillesse naïve, heureusement alliées à une exquise modestie ; les autres avec cet élan et ce déploiement plus amples que tempère cependant l'ordre dans lequel elles se renferment ; les dernières enfin avec cette

exaltation sévère et pathétique qu'excitent, mais sans excès, des épreuves inouïes, elles sont toutes belles à différens titres; celles-ci, par une imposante et religieuse majesté; celles-là, par une touchante et noble élévation; les autres par un charme heureux, par un vif et piquant attrait. Ainsi, tour à tour, vous admirez le héros, le martyr dont l'amour infini pour les hommes ou pour Dieu se traduit par un de ces actes d'immense dévouement auprès desquels toute vertu s'abaisse et devient petite; le cœur qui, moins fort et moins fortement ému, est cependant animé des plus généreuses inspirations et des plus nobles sympathies; celui enfin dont les émotions, comme dans la femme ou dans l'enfant, plus humbles et de moindre éclat, sont cependant si délicates, si vives et si gracieuses : et en tout ceci, comme dans ce qui précède, si vous vous rendez compte de vos impressions, vous reconnaissez encore une fois que vous ne séparez pas le beau du bien.

Nulle mauvaise passion n'est belle. Une passion est mauvaise, ainsi qu'ailleurs je l'ai montré, parce qu'elle est vaine et sans objet, ou qu'elle dépasse ou n'atteint pas l'objet auquel elle se rapporte. Eh bien ! regardez une telle passion et essayez de la trouver belle; vous ne le pourrez pas, pour peu du moins que vous la voyez telle qu'elle est; et si elle paraît à vos yeux avec son vrai caractère, monstrueuse, ignoble ou ridicule,

vous l'aurez en horreur, en dégoût ou en moquerie; vous la condamnerez moralement et vous la flétrirez esthétiquement. Le fou n'est pas sublime dans ses débordemens sans motif de colère et de rage; il n'est qu'affreux et misérable; et une âme n'est pas gracieuse, quand tout est manière et affectation, ou immodestie et dévergondage dans les penchans auxquels elle se livre : elle est déplaisante et repoussante; et en général plus il y a de dépravation et de vice dans les affections, plus aussi il s'y trouve de difformité et de laideur. Le hideux vient du mal, comme le beau vient du bien, et il croît avec le mal comme le beau avec le bien. C'est au reste un sujet sur lequel je reviendrai ultérieurement pour le traiter avec plus d'étendue; je ne le touche ici qu'en passant, et pour jeter par ce contraste un nouveau jour sur le rapport et l'intime liaison du beau avec le bien.

Ainsi il en est de la sensibilité de même que de l'intelligence, dès qu'elle est excellente, elle est par là même admirable.

Je ne pense pas qu'il soit nécessaire de prouver qu'il en est de même pour la liberté et la volonté. C'est une conclusion qui va sans dire, je craindrais d'ailleurs de ne pouvoir varier assez les expressions pour suffire à des analyses qui souvent se touchent de si près, et rentrent presque les unes dans les autres.

SECTION II.

Du beau moral dans la vie extérieure, physique, sociale et religieuse.

Je passe donc à la vie physique, et sans m'arrêter à faire voir toute la beauté dont elle s'empreint, quand dans le langage qu'elle prête à l'âme, elle en exprime fidèlement la grâce ou la grandeur, ce qui, je pense, est assez clair, je la considère particulièrement dans sa fonction locomotrice appliquée à l'utile; je l'observe dans l'industrie, et là encore je la vois belle, quand elle s'exerce et se déploie avec une certaine perfection.

En effet, quoiqu'il ne s'agisse alors que de la production de la richesse, comme quand elle est sage et selon l'ordre, cette production est un bien; rien n'empêche que, dans son genre, devenant un bien par excellence, elle ne prenne le caractère de tout ce qui est excellent, et ne paraisse belle par là même.

Il faudra donc reconnaître de la grâce, une grâce réelle à ces charmans travaux de femme, qui, tout en ne se proposant que le bien-être et le luxe, s'exécutent avec une agilité et une adresse ravissantes, une légèreté et une entente, une facilité et une élégance, une harmonie de mouve-

mens si vifs et si délicats, si souples et si bien conduits, qu'on ne se lasse pas de les admirer. C'est ainsi que quelques parties de l'économie domestique, certains soins du ménage, certains ouvrages de la mère de famille, peuvent prendre entre des mains habiles et ingénieuses, une sorte de poésie qui les rend avenans, attrayans et gracieux.

L'industrie sur une plus large échelle est également admirable quand elle s'élève à un certain degré de perfection et d'achèvement. Ce manufacturier, homme de génie, qui, ses calculs arrêtés, assemble et s'adjoint des milliers de travailleurs, les classe et les ordonne, leur livre les matériaux, les arme de machines, les met et les suit à l'œuvre, chef, à ses risques et périls, d'un gouvernement difficile ; et qui, grâce à sa vigilance et à son esprit d'ordre et de suite, à sa pensée, partout présente et partout conséquente, couronne par le succès une si vaste opération, créateur à sa manière, n'a-t-il pas sa grandeur? et son œuvre n'a-t-elle pas sa gloire et sa beauté?

N'arrive-t-il pas aussi qu'il y a parfois du sublime dans des actions qui cependant n'ont d'autre but que la conservation. Le marin, par exemple, dans le cours ordinaire de sa vie aventureuse, a déjà tant d'occasions d'entrer en lutte avec la nature et de soutenir dignement les combats qu'elle lui livre, n'a-t-il pas des momens où il

voit cette puissance terrible, démesurée, venir à lui, misérable et chétive créature, et l'assaillir de difficultés et de périls inouis? Or dans de telles situations, quand avec le peu de moyens physiques qu'il a entre les mains, il n'a pour se défendre que la tête et le cœur, qu'une force surtout morale; mais quand il vaut par la tête, quand il vaut par le cœur, et que par cette force toute morale, opposant héroïquement des prodiges à des prodiges, jetant au front de la tempête une pensée qui l'épie, la tente et lui résiste, s'en joue et en triomphe, ou du moins jusqu'à la fin lui dispute la victoire, représentant héroïque et champion de l'humanité, dans ce combat à outrance entre l'esprit et la matière, n'est-il pas beau? n'est-il pas grand? ne l'est-il pas jusqu'au sublime?

Mais que serait-ce si l'on observait l'activité physique dans son application et son rapport aux chefs-d'œuvre des arts? De toute part elle y serait et s'y montrerait admirable; dans le peintre, dans le sculpteur, dans le musicien, etc. Je n'entre pas dans ces détails, parce qu'ils se trouvent reproduits en plus d'un endroit de cet ouvrage; mais pour peu qu'on y réfléchisse, ne voit-on pas que jamais les facultés physiques de l'artiste, et cette partie de la nature qu'il leur associe dans ses travaux, ne se développent et ne concourent aux productions de sa pensée, ne servent bien son

génie, ne le représentent au dehors avec tout ce qu'il a de charme, de noblesse et d'élévation, sans s'embellir elles-mêmes de tous ces caractères divers ?

Que, si dans ses rapports avec la nature, l'homme s'élève à ce degré de bien, ne sera-t-il pas capable du même mérite dans ses rapports avec ses semblables ? Quelles sont en général ses obligations sociales ? la justice et la bienveillance. Or, je le demande, n'y a-t-il pas une manière d'être juste qui est plus que la probité, qui est de la générosité et de la grandeur d'âme. Être juste envers son ennemi comme on l'est envers son ami, ne pas se borner à lui accorder ce que personne ne lui refuse, mais lui reconnaître ce que soi seul on est peut-être à même d'estimer, et cela sans envie ni petite partialité ; c'est bien, c'est plus que bien, c'est une noble loyauté. N'y a-t-il pas même des cas de suprême vertu, où, comme Socrate dans les fers, un homme paie de sa vie la sainte résolution d'être fidèle à la loi ? et n'est-ce pas alors une admirable honnêteté ? Il y a pareillement une manière d'être bon à ses semblables qui est plus que de la charité, ou du moins qui est une esquise et divine charité. Quelle vertu sous ce rapport n'a pas l'âme de la femme, qui, sérieuse et recueillie, en même temps que douée du sentiment le plus délicat, a pour comprendre, deviner et sonder une grande douleur

un tact si discret ; et pour la soulager une sympathie si prompte, si pénétrante et si douce! Comme elle sait trouver le malheureux, le toucher, le gagner, en faire en quelque sorte la conquête, afin de le rendre plus docile aux consolations qu'elle lui ménage! Quel art de s'abstenir ou d'agir à propos, de cesser ou d'insister, de s'éloigner ou de revenir, de manière qu'il n'échappe pas à la séduction de son dévouement! Et quand à des traits déjà si purs se joignent des affections qui les relèvent encore, telles que celles de l'épouse, de la mère et de la fille, quel charme n'a pas cette bienveillance pleine de grâce! quelle poésie, cette pitié! N'est-ce pas là encore le bien qui devient beau en s'idéalisant?

Il y a un autre amour de l'humanité également excellent, mais austère et douloureux, qui ne convient qu'aux fortes âmes, et qui ne se déploie que dans des actions d'un immense courage, d'une héroïque patience, d'une céleste résignation ; tel est celui du soldat qui, obscur et inconnu, couronne une vie de misères, de périls et d'alarmes par le sacrifice souvent sans gloire d'une existence qu'il a engagée, et qu'il livre à la patrie à l'heure où elle la demande ; tel est celui de l'homme d'état, qui, pour prix de son attachement si profond et si pur au pays qu'il gouverne, pour prix de ce génie si laborieusement exercé, épuisé et consumé au service de la chose publique, et

parmi les ennuis et les soucis du pouvoir, méconnu, outragé, ne recueille que l'injure, la calomnie et l'ingratitude, et cependant persévère, le cœur ferme, jusqu'au bout, dans son invariable dévouement; tel est encore celui du Christ, type divin de notre nature, qui, crucifié et mourant avec toutes les angoisses de notre faiblesse, n'en a pas moins jusqu'à la fin cette sérénité infinie de charité et d'amour, qu'il est venu apporter au monde. Hé bien! dans ces diverses manifestations de l'amour de l'humanité, n'y a-t-il pas une poésie grave, triste et profonde, qui a le caractère du sublime?

Jusqu'ici donc, le beau dans l'homme est la conséquence du bien. Pour que cela soit vrai sans restriction, il ne me reste plus qu'à le considérer sous le point de vue religieux.

Or, où est la beauté en matière de religion? N'est-elle pas dans la piété angélique du petit enfant, qui sert et adore Dieu avec la naïveté de son âge, lui sourit, le supplie, lui fait fête en son cœur, et s'élève à lui de toute la force de sa vive et tendre filialité? N'est-elle pas dans les hommages solennels et fervens que la foule pressée au temple, recueillie et attentive, lui adresse parmi les chants et les pompes expressives d'un culte pur et plein de foi? N'est-elle pas pareillement dans la confiance infinie que met en lui le malheureux, qui, toutes ses joies éteintes, toutes

ses espérances brisées, tenté et battu de toute façon par les misères de la vie, ne se trouble pas néanmoins de tant de désordres apparens, mais les rapportant à la Providence, en attend, humble et calme, l'explication et la réparation? L'âme d'une assez haute énergie pour redoubler d'adhésion et d'aspiration à l'ordre, alors même qu'il se manifeste par des rigueurs inouïes, et que dans ses arrêts mystérieux il pourrait ne paraître qu'une implacable fatalité; cette âme est sublime en sa dévotion, elle est sainte entre toutes les autres; de même qu'elle est gracieuse en sa douce ferveur, celle qui, à l'aurore de la vie, et dans la fraîcheur de son matin, s'élève au ciel comme un soupir d'innocence et d'amour.

Ainsi, en religion comme dans tout le reste, l'homme trouve le beau dans la voie du bien.

Et maintenant, si je généralise et que j'exprime en abstractions les observations que je viens de faire, que dois-je dire du beau? comment l'expliquer et le définir? Il est d'abord évident qu'il tient à l'âme elle-même, car jamais il ne se montre que dans l'âme et par l'âme. Dans la conscience, il est l'âme, se développant en pensées, en affections et en volontés; au sein du monde extérieur, l'âme encore, participant et présidant à tous les faits de la vie, physique, sociale ou religieuse. Le corps a bien sa beauté, mais il ne l'a pas par lui-même; ou elle est tout organique, nulle-

ment morale, nullement humaine, et alors même il la doit encore à une espèce d'âme ou de force, qui lui donne l'animation, le mouvement et la forme : ou elle a quelque chose de spirituel, et dans ce cas, c'est l'âme elle-même, l'âme véritable et complète, la force-esprit qui la lui prête et la lui communique par impression ; ce n'est pas lui qui est réellement beau, c'est l'âme qui est belle en lui, qui le fait beau par sa présence, l'empreint de son caractère, et le revêt de son charme. Les actes qu'il accomplit, quelque but qu'ils se proposent, qu'ils regardent la nature, l'humanité ou la divinité, ne sont pas beaux par eux-mêmes ; ils ne le sont que par la pensée, qui les détermine et les dirige, par l'intention qui les anime, par le sens qu'ils manifestent, par l'âme, en un mot, qui les pénètre et les remplit de sa poésie : dépouillez-les de cette vertu intime et idéale, et ils peuvent avoir une beauté organique et vitale, cela dépend des conditions de leur jeu matériel ; mais de beauté morale, ils n'en ont plus. Ils ne représentent plus un héros, un grand caractère, un noble cœur ; ils ne représentent plus l'homme, mais l'animal. Il n'y a donc véritablement de beauté que dans l'âme, et sans pousser jusqu'aux profondeurs de la doctrine que j'indique ici, sans remonter jusqu'au principe et à l'origine même des choses, et montrer que le Créateur n'a mis de poésie dans l'univers qu'en y

répandant l'esprit au sein de la matière, qu'en donnant à toutes les formes de la terre et des cieux, aux plantes, aux pierres comme aux étoiles, une loi, une raison d'être et comme une intelligence en action; sans en conclure, comme je le pourrais, qu'en toute chose, c'est à l'élément immatériel et actif qu'est attachée la beauté, je me borne à constater que dans l'homme en particulier, rien n'est plus clair que ce rapport. C'est l'âme qui est belle en lui. Mais pour que l'âme ait cet attribut, suffit-il qu'elle soit âme; qu'elle le soit vaille que vaille, comme on dit vulgairement, qu'elle existe comme force douée de certaines facultés, dût-elle d'ailleurs ne pas user ou abuser de ces facultés, et n'y a-t-il pas des circonstances où, infidèle à sa nature, soit qu'elle ne déploie pas son activité, soit qu'elle la déploie sans raison, oisive ou déréglée, inutile ou perverse, informe ou bien difforme, loin d'être belle, elle est hideuse, et rend hideux tout ce qui l'exprime? Et, s'il en est ainsi, ne faut-il pas, pour qu'elle charme, qu'elle réunisse et concilie en elle certaines qualités déterminées? ne faut-il pas que dans la carrière qu'elle est appelée à parcourir, elle soit pleine à la fois d'élan et de mesure, de mouvement et de règle, d'énergie et de sagesse, de manière à atteindre juste le but qui lui est marqué, à ne pas rester en-deçà, à ne pas aller au-delà? Ne doit-elle pas, en d'au-

tres termes, ayant d'action et une loi d'action; une certaine puissance de développement, et un certain ordre à suivre dans ce développement, agir selon cette loi, se développer selon cet ordre, se montrer force selon sa vraie fin; être une âme en un mot, mais une âme accomplie? Je dirai donc bien, dans mon sens, que toute beauté est dans l'âme; mais j'entendrai l'âme idéale et non pas l'âme réelle, l'âme telle qu'elle devient en se perfectionnant, et non telle qu'elle est lorsqu'elle se dégrade et se corrompt par le péché. Alors, en effet, elle s'enlaidit, parce qu'elle ne remplit pas ou qu'elle remplit mal les conditions de sa destination, parce qu'elle n'est plus fidèle à sa nature, qu'elle cède à la matière, se conduit selon la matière, en suit la loi, et est *étéronome*. Ce n'est que l'âme dans le vrai, ce n'est que l'âme vraiment âme qui est capable de beauté. Or, si tel est dans l'homme le principe du beau, il n'est pas difficile de voir quelle est la relation du beau le bien. Qu'est-ce en effet que le beau? Le caractère d'une force qui, par l'heureux emploi de l'activité dont elle est douée, grâce à une exquise harmonie de vivacité et de retenue, d'énergie et de modération, de vaste élan et d'ordre, gracieuse, noble ou sublime, atteint admirablement le but de son existence! Qu'est-ce que le bien de son côté? Le caractère d'une force qui, par l'exercice légitime des facul-

tés dont elle jouit, fournit honorablement la carrière qui lui est tracée. Le bien et le beau sont donc deux nuances d'un seul et même caractère: estimable ou admirable, voilà toute la différence; le bien est l'un, le beau est l'autre; le bien est déjà le beau, il le commence et le prépare; le beau est encore le bien, il le consomme et le couronne. Point de bonne action qui n'ait déjà quelque trace de beauté, qui plus parfaite ne soit belle; point de belle action qui, avant tout, ne soit bonne et digne d'approbation; une belle âme est une bonne âme, non qu'il y ait parité entre la beauté et la bonté, mais si l'une est supérieure, elle n'est pas étrangère à l'autre, elle en est au contraire tout-à-fait inséparable; la beauté tient à la bonté, comme la fleur à son germe; elle en est le plein et pur développement, c'est la bonté devenue belle, revêtue de grandeur, de noblesse ou de grâce.

Il importe sans doute ici de ne pas faire de confusion, de ne pas dire, par exemple, voilà un beau génie et un méprisable caractère. Où est alors l'alliance du beau avec le bien? Elle est dans le génie, qui n'est beau que parce qu'il est excellent; elle n'est pas dans le caractère qui est honteux, parce qu'il est vicieux, et n'est privé de beauté que parce qu'il l'est de bonté. Il ne faudrait pas dire non plus: voilà dans le même homme l'héroïsme du soldat et un esprit grossier, des

penchans peu relevés, des habitudes ignobles ; comment concilier dans cet homme le beau avec le bien ? Le beau et le bien sont dans l'héroïsme, qui n'est un grand courage que parce qu'il est un courage vrai, sérieux et éprouvé ; et, quant au reste, ce qui y paraît de hideux et de laid vient précisément de ce qui s'y trouve de mauvais et de dépravé, en sorte qu'alors même et par contraste on peut y apercevoir le rapport du bien avec le beau. Ainsi, pourvu qu'on en juge avec un sage discernement, qu'on ne cherche pas une espèce de beau dans une espèce de bien différente, le beau intellectuel dans le bien physique, le beau physique dans le bien social, le beau social dans le bien individuel, etc., toute contradiction disparaîtra, et on demeurera convaincu qu'en effet, dans l'humanité, si le bien n'est pas toujours beau, le beau n'est jamais sans le bien.

Le beau est le bien dans sa splendeur.

CHAPITRE VI.

DU BIEN ET DU BEAU MORAL CONSIDÉRÉS SOUS LE RAPPORT DE L'OBLIGATION QU'ILS IMPOSENT.

Je n'ai sans doute pas pu jusqu'ici traiter du bien, comme je l'ai fait, sans être amené plus d'une fois à le considérer non-seulement en lui-même et dans sa nature, mais aussi dans ses effets et son impression sur la conscience; je ne l'ai néanmoins examiné sous ce dernier point de vue qu'indirectement et en passant; j'ai donc à y revenir d'une manière plus expresse.

Qu'éprouvons-nous en nous-mêmes lorsque le bien s'offre à nos yeux dans telle ou telle action à faire? Nous le voyons et l'affirmons, nous jugeons qu'il est là, nous le croyons réel et vrai, nous en avons une idée, mais n'en avons-nous qu'une idée? Après avoir pensé le bien, n'avons-nous rien qui nous détermine à le vouloir et à le faire? Observons attentivement ce qui se passe en nous dans cette circonstance.

Il y a sans doute des situations où, soit notre faute, soit celle des choses, nous percevons le bien

si vaguement, que nous ne savons trop ce qu'il est, ni même peut-être s'il est, et que la foi nous manquant, nous n'avons aucun motif de vouloir et d'agir. Mais il n'y a rien là de particulier à la notion dont je m'occupe, et il n'en est pas une d'un autre genre, qui, aussi obscure et aussi indéterminée, ne nous laissât pareillement dans le doute et l'indécision. Pour prendre un parti et se mettre à l'œuvre, il faut conseil et connaissance. Tant qu'on ignore ou qu'on ne sait pas bien le but qu'on doit atteindre, il est tout simple qu'on ne trouve en soi nulle raison de le poursuivre.

Mais il cesse d'en être ainsi aussitôt que le bien se montre à nous avec évidence et certitude. Qu'il soit juste et honnête de rendre au légitime possesseur le dépôt confié; qu'il soit charitable et humain d'aider ou de sauver son semblable en souffrance, en détresse ou en péril; qu'il soit pieux et saint d'honorer Dieu de toute son âme, de s'élever à lui de pensée, d'affection et d'action, comme au principe même de l'ordre : voilà qui est clair et constant. Le bien est là sans aucun doute, il y est manifeste, explicite, positif et certain. Comment alors le regardons-nous? Est-ce comme une de ces vérités indifférentes et inutiles qui n'importent pas et n'engagent à rien? Nous bornons-nous à le connaître et à prononcer qu'il *est*, et n'ajoutons-nous pas en même temps que puisqu'il est, il *faut* le faire? Ne joignons-nous

pas à notre affirmation un commandement qui la consacre, ne donnons-nous pas à notre jugement un caractère impératif? Dès qu'une action nous paraît bonne, ne sentons-nous pas le besoin, ou pour mieux dire, le devoir de l'accomplir librement? et que nous l'accomplissions ou non, ne sommes-nous pas convaincus qu'il ne nous suffit pas de la concevoir, mais que nous avons aussi à l'exécuter? Difficile ou facile, grande, héroïque, terrible ou simple, douce et heureuse, elle exige sans doute une plus vive et une plus ferme moralité dans un cas que dans l'autre; mais dans un cas comme dans l'autre, elle s'impose à la conscience, et quand il n'y a pas vice, il y a faiblesse à la négliger et à s'y refuser. L'impuissance seule en explique et en justifie l'omission; la douleur et le sacrifice excusent, mais ne dispensent pas. Au pied de l'échafaud, ainsi que dans la moins périlleuse des situations, devant le martyre comme au sein de la paix d'une vie calme et sans troubles, aux clameurs et aux menaces d'une foule en fureur comme à ses justes applaudissemens, il y va de l'honneur, de cet honneur qui n'est que le sens impérieux et sacré du bien, de rendre témoignage à l'innocence, de confesser sa foi, de servir son pays de son bras ou de sa pensée. Que le mérite ne soit pas le même dans des circonstances si diverses, personne ne le contestera. Les vertus du héros ne sont pas de même rang que

celles de l'honnête homme, et la dignité est moins éminente chez celui-ci que chez celui-là ; mais, pour l'un comme pour l'autre, il s'agit toujours d'un but, dont il ne leur est pas permis moralement de se détourner et de s'écarter. Partout où se montre le bien, il se montre inviolable, et l'idée que nous en avons est une idée-règle, une loi qui emporte *obligation*. Qu'est-ce donc que l'obligation ? L'engagement à l'action que font invariablement naître en nous les décrets de la raison appliquée au bien moral.

Cet engagement tout spécial n'est ni l'attrait ni la nécessité.

Il n'est pas la nécessité, car il n'est pas invincible ; témoin trop d'occasions dans lesquelles malheureusement nous ne cédons pas comme nous le devrions à cette sainte impulsion. Il n'est pas la nécessité, car où elle est il cesse d'être. Nous ne sommes pas toujours libres, nous ne le sommes jamais absolument. Eh bien ! quand aux fatalités essentielles et invariables viennent s'en joindre d'accidentelles, qui suspendent pour un moment le plein exercice de notre liberté, esclaves de la force des choses, nous ne sommes plus obligés, nous sommes liés et enchaînés ; nous n'avons plus à obéir, nous avons à servir ; nous sommes les hommes du destin, et non plus ceux du devoir. Puis, quand revient la liberté, revient aussi la responsabilité ; en échappant aux entraî-

moteurs irrésistibles et inévitables, nous rentrons sous l'autorité de notre idée-règle du bien, nous reprenons toutes nos charges, et dans ce changement de situation se marque de nouveau l'opposition de l'obligation et de la nécessité.

Il n'y a pas même différence, mais il y a encore différence entre l'obligation et l'attrait. L'une, en effet, répond au bien, l'autre répond au bonheur : or, quoiqu'il soit dans la nature du bien et du bonheur d'être finalement unis par un rapport invariable, cependant il est un grand nombre de circonstances diverses où ils sont et paraissent provisoirement séparés, et dans lesquelles par conséquent il est facile de juger de leur effet respectif. Je suppose donc qu'il nous arrive de ne voir, dans un acte à faire, que le côté de l'honnête, comme, par exemple, quand il s'agit d'un dévouement immédiat, dont nous n'avons pas le loisir de calculer les conséquences, nous n'avons alors d'autre sentiment que celui d'une tâche sainte, et nous trouvons à l'accomplir devoir et non plaisir. Je suppose, d'un autre côté, qu'en présence d'un parti à prendre, nous en estimions l'utilité sans en regarder la justice; séduits et non obligés, au lieu de vouloir par une considération de conscience et d'honneur, nous cédons à une sollicitation d'intérêt et de bien-être. Il se peut sans doute que ce motif ne soit pas en contradiction avec celui qui se tirerait d'une vue plus légitime;

il est même vrai que, comme au fond la félicité tient à la vertu, tout penchant qui mène à l'une s'accorde avec la loi qui porte à l'autre; mais il est vrai en même temps que, quand, par une fâcheuse distraction, on néglige dans ce but complexe celui des deux élémens qui est obligatoire et sacré, l'autre ne reste plus qu'un objet d'agrément et de désir, et alors, en aspirant à l'obtenir et à le posséder, on suit un mouvement de la passion et non un commandement de la raison. Enfin, je suppose que dans la perspective de sa pleine et large destinée, l'homme, saisissant la relation du développement légitime de ses diverses facultés, et de la joie qui en est la suite, de la perfection à laquelle il est appelé et du contentement qu'elle lui procure, du mérite et de la récompense, du bien et du bonheur, se dirige vers cette double fin, et y marche à la fois par principe et par goût; eh bien! il est encore facile, quoiqu'elles suivent le même cours et coulent pour ainsi dire dans le même lit, de distinguer entre elles ces deux sortes de déterminations, et de rapporter au sens moral celle qui engage et n'entraîne pas, et à l'amour celle qui entraîne, mais n'engage et n'oblige pas. Il résulte d'ailleurs de leur intime conciliation, que la conduite de la vie a un tout autre caractère que si elle était exclusivement sous l'influence de l'une ou de l'autre. Ce n'est plus un triste stoïcisme ni un épicu-

risme sans dignité, ce n'est plus stoïcisme, ni épicurisme, mais bien plutôt christianisme, vérité et humanité. L'obligation n'est plus comme si elle était seule, elle s'adoucit par l'attrait, et l'attrait pareillement se sanctifie par l'obligation; ils se tempèrent l'un et l'autre, et se montrent ainsi comme deux puissances, qui, en concourant en commun au souverain bien de notre nature, ont chacune à part leur caractère, leur action propre et leur effet.

Je n'ai pas dit que l'attrait n'est pas plus que l'obligation irrésistible et infaillible, et qu'en cela il se distingue également de la nécessité. Mais je ne pense pas que ce soit une remarque que j'aie besoin de développer. Il y a bien souvent de la fatalité dans la naissance d'un penchant, mais il n'y en a plus que par exception dans la manière dont il sollicite et excite notre volonté. Dans ce second cas, nous sommes toujours, avec plus ou moins de pouvoir, libres et maîtres de nous.

L'obligation reconnue, définie et distinguée des faits dont elle se rapproche, mais avec lesquels elle ne se confond pas, il faut maintenant savoir si elle est une ou diverse, si elle a ou non des degrés, des variétés et des nuances.

Je ne veux pas examiner ici l'opinion des stoïciens, qui, dans leur rigorisme excessif, soutiennent qu'il n'y a pour tout qu'une seule et même obligation. Probablement ils sont amenés à cette

conclusion erronée par un raisonnement bon d'intention, mais inexact de logique. En effet, dans leur zèle à flétrir tout ce qui est mal, à honorer tout ce qui est bien, ils ne voient point de petites fautes, ils ne voient point de petites vertus; tout est grave à leurs yeux, et de là à dire que tout est égal, que tout se vaut en fait de mérite comme en fait de démérite, il n'y a certainement pas loin. C'est une illusion généreuse qui provient d'un respect austère et religieux pour la pureté morale, et qui, dans tous les cas, est préférable à une erreur bien plus fâcheuse, dont la conséquence est aussi de voir une sorte d'égalité ou plutôt d'indifférence entre toutes les actions, et par suite de nier la distinction du bien et du mal; c'est une illusion généreuse, mais c'est une illusion; je m'explique, mais je ne partage pas l'opinion des stoïciens.

Quant au fond même de la question, l'obligation paraîtra *une* ou plutôt de même nature, si on ne la considère que comme le devoir qu'impose à l'âme en général la vue du bien quel qu'il soit. En effet, dès qu'il y a bien en quelque chose et sous quelque forme que ce soit, ou qu'on le saisisse, il y a commandement, engagement à l'action au nom de la sagesse et de la raison. Il n'est si mince partie de notre destination morale qui ne s'offre à nous avec ce caractère, et qui ne se recommande à nos yeux comme digne de soin et

d'application. Nous sommes tenus à tout ce qui se rattache de loin comme de près à l'amélioration de notre nature ; et la loi qui nous ordonne de veiller religieusement aux grands intérêts de notre vertu, nous ordonne pareillement de prendre garde aux petits ; elle ne néglige aucun acte et n'omet aucun cas ; elle est, en un mot, universelle. Ainsi, il n'y a pas deux sortes de bien, l'une qui oblige et l'autre qui n'oblige pas. Tout bien oblige positivement.

Mais si tout bien oblige positivement, tout bien n'oblige pas également ; et comme on distingue différens ordres, et dans chaque ordre différens degrés d'actes honnêtes et légitimes, on distingue aussi différens ordres et différens degrés d'obligation. Tous les devoirs sont des devoirs, mais ne le sont pas au même rang ; il y a entre eux hiérarchie.

Et d'abord il est évident que, puisque l'homme n'est homme, et n'accomplit, sous tous les rapports, sa destination d'homme qu'autant qu'en principe il s'est fait une âme meilleure et plus parfaite, son premier devoir est de cultiver ses facultés intimes, et de donner à ses pensées, à ses affections et à ses volontés leur vrai développement. Avant tout le bien de conscience, parce que c'est là qu'est la source de ce qu'il y a de moralité et de vertu dans tout le reste, et que la vie extérieure, physique, sociale ou religieuse, n'a de mé-

rite en ses pratiques qu'en conséquence des intentions et des sentimens qui la dirigent.

Viennent ensuite ces pratiques; mais comme elles sont relatives à des existences inégales, inégales elles-mêmes, quoique toujours obligatoires, celles qui regardent l'humanité sont au-dessus de celles qui regardent la nature, et celles qui regardent la divinité au-dessus des unes et des autres. Il n'est pas, en effet, de même importance morale d'être économe et industrieux, ou juste et bienveillant, ou religieux et pieux. Dans le premier cas, on n'observe bien que les lois du monde sensible, et c'est sagesse sans contredit; mais dans le second on se conforme aux lois du monde social, et c'est sagesse et honnêteté; dans le troisième, on fait mieux encore, on obéit à la loi des lois, à la loi suprême et absolue, à celle qui fonde, domine et embrasse toutes les autres; et c'est là le souverain bien. Ainsi, la perfection s'élève du respect de l'ordre physique au respect de l'ordre moral, et du respect de ces deux ordres, de ces deux fractions de l'ordre, au culte de l'ordre universel et du gouvernement de la Providence. La gradation est manifeste : l'homme déjà grand par les travaux qui ont les corps pour objet, l'est encore plus par ses œuvres politiques et sociales, et plus encore par les hommages qu'il rend au Créateur et la manière dont il y rattache ses soins envers l'homme et la nature. Il doit donc, en s'efforçant

de ne négliger aucune partie du bien qu'il a à faire, proportionner ses efforts au rang de chacune d'elles, et mesurer son dévouement sur leur valeur respective.

Voilà une première raison de reconnaître des différences entre nos obligations. Puis, comme en chaque espèce de bien, il y a le bien de rigueur, celui sans lequel il y aurait mal ; et le bien de générosité, celui dont l'absence n'est pas le mal, mais une moindre perfection, obligés à tous deux, nous le sommes plus cependant au premier qu'au second. Nous sommes tenus plus étroitement de ne pas tomber dans le désordre, que de nous élever à l'idéal ; de ne pas manquer notre destination, que de l'accomplir excellemment ; non que nous ne devions nous proposer l'idéal et l'excellent, mais au préalable il nous faut faire ce sans quoi nous serions vicieux. Aspirons, c'est notre grandeur, à être un jour, si nous le pouvons, des hommes parfaits et des saints ; mais commençons prudemment par être irréprochables, et préparons-nous aux vertus éminentes et glorieuses par les vertus plus humbles d'une vie exempte de blâme. S'agit-il, par exemple, de cultiver notre pensée ? quelle sera notre première tâche ? de donner à notre esprit cette sagesse élémentaire sans laquelle il demeurerait dans un déplorable aveuglement. Ultérieurement, si nous le pouvons, développons et fortifions en lui de plus hautes

facultés, c'est le progrès naturel; mais n'oublions pas qu'en principe, ce serait une faute bien plus grave de le priver de toute instruction que de ne pas l'enrichir de ces connaissances supérieures qui sont la gloire de l'intelligence. Il en est de même de notre cœur; ne négligeons volontairement aucun moyen de l'animer de grandes et nobles passions; mais prenons garde avant tout de le livrer à des passions trompeuses et déréglées : qu'il débute par le bien, pour arriver ensuite au beau, et si par malheur il n'y parvient pas, qu'à défaut d'élévation il ait au moins de l'innocence.

Veut-on d'autres exemples? qu'on en prenne un relatif aux questions d'économie, et l'on verra que là aussi se reproduit la distinction des devoirs de rigueur et des devoirs de simple zèle.

Une des fins de l'homme est l'utile; j'ai expliqué comme je l'entends. Or, dans l'utile il y a deux choses, le nécessaire et le superflu. Eh bien! n'est-il pas clair qu'avant de songer au second, il faut s'occuper du premier, et que soit dans l'état, soit dans la famille, la prudence veut qu'on commence par se préserver de la pauvreté, sauf ensuite à rechercher l'aisance et la richesse? et dans les relations d'homme à homme; si c'est une obligation de sauver la vie à son semblable, n'est-ce pas une obligation bien autrement impérieuse de n'y pas porter atteinte? Enfin, n'y a-t-il pas aussi deux espèces de piété, l'une toute simple,

toute vulgaire, et sans laquelle il n'y aurait dans l'âme qu'indifférence ou irréligion, l'autre exquise, élevée, nourrie des plus pures pensées et des plus saintes affections? Or, comment se marque en morale la différence qui les distingue? par l'ordre et le précepte; on recommande celle-ci, on commande celle-là; on dit de celle-ci : essayez; de celle-là : il faut.

Ce serait d'ailleurs méconnaître la vraie nature de l'homme que de ne pas tenir compte des difficultés plus ou moins considérables qui accompagnent la pratique des diverses espèces de devoirs, que ne pas admettre, en conséquence, une gradation entre ces devoirs. Ce serait supposer sans raison qu'il peut tout également, qu'il ne lui en coûte pas plus d'être vertueux avec douleur et sacrifice, que de l'être par plaisir et entraînement de cœur; d'être juste et charitable jusqu'à la sainteté, jusqu'à l'héroïsme, que de l'être comme tout le monde et avec le mérite commun à tous; d'être une créature idéale que simplement une bonne âme. Ce serait croire que le beau lui est aussi accessible que le bien, et que la perfection est à sa portée tout comme le moindre des mérites. Or, s'il est vrai que dans sa carrière, l'homme ait le pouvoir de parcourir tous les degrés qui la partagent, il n'est pas moins vrai qu'il lui est plus facile de toucher au premier terme que de parvenir au dernier, de commencer le

progrès que le poursuivre jusqu'au bout. Il a une tâche de début, et par delà une autre tâche, puis une autre et une autre encore, et ainsi de suite jusqu'à la fin, et ces tâches n'exigent pas de lui mêmes efforts et même puissance. Au premier rang les plus aisées, au second celles qui le sont moins, puis après celles qui sont difficiles, celles qui le sont davantage encore, celles enfin qui sont ardues, effrayantes, presque impossibles. Comment donc, avec cette variété et cette progression croissante d'obstacles à surmonter, l'obligation de les surmonter resterait-elle immuable et ferait-elle même devoir de l'acte le plus facile et du dévouement le plus sublime, mais aussi le plus douloureux? On ne saurait ainsi tout confondre et placer sur la même ligne des luttes, des jeux d'enfans, et des combats de géans, d'humbles et modestes essais et des travaux herculéens. Dites, si vous voulez, que tout cela est bien, mais ne dites pas que c'est également bien, également obligatoire; car il y aurait là une grave erreur, qui, entre autres conséquences fâcheuses, aurait celle de légitimer une foule d'injustices, puisqu'en établissant l'égalité de toute espèce de bien, elle établirait par là même l'égalité de tous les mérites, l'égalité de tous les démérites, et par suite la distribution la moins équitable et la moins vraie des récompenses et des peines.

D'après les raisons que je viens de donner et

qui consistent, en général, à considérer dans les actions, soit l'importance, soit la difficulté, on doit bien voir maintenant que l'obligation a des degrés et un grand nombre de degrés. Rien de plus facile à concevoir. Il n'en est pas de même quand il s'agit de la rigoureuse détermination de chacun de ces degrés : rien de plus délicat, en effet, que d'en dresser une échelle exacte. Heureusement qu'une telle œuvre n'est pas de mon sujet, qu'elle regarde spécialement les codificateurs et les casuistes, et que je peux me borner au point de vue le plus élevé et le plus général des problèmes qu'ils agitent.

Me voici donc arrivé, d'après le plan que je me suis tracé, à la question du bonheur. Je ne l'aborde pas sans quelque crainte ; car quoique j'aie toute confiance en la solution que je vais présenter, je ne me dissimule pas cependant qu'elle n'aura pas peut-être assez vite l'air et le caractère de la vérité, et que quelque temps elle pourra paraître paradoxale et contestable. Je prie seulement qu'on veuille bien me suivre et m'entendre jusqu'au bout.

CHAPITRE VII.

DU BONHEUR.

SECTION I.

De l'union du bonheur et du bien.

Qu'est-ce donc que le bonheur ? et dans quel rapport est-il avec le bien ?

Je vais sans doute me répéter en commençant cette recherche par une réflexion que j'ai déjà plus d'une fois renouvelée ; mais je la crois nécessaire comme introduction à un ordre d'idées qui demande à être traité avec toute sorte de soins et de ménagemens.

La morale dans son ensemble est une conclusion de la psychologie.

Dans chacune de ses parties elle est par conséquent la conclusion de quelque partie de la psychologie qui s'y rapporte et y répond.

C'est toujours par quelque observation relative à la *nature* de l'âme que se résout tel ou tel problème relatif à sa *destination*.

Cela est vrai particulièrement au sujet du bonheur. Pour voir, en effet, comment il rentre dans le but et la fin de l'homme, il est nécessaire de recourir à certaines données psychologiques qui seules peuvent bien conduire à l'explication dont il est l'objet. — Rien au reste de plus familier et de plus facile à saisir que le fait qui les contient; il est même un de ceux sur lesquels il y a le moins de contestation et de division.

Dans quelque système, en effet, que l'on veuille se placer, il est vrai, évidemment vrai, que l'homme vit et agit; qu'il se sait vivre et agir, qu'il s'aime avec ces qualités, qu'il aime à les voir se développer et se perfectionner en lui; et comme c'est à la vertu et à la puissance qu'elles parviennent lorsqu'elles sont excellentes, il jouit de la vertu, il jouit de la puissance, il y trouve le bonheur et la satisfaction de sa nature.

Or, tantôt il est puissant par le seul secours de Dieu, d'une manière toute providentielle, tantôt il l'est par son fait et par l'énergie de sa volonté; mais de quelque manière qu'il le soit, il n'en a pas plus tôt conscience, qu'il se félicite intérieurement soit de la faveur qu'il a reçue, soit de l'œuvre qu'il a accomplie, avec cette différence toutefois qu'il se plaît à l'une comme à un avantage de fortune ou de naissance, et à l'autre comme à un fruit de sa liberté et de son travail.

Ainsi, toutes ses joies ne se ressemblent pas,

toutes ne sont pas à ses yeux des preuves et des récompenses de son mérite personnel ; il en est beaucoup qui ne lui viennent que des occasions et des circonstances ; mais toutes ont pour raison le sentiment d'une activité qui se déploie convenablement. C'est une loi de son existence sans exception ni variabilité, que jamais il ne se sache dans un état conforme au bien, sans en éprouver aussitôt une douce et vive émotion. Il peut sans doute se tromper, et il se trompe fréquemment sur ce qu'il est et sur ce qu'il fait, et, par suite de son erreur, il est heureux d'un état dont au contraire il devrait souffrir. C'est là une fâcheuse conséquence des illusions dont il est dupe. Mais alors même il n'est pas heureux de ses faiblesses et de ses vices, il l'est de ce qu'à tort, il est vrai, il prend pour de la puissance et croit de la perfection. Qu'il vienne à mieux juger de sa situation ou de sa conduite et à en reconnaître clairement le véritable caractère, convaincu par là même de ses misères ou de ses fautes, il chasse de son cœur un vain et faux plaisir, pour n'y plus laisser en place qu'un triste et amer ennui.

J'ai distingué deux conditions de légitime exercice pour les facultés humaines : 1° le concours des causes fatales et providentielles ; 2° la moralité, l'énergie libre et volontaire. Or, il n'est pas rare que ces deux conditions ne soient pas remplies en même temps, et que l'âme vaille par les

événemens, quelque faible qu'elle soit d'ailleurs, ou qu'elle vaille par son propre fonds, quelque maltraitée qu'elle soit, du reste, par la fortune et la force des choses. Dans de tels cas qu'éprouve-t-elle ? du contentement et de la tristesse, deux affections opposées, une joie mêlée de douleur et une douleur mêlée de joie; heureuse et malheureuse à la fois de ce qu'elle fait et de ce qu'elle ne fait pas, de ce qui vient d'elle et de ce qui n'en vient pas, des biens et des maux qui lui sont propres ou qui lui arrivent du dehors. Il faut bien juger ces situations; loin de contrarier, elles confirment la vérité que je veux établir, et elles servent à expliquer comment, malgré le rapport du bien et du bonheur, du mal et du malheur, l'homme de bien a ses misères, et le méchant les prospérités.

Voici donc ce qu'enseigne, ce que *donne* la psychologie. Nul ne se sent qu'il ne se sente agir, ne se sent agir avec puissance qui ne jouisse de son activité; le bonheur est inhérent à la conscience de toute action légitimement accomplie.

La morale tire de ces données les conséquences suivantes :

Comme le bien, considéré dans sa plus haute généralité, n'est jamais pour l'âme humaine que le développement légitime de sa libre activité et des facultés qui en dérivent; comme par là même il est vertu, puissance réelle et excellente, qu'il

n'est et ne peut être tel, sans être perçu par la conscience, et donner lieu en même temps à une émotion agréable : il s'ensuit que le bien est au moyen du sentiment la source certaine du bonheur, ou que le bonheur, si l'on veut, est la conséquence nécessaire du sentiment du bien.

Et ce qui est vrai du bien en général, l'est de chaque espèce de bien en particulier. Chacune a son espèce de bonheur.

Nous sommes heureux de notre intelligence quand elle nous paraît s'exercer avec succès et perfection dans l'une ou l'autre des carrières qu'elle est destinée à parcourir. Nous sommes heureux de la trouver vive, forte et féconde, soit pour la science, soit pour la poésie, soit enfin pour l'éloquence ; nous le serions plus encore, si nous lui voyons à la fois, même aptitude pour ces trois talens, j'allais presque dire pour ces trois vertus. Ce sont même là, dans notre cœur, des jouissances si pures, si intimes et si enivrantes, que souvent elles suffisent pour nous consoler et nous distraire des plus cruels chagrins, et nous rendre insensibles aux plus rudes atteintes. Une forte et légitime occupation, la découverte de la vérité, l'admiration de la beauté, la puissance de la persuasion, sont un remède à bien des maux, un préservatif contre bien des peines. L'homme de génie souffre beaucoup ; mais ce n'est pas de son génie, je veux dire des bonnes parties et des

triomphes de son génie ; il souffre des défaillances et des chutes fâcheuses de cette haute faculté. Ces faiblesses passées, et lorsqu'il est dans ses momens de facilité et de création, non-seulement il ne souffre plus, mais comme Dieu qu'il imite, il a de divins tressaillemens, et ravi de félicité, il lui importe assez peu qu'à ses pieds et dans une autre sphère, s'arment contre lui de petits intérêts ou de mauvaises passions ; il est trop plein de lui-même pour être troublé de ces misères, il est et reste heureux autant, du moins, que dure pour lui le sentiment de la victoire, la foi en lui-même et l'enthousiasme.

Le bien de la pensée est donc une source de bonheur.

On doit en dire autant du bien qui tient à la sensibilité. Toutes les fois, en effet, que nous sentons nos affections suivre leur cours naturel et se rapporter avec convenance à leur objet véritable, nous nous félicitons intérieurement de voir notre âme désirer, rechercher ce qui lui convient, repousser ce qui lui est contraire. Il y a une douce satisfaction à savoir qu'elle évite ainsi de fâcheux entraînemens, et qu'au lieu de céder à de funestes penchans, elle se livre avec sagesse à de droites et nobles inclinations. Si ce ne sont pas encore là des mouvemens qui suffisent à nos yeux à l'entière production du bien, ce sont au moins des dispositions qui y concourent admirablement, et persuadés

que le commencement de tout progrès vers la perfection est de l'aimer en elle-même, d'aimer tout ce qui s'y rapporte, et de répugner à tout ce qui s'en écarte, nous n'avons pas plus tôt reconnu en nous ces penchans de notre cœur, que comme à un symptôme de vraie force, nous sommes heureux de cette vertu qui s'essaie et s'annonce, et que nous nous plaisons à notre zèle, en attendant que nous nous plaisions à nos œuvres et à nos actes. Ainsi, la sensibilité dans son exercice légitime, a ses plaisirs comme l'intelligence; l'ordre y est comme dans l'intelligence une cause infaillible de contentement.

La volonté dans les mêmes conditions est suivie des mêmes effets. Aveugle, brutale et emportée, manquant d'élan ou de constance, de courage ou de résignation, faible, en un mot, de quelque façon elle nous fait peine et nous rend tristes. Nous souffrons de ne valoir pas plus par le conseil et la résolution. Mais qu'au contraire, elle ne se déploie que par des motifs éclairés, qu'elle se montre à propos patiente ou énergique, persistante et tenace, ou rapide et vigoureuse, excellente, par là même, elle est pour nous, dans la conscience, une source inépuisable de bonheur et de joie. Quel bonheur, en effet, que de se dire à soi-même : Je veux, et je veux bien; je marche en ma liberté vers le but qui m'est marqué, j'écarte ou je renverse les obstacles qui

m'arrêtent, je cherche et je m'assure les sécours qui me sont bons; les forces amies, je me les donne et m'en fais des auxiliaires; les forces ennemies, je les combats, je les dompte ou m'en délivre; je me pose de ma personne en face de la société, et si elle est dans l'ordre je la respecte, sinon je tâche de la réformer; de ma personne aussi j'aborde la nature, et par l'art ou l'industrie, je lui imprime ma pensée et la modifie selon mes idées! Certes, il y a grand plaisir à se rendre ainsi à soi-même témoignage de l'empire qu'on exerce légitimement et sur ses propres facultés et sur les puissances extérieures; c'est même une jouissance d'autant plus pure que comme elle naît du développement et de l'action de la volonté, elle n'est pas sujette à être troublée, à passer et à s'évanouir, ainsi que celles qui tiennent à des causes fatales et nécessaires.

Je passe à l'espèce de bonheur qui vient du bien physique. Le bien physique, qu'on se le rappelle, consiste dans l'application raisonnable de notre activité morale à la conservation, au perfectionnement et au bon usage des organes. Or, jamais nous arrive-t-il d'avoir la sensation de quelque partie de notre corps qui souffrait et cesse de souffrir sans éprouver aussitôt une impression de bien-être? De même lorsque nous nous apercevons que le jeu de quelque appareil devient plus facile et plus parfait, qu'il s'emploie

avec plus de succès à l'expression ou à la locomotion, qu'il se prête mieux par là même à la production de nos idées, ne sommes-nous pas satisfaits? Et quand nous remarquons que c'est à nos soins que nous devons ces résultats; que santé, aptitude, adresse et forces organiques, nous devons tout, soit à la tempérance, soit à l'exercice intelligent de nos diverses fonctions vitales, ne sommes-nous pas heureux de ces qualités, comme d'autant de biens que nous ont valu notre modération et notre sagesse? Il est un exemple frappant de l'espèce de plaisir que donne la vie physique, se développant avec art sous l'influence de l'esprit, c'est celui de l'orateur. L'orateur animé d'une conviction profonde et ardent à la communiquer, n'a pas plus tôt senti sa parole docile se plier à sa pensée, et prompte, juste et chaleureuse, en suivre tous les mouvemens, en exprimer toutes les nuances et la porter toute vive à ses auditeurs captivés, qu'indépendamment du succès qui l'attend au dehors, il y a pour lui un bonheur de nerfs et d'organisation, un enivrement de paroles, une volupté du bien dire, qui sont certainement pour lui le prix le plus doux de ses efforts. Chez lui, l'âme a mieux fait que vaincre la matière, elle l'a associée à son action, employée à ses œuvres; elle en est plus forte et plus parfaite, par suite aussi plus heureuse.

Le bien physique consiste aussi dans les légitimes modifications que l'homme, au moyen de ses organes et des instrumens dont il les aide, fait subir à la nature, soit dans un but d'utilité, soit dans un but de beauté. Si donc, grâce à son industrieuse et active économie, il s'est acquis laborieusement des richesses qui l'honorent, comment n'aurait-il pas contentement à les posséder et en user? Puisqu'elles sont sa conquête, une preuve de son habileté, un progrès de son activité se produisant au sein du monde, comment n'y trouverait-il pas satisfaction et plaisir? C'est du travail excellent, c'est presque de la vertu; il le voit et le sent, comment ne pas s'en féliciter? Il ne serait pas homme s'il ne jouissait pas de cette partie de sa destination si convenablement menée à bien.

Que si vous regardez les œuvres d'art dans lesquelles l'âme est parvenue à empreindre de poésie les élémens de la matière, vous concevez également qu'achevées avec puissance, elles le soient aussi avec délices, et qu'elles donnent le bonheur en signe du bien qu'elles réalisent. Michel-Ange, à la fois peintre, sculpteur et architecte, ne dut-il pas avoir, n'eut-il pas de la béatitude du créateur, de ces indicibles voluptés qui naissent au cœur du vrai poète, lorsque après de longs jours de solitude et de travail, maître enfin de son sujet, il avait écrit sur une fresque, formulé dans

du marbre, distribué avec harmonie dans toute la variété d'un édifice, quelqu'une de ses pensées-dogmes dont il était inspiré ? Les dégoûts ne lui manquaient pas, et je ne parle que de ceux qui tenaient aux difficultés et aux rudes pratiques de son art. De profonds ennuis et de vives angoisses assiégeaient ce fort génie, quand parfois il se sentait languir et défaillir devant d'immenses obstacles ; mais si c'étaient là des momens de douleur et de larmes, c'est que c'étaient aussi des momens de fatigue et d'impuissance, il en avait d'autres où l'artiste, divinement grand en lui, était par cette raison même divinement heureux.

Il y a dans toutes les espèces d'actions dont je viens de parler la plus constante relation entre le bien et le bonheur,

Il en est de même de toutes celles qui ont la société pour objet.

Qu'on les passe en revue, et l'on reconnaîtra qu'il n'en est pas une qui soit bonne et ne soit pas heureuse. Respecter la propriété d'autrui, respecter son honneur, sa personne et sa vie, être fidèle à la foi jurée, tenir ses engagemens, dire la vérité et ne pas tromper, etc., tout cela est de la justice, de l'honnêteté et de la probité ; tout cela est de la vertu. Or, quiconque accomplit exactement ces divers devoirs, éprouve à coup sûr en y pensant, une douce et pure émotition; il se sent et se juge fort de son obéissance à la loi, et

il s'applaudit de cette conduite : agir autrement eût été se dégrader et se corrompre, se rendre coupable de faiblesse, de faute et peut-être de crime, se jeter dans le mal et y trouver le remords. En échappant par une bonne vie à cette honte et à ce péril, on jouit à juste titre de son intégrité et de son innocence ; il y a certainement là de quoi être assez heureux. Mais ce plaisir de n'avoir pas failli doit être vif, surtout, quand pour rester irréprochable, il a fallu courageusement ou braver un danger, ou résister à une tentation, et peut-être sacrifier ses plus chers intérêts. L'héroïsme en ce genre a certainement, dans les joies qui lui sont réservées, une incomparable récompense. Non que je prétende qu'il n'ait pas aussi ses tristesses et ses amertumes ; car il n'est pas tout héroïsme, il ne l'est pas sans défaut, et quand il n'aurait d'autres imperfections que celles qui sont inhérentes à la nature de l'humanité, il en aurait trop encore pour n'être pas vulnérable et misérable par quelque côté. Mais ce qui fait alors souffrir l'âme, ce n'est pas ce qu'elle a d'héroïque, c'est ce qu'elle a de faible et d'infirme, ce n'est pas le Dieu qui est triste en elle, c'est l'homme, c'est la créature, c'est la force limitée, combattue et coupable et non la force victorieuse, triomphante et excellente. La sainteté absolue n'est guère une habitude, elle est plutôt une rare et sublime élévation, que précèdent et que sui-

vent de moins hautes perfections et souvent même des faiblesses, et par conséquent aussi ses joies se mêlent de tristesses qui les troublent et les altèrent ; mais si elle était absolue, elle ne serait que félicité, et Dieu qui est la toute sainteté est aussi la toute félicité.

Quoique ces réflexions s'appliquent également à toutes les vertus sociales, je crois cependant devoir encore présenter quelques observations relatives à celles d'entre elles qui ont le caractère de la bienveillance. Par quels actes en général s'exercent et se développent-elles ? par le pardon des injures, le souvenir des bienfaits, le zèle à secourir, à consoler les malheureux, le dévouement à la patrie, à la famille et à l'amitié, etc. Or, à prendre ces actes en eux-mêmes, et abstraction faite des circonstances qui les accompagnent trop souvent, telles que les hésitations, les langueurs et les efforts incomplets, à ne les considérer que quand ils sont achevés, ils attestent une volonté qui est enfin parvenue à se montrer vertueuse ; certes alors, ils ne sont pas un sujet d'amertume, et les afflictions qui les traversent ne sont pas leur effet, mais celui des faiblesses qui s'y trouvent mêlées. Dans ce cas, le cœur qui souffre ne souffre pas de ce qu'il se sent assez puissant de générosité, de pitié et d'amour pour accomplir un beau devoir, mais de ce qu'il ne se sent aussi puissant qu'à grande peine et qu'au

prix de la lutte et du combat. Il est triste de ce qu'il y a en lui de défauts volontaires ou d'infirmités naturelles : mais de ce qu'il a de vertu, d'énergie libre et bien réglée, il est heureux, uniquement heureux. Trop souvent il y a deux hommes dans celui qui s'honore par quelque grand sacrifice : il y a l'homme de l'intérêt, de l'ambition, de la vengeance, le mauvais homme en un mot; et puis celui de l'abnégation, de la charité et de la bonté, l'homme excellent, pour tout dire. Le premier seul a des regrets, des mécomptes et des chagrins; l'autre n'a que d'intimes et célestes jouissances.

Ainsi dans nos rapports avec la société comme dans nos rapports avec la nature nous n'arrivons jamais au bien sans arriver au bonheur.

Il ne reste plus qu'à savoir si les choses se passent ainsi au sein de la vie religieuse.

Or comment en douter ? La vie religieuse bien entendue ne résume-t-elle pas en elle toute espèce de bonne vie ? ne consiste-t-elle pas à se conformer à l'ordre universel et par cela même à toutes lois qui dérivent de cet ordre ; à s'unir à Dieu et en Dieu à tout ce qui vient de lui, et atteste son action créatrice et conservatrice ; à s'élever de la sorte à ce degré de vertu, où l'humanité presque divine n'a plus de ses imperfections que celles qui sont la condition même et la conséquence de sa nature ? Si telle est la vie re-

ligieuse, il est impossible qu'elle ne soit pas heureuse et que toutes les joies ne se réunissent pas dans ses profondes et saintes joies, puisque l'homme de Dieu, tel que je le comprends, est l'homme de bien sous tous les rapports, et qu'excellent à la fois par toutes ses facultés, il couronne tous ses mérites par un dernier et suprême mérite, il ne saurait être si complet, le sentir et ne pas goûter la plus pure félicité. Que d'allégresse en effet, que de ravissantes extases, que d'indicibles délices dans la conscience qu'il a d'être une âme selon la grande âme, une force selon la grande force, une providence, en un mot, qui dans la mesure de ses moyens concourt avec le créateur à la beauté de la création, et participe humainement aux merveilles de l'univers ! Mais quand la vie religieuse n'aurait pas cette idéalité, quand elle ne s'élèverait pas à ce caractère de pureté angélique, qui n'est le partage que de quelques cœurs, alors même qu'elle ne serait pas sainte, mais simplement pieuse, comme elle renfermerait encore assez de bien et de vertu, elle donnerait aussi assez de bonheur et de joie. Le bonheur y serait comme toujours en raison et en proportion du bien.

Je craindrais de prolonger sans nécessité le développement de cette vérité, en montrant qu'il en est du beau moral exactement comme du bien, et qu'il a toujours pour effet, à l'égard de ceux

qui le sentent en eux une vive émotion de plaisir. Il doit être évident que puisque le beau n'est que le bien à un degré excellent, un seul et même rapport unit le bonheur à l'un et à l'autre. Il faut seulement remarquer que comme le beau est le bien porté à la plus haute perfection, le bonheur dont il est la source a quelque chose de plus exquis que celui qui naît du simple bien. On est satisfait d'une bonne action, d'une belle action on est ravi; il y a contentement, mais il n'y a que contentement à faire son devoir avec probité; il y a félicité à le faire avec un noble dévouement. Qu'on repasse dans sa pensée toute la suite des exemples que je viens de parcourir et qu'on juge si dans chaque cas, l'homme n'est pas plus ou moins heureux selon qu'il est plus ou moins vertueux.

Il y a de bons esprits, il y en a d'excellens. Eh bien! pense-t-on que les premiers trouvent, dans l'exercice de leur intelligence, des plaisirs aussi vifs, aussi purs et aussi profonds que ceux qui sont le partage des seconds.

Le bons sens a son prix, ses avantages comme le génie; mais le génie a des douceurs à lui seul connues et qu'on ne goûte pas dans une sphère inférieure à la sienne. Il y a de la bonne poésie; celle-la sans doute à son agrément; mais au-dessus, il y a la belle, la grande poésie qui a pour l'artiste qui la possède un charme indéfinissable;

l'artiste de cet ordre est bienheureux. Il en est de même des orateurs; à ceux-là seuls qui ont la haute, la divine éloquence, les félicités de la parole et ses divins transports; aux autres, de moindres triomphes et de plus modestes succès. Je n'insisterai pas sur d'autres exemples, sur tous ceux que je pourrai emprunter à l'industrie, aux beaux arts, aux vertus sociales et religieuses; dans tous je n'aurai qu'à montrer la nuance constamment la même qui distingue le bonheur attaché au bien, du bonheur attaché au beau.

Je prierai seulement qu'on remarque que le beau, pour avoir son plein effet, doit de même que le bien être *produit* et non à *produire. A produire*, il est souvent difficile, laborieux, et alors aussi il ne donne qu'à demi les jouissances dont il est la source; mais quand il est produit et accompli, il est toujours accompagné de toute la félicité qui lui est propre.

Je conclus donc encore une fois que le bien et le bonheur sont constamment unis, ou ce qui est la même chose, que l'homme de bien est heureux.

SECTION II.

Comment l'homme de bien est heureux.

L'homme de bien est heureux! Mais n'est-ce pas là un paradoxe en opposition avec le bon sens,

l'histoire et l'expérience ? ou n'est-ce pas un lieu commun qui, vague comme tout lieu commun, ne doit pas être pris à la rigueur et ne signifie autre chose, sinon que souvent dans la vie la vertu a change de succès ?

Ce n'est ni un paradoxe ni un lieu commun : je vais tâcher de le prouver.

Il est en effet très-vrai que l'homme de bien est heureux, et il ne s'agit, pour s'en convaincre, que d'avoir égard à certaines raisons que d'ordinaire on néglige trop.

Il se présente d'abord deux cas dans lesquels il est certain qu'il n'y a pas de bonheur pour l'homme de bien ; mais ces deux cas s'expliquent, et une fois expliqués, ne sont nullement en contradiction avec la proposition que je soutiens.

Ainsi, je suppose qu'une âme, après un acte légitime, distraite, inattentive, ou si l'on veut même privée du sentiment moral, ne sache pas ce qu'elle a fait, et n'en éprouve en conséquence aucune espèce de plaisir, il n'y a rien là que de conséquent : comme il n'est pas dans sa nature de jouir ou de souffrir d'un état qu'elle ignore, la conscience lui manquant, l'émotion lui manque aussi. Si donc elle n'est pas heureuse d'un bien qu'elle ne sent pas, il n'en faut nullement conclure que le bien va sans le bonheur, il n'en est jamais ainsi quand il y a perception, mais qu'il va sans le bonheur, lorsqu'en effet, faute de per-

ception, il n'y a pas lieu au bonheur. C'est seulement le bien *senti* qui est une cause de bonheur : celui qui ne l'est pas n'affecte pas; il passe sans laisser trace.

Il y a le même raisonnement à faire quand on se trompe sur le bien et qu'on le prend pour le mal. Qu'un esprit mal dirigé, timoré et subtil, souvent même égaré par d'honorables scrupules, s'impute à crime une conduite en elle-même irréprochable, il en est malheureux, il en a souci et chagrin comme d'une coupable faiblesse; rien là encore que de très-simple. Il s'afflige de ce qu'il croit, à tort il est vrai, mauvais en lui. Il voit le vice où il n'est pas, mais il le voit comme s'il y était, et il en souffre comme d'une réalité. Que son opinion vienne à changer, et il cessera de s'affliger d'un acte qui, à ses yeux, aura cessé d'être une faute : sa conscience en s'éclairant avec le juste sentiment du bien lui donnera le bonheur.

Il est du reste extrêmement rare que nous soyons exposés par ignorance ou par erreur à ne pas recueillir en nous le prix naturel de nos vertus. Nous avons trop d'intérêt à savoir ce que nous faisons de bien pour ne pas éviter, sous ce rapport, l'aveuglement et les mécomptes. Il est même plutôt à craindre que, par un excès opposé, nous ne portions sur nous-mêmes des regards trop complaisans, et que nous ne jouissions jus-

qu'à l'orgueil de nos prétendues perfections : nous avons plutôt à nous défier des illusions de la vanité, que de celles de la modestie.

L'homme de bien est heureux, infailliblement heureux, quand il se sent homme de bien. Et cependant, dit-on sans cesse, l'homme de bien est malheureux ; il est vrai et l'on a raison : l'homme de bien est malheureux; il est sujet à la douleur, il est exposé à souffrir dans son âme, dans son corps, dans ses rapports avec la nature, avec la société et la divinité ; il y a des tristesses, attachées à toutes ses facultés, des misères qui l'attendent dans toutes les circonstances de la vie. On ne saurait le contester, et cependant il n'y a pas de contradiction à affirmer son bonheur en même temps que son malheur : il est facile de le prouver. Je n'ai pas besoin de rappeler que tout n'est pas libre dans notre nature, et qu'il est pour notre activité un grand nombre de développemens, qui, réguliers ou irréguliers, excellens ou défectueux, ne dépendent pas de la volonté, mais de la fatalité, de la force des choses ou plutôt de la Providence, dont elle n'est que l'instrument. Ainsi, il y a toute une part de notre destinée qui, accomplie ou manquée, ne peut nous être imputée à mérite ou à démérite. Le bien et le mal ne sont alors ni vertu ni vice, mais faveur ou défaveur, grâces du ciel ou disgrâces, perfections ou imperfections, dont nous sommes les sujets et nullement les auteurs. Tels

sont d'un côté, par exemple, les dons du génie et de la naissance, la santé, la richesse, tous les avantages d'une condition heureuse et privilégiée; de l'autre, certains défauts naturels de l'esprit, la faiblesse du corps, la pauvreté, l'humilité de rang et de situation, toutes nécessités que nous n'avons qu'à accepter ou qu'à subir, et que nous pouvons tout au plus légèrement modifier. Ainsi l'entend le Créateur, qui a ses conseils en tout ceci, et qui ne distribue pas comme il le fait les facilités et les obstacles, la puissance et la faiblesse, sans de profondes raisons de sagesse et de bonté, sans une vue expresse d'épreuve et d'éducation. Si donc il existe pour nous un tel bien et un tel mal, il doit y avoir également une sorte de bonheur et de malheur, qui, indépendans de notre volonté, ne nous arrivent que par le fait des circonstances inévitables. Heureux ou malheureux, nous le serons donc en conséquence de qualités ou de défauts qui ne viendront que de la fortune.

Or, ne se peut-il pas que l'homme de bien, à côté de ce bien dont il est l'homme, qu'il a fait par lui-même, qu'il doit à sa liberté, n'ait pas cet autre bien, qui n'est qu'une grâce de la Providence; et que, par exemple, tandis qu'il est juste, charitable et généreux, il n'éprouve lui-même qu'injustice et inimitié? Ne se peut-il pas qu'il ait de l'application sans succès et sans talent,

de la tempérance sans bonne santé, de l'économie sans richesse, que ses facultés, en partie dociles, mais rebelles en partie, ne cèdent jamais qu'à demi à l'impulsion qu'il leur donne; qu'elles restent ainsi malgré lui imparfaites et défectueuses? Et dans une telle situation n'est-il pas conséquent qu'il souffre de cette ingrate et mauvaise nature, dont il ne peut, quoi qu'il fasse, vaincre la fatale résistance? Mais est-ce à dire pour cela qu'il ne jouisse pas de sa vertu? Non certes; il en est heureux, exclusivement heureux : comme homme de bien, il ne souffre pas, il est impossible qu'il souffre, ou pour m'exprimer en d'autres termes, ce n'est pas en lui l'homme de bien, l'homme qui vaut par sa volonté, qui gémit et s'afflige, c'est l'homme faible, c'est la pauvre créature qui, d'abord pas essence, est finie et limitée, et qui ensuite, par accident, se trouve sujette à des défauts qu'elle est impuissante à corriger. Le divorce n'est pas rare entre les deux espèces de bien que j'ai distinguées plus haut, il n'est pas rare par conséquent entre les deux espèces de bonheur qui s'y rapportent et y répondent : ce qui fait que fréquemment le bonheur qui est *acquis*, séparé de celui qui est *donné*, est incomplet, altéré, mêlé de larmes et de regrets. Mais il n'en est pas moins vrai, d'un autre côté, que si l'âme n'est pas toute heureuse d'une vie qui n'est pas toute bonne, elle est

heureuse de tout le bien qu'elle est parvenue à réaliser.

Point de contradiction dans ce sens-là à soutenir que l'homme de bien est heureux, quoiqu'il ne soit pas exclusivement heureux.

Il n'y en a pas plus dans celui-ci :

L'âme, même la meilleure, n'est pas tellement bonne qu'elle soit toujours vertueuse sans efforts et sans luttes. Elle a ses tentations, ses entraînemens et ses habitudes, qui souvent sont en opposition avec la conduite qu'elle doit tenir ; elle n'y cède pas, car elle les juge, les condamne, et s'applique à les vaincre et à en triompher ; mais elle ne le fait pas si facilement qu'elle ne se sente parfois encore sur le point de faillir, et qu'elle n'ait ses momens de faiblesse et d'abandon. Elle combat, elle résiste, elle n'est donc pas victorieuse, elle ne se déploie donc pas dans sa force avec une entière liberté, et au lieu d'être tout au bien, d'y être sans cesse et sans écart, elle est au contraire exposée à une foule de distractions, de séductions et de premiers mouvemens qui pourraient la mener au mal ; elle a nombre de fautes à éviter, de passions à combattre, de mauvais penchans à réprimer.

Tout en songeant à se perfectionner, il faut qu'elle prenne garde de ne pas tomber, et sa vie qui est un progrès, n'est cependant pas un progrès sans délai ni détour, mais plutôt un laborieux et



lent avancement ; d'où il suit qu'une telle âme ne peut pas plus être toute heureuse qu'elle n'est toute vertueuse, qu'elle a le bonheur de sa vertu, imparfait comme sa vertu, mêlé de tristesse et d'amertume comme sa vertu de défauts.

L'homme de bien, par cela même qu'il n'est pas homme de bien absolument, et qu'il a toujours plus ou moins en lui du mauvais homme, de l'homme du mal, heureux en somme, parce qu'en tout le bien chez lui l'emporte sur le mal, est cependant malheureux de toute cette portion de sa nature qui demeure infirme et imparfaite. Et si loin d'être décidément et positivement homme de bien, il ne l'est que d'une manière douteuse et négative, s'il ne l'est tout juste que pour n'être pas sujet au blâme et au reproche; alors aussi dans ses joies interviennent plus de mécontentement, de déplaisir et de peines morales ; il est moins heureux à mesure qu'il est moins vertueux, plus malheureux à mesure qu'il est plus près d'être vicieux. Tout cela, bien entendu, ainsi que je l'ai montré plus haut, à la condition qu'il se voie et se juge tel qu'il est; car joie ou douleur, tout tient toujours à la conscience.

Il est encore à remarquer, afin de bien comprendre cette vérité, que souvent une bonne action n'est pas l'affaire d'un moment, mais qu'elle est lente à s'accomplir, et ne s'achève qu'à la longue. Or, tant qu'elle n'est pas consommée, elle

n'est pas une bonne action; elle n'en est qu'un commencement, souvent peu satisfaisant, qu'un essai souvent sujet à une foule de contrariétés. Telle est, par exemple, dans la famille l'éducation des enfans, et dans l'état cette autre éducation qui se nomme la civilisation. Ce ne sont pas là, en effet, des soins d'un seul jour; ils demandent des années, et par fois la vie n'y suffit pas. Il n'y a donc rien d'étonnant que ceux qui se livrent à de telles œuvres n'en jouissent pas à l'instant même où ils les commencent et les entreprennent; qu'ils les poursuivent et les continuent sans y trouver de grandes joies; qu'ils n'en recueillent enfin le fruit que quand ils les ont terminées. Lorsque le bien est long à faire, le bonheur est long à venir. Les hommes généreux qui ont de ces tâches ne sont certainement pas privés, tant que durent leurs épreuves, de toute espèce de contentement, et chaque fois qu'un de leurs efforts, quelque pénible qu'il puisse être, réussit et atteint son but, ils ont au moins en passant le plaisir d'un succès partiel et provisoire. Mais comme cependant ils n'en sont encore qu'à des exercices de vertu, qu'ils sont en train de faire leur devoir, mais qu'ils ne l'ont pas encore fait, que sur la route qu'ils parcourent il leur reste à franchir plus d'un pas difficile, hommes de bien par tendance plutôt encore qu'en réalité, ils sont heureux de leurs intentions et des tentatives dont ils les appuient, mais ils ne

le sont pas des résultats encore imparfaits de leurs actions ; ils ne le sont pas de cet avenir de patience et de travail qui s'ouvre au loin devant eux ; ils ne le sont pas, en un mot, de tout ce qui accuse la faiblesse et la limitation de leurs moyens. Ils sont au contraire malheureux des lenteurs qu'ils éprouvent, des obstacles qu'ils rencontrent et des difficultés qu'ils prévoient ; ils gémissent de n'être pas plus forts, plus prompts et plus capables ; ils s'affligent de n'être pas doués d'une volonté plus efficace. Y a-t-il à cela contradiction ? Nullement : le bien donne le bonheur, mais il ne le donne que dans la mesure de sa propre perfection : où il est lui-même inachevé, il ne produit et ne peut produire qu'un bonheur inachevé.

Voilà, ce me semble, comment il faut entendre que l'homme de bien est à la fois heureux et malheureux ; heureux et malheureux à la fois, il ne l'est pas de la même chose, mais de deux choses différentes. Quand il jouit, c'est du bien ; quand il souffre, c'est du mal. Il serait peut-être plus juste de dire que c'est, non pas l'homme de bien mais l'homme en général qui, selon que sa nature se développe bien sous un rapport, et mal sous un autre, trouve dans cette double situation un sujet de plaisir et une cause de douleur.

A parler rigoureusement, l'homme de bien en lui-même, et abstraction des faiblesses qui sont

de l'homme et non de l'homme de bien, est heureux, infailliblement heureux; mais il ne l'est pas, ainsi qu'on le prétend dans le lieu commun d'un sage, lorsqu'on soutient que la vertu est pour celui qui la cultive une source d'avantages extérieurs et matériels dont il fait son bonheur; lorsqu'on dit qu'elle lui assure le bien-être et l'aisance, l'avancement dans ses affaires, la considération sociale, les bons offices d'autrui, le pouvoir et les dignités. Il n'est pas vrai qu'il en soit ainsi, au moins d'une manière absolue, et l'ordre n'est pas tel sur la terre que tout tourne à souhait pour celui qui est juste. Il n'y a rien dans les lois de Dieu qui s'oppose à ce que, placé dans une condition d'épreuve, il subisse l'épreuve sous toutes ses formes et dans toute sa rigueur; le temps de la satisfaction viendra plus tard pour lui; il doit même souvent entrer dans les vues de la Providence de le frapper sévèrement, soit pour lui faire expier un dernier reste de corruption, soit pour le tenter par l'affliction et l'affermir par les traverses dans ses excellentes volontés. Il n'y a rien non plus dans les lois des hommes qui empêche le meilleur d'entre eux d'être atteint par des misères contre lesquelles, soit ignorance, soit infirmité et impuissance, ils n'ont ni préservatifs, ni remèdes, ni consolations. Quelquefois même l'humanité a de si mauvais momens, qu'elle semble plutôt disposée à poursuivre, à flétrir,

à punir la vertu, qu'à l'honorer selon ses droits. Ainsi, au lieu de supposer que dans le train ordinaire des choses le mérite est heureux, non-seulement de ce bonheur qui est essentiel à sa nature, mais aussi de celui qui tient à des circonstances accidentelles, il faut plutôt reconnaître que sous ce dernier rapport il est la plupart du temps assez peu favorisé. Quand donc je pose en fait que l'homme de bien a ses joies, il ne s'agit pas, pour moi, de celles qui viennent de la santé, de la richesse, du crédit et de tous les biens du même genre; de celles-là, ce qu'il en a, je l'ignore, et ne pourrais le savoir qu'au moyen d'une statistique difficile, douteuse, peut-être même impossible. Mais ce que j'ai à cœur d'établir, c'est qu'il est une vérité qui n'est point un lieu commun, qui n'est point vague et contestable, comme l'est souvent un lieu commun, à savoir que dans la conscience il n'y a jamais un sentiment de bien et de vertu sans plaisir et sans bonheur. Or, je crois, par tout ce qui précède, avoir donné à cette vérité un caractère certain de rigueur et d'évidence.

Je conclus donc, une dernière fois et avec une conviction de plus en plus ferme, que le bien et le bonheur sont inséparables dans notre âme; que le bien y est le principe et la condition du bonheur; le bonheur, la conséquence, la mesure et le prix du bien.

SECTION III.

Du bonheur considéré dans l'attrait qu'il a pour l'âme.

L'HOMME a pour but à la fois le bien et le bonheur.

Cependant il n'a pas mêmes dispositions à l'égard de l'un et de l'autre.

Il est obligé par le premier, ainsi que je l'ai fait voir précédemment; il est attiré par le second, comme je vais tâcher de l'expliquer.

Et d'abord, quand je dis que sous le rapport du bonheur, il n'a pas d'obligation, je ne veux pas dire qu'il n'a pas le devoir de faire les actes qui le rendent heureux; car, s'ils le rendent vraiment heureux, ils sont bons et légitimes, et à ce titre, ils lui sont prescrits et commandés par la raison. Mais je veux dire que dans la perspective de la double fin qu'il se propose, c'est le bien et non le bonheur qui donne naissance à l'obligation. Le bonheur sollicite, séduit, mais n'oblige pas.

Il agit par l'*attrait*.

Or, qu'est-ce que l'*attrait*? et quel en est le caractère? Dès que, à la suite du développement de quelques-unes de nos facultés, nous prévoyons une situation qui doit nous être agréable, nous y aspirons aussitôt, et nous sommes portés d'affec-

tion à la rechercher et à nous l'assurer. Il se fait en nous comme un mouvement d'expansion et d'ambition qui nous y pousse et nous y entraîne; nous y gravitons en quelque sorte, et pour rappeler en deux mots la théorie de la sensibilité exposée en *psychologie*, nous l'aimons et la désirons. Maintenant qu'est-ce que l'attrait? rien autre chose que la propriété de se faire aimer et désirer; mais cette propriété est une puissance. Par l'attrait, le bonheur a prise et action sur l'âme; il l'excite, l'émeut, la gagne et la tourne à lui; souvent il l'enchaîne et la captive, non que, certains cas exceptés, il la nécessite absolument: il en est sous ce rapport du bonheur comme du bien, l'un *attire*, l'autre *oblige*, mais sans détruire la liberté. Le bonheur en particulier, si ce n'est dans quelques rares circonstances, nous laisse toujours assez maîtres de nos actes et de notre conduite pour que nous puissions résister à nos premières impressions, délibérer et vouloir avec sagesse et indépendance. Mais tout en gardant la faculté de nous posséder et de nous gouverner, nous n'en sommes pas moins sensibles à l'influence de l'attrait, et faciles aux inclinations qu'il détermine en nous par sa présence.

Tel est l'attrait en général.

Mais comme il n'y a pas seulement le bonheur en général, il n'y a pas non plus seulement l'attrait en général. Il y a autant d'espèces d'attrait

que d'espèces de bonheur ; c'est une conséquence trop évidente pour que je m'arrête à la démontrer. Je ne pourrais d'ailleurs, sans répétitions, après avoir traité des divers bonheurs, traiter encore des divers attraits. Il y a entre ces deux faits un rapport trop intime pour qu'on puisse parler de l'un sans parler en même temps de l'autre, et qu'on ne les embrasse pas à la fois dans un seul et même ordre d'observations. Je me borne donc à dire que toutes les espèces de bonheur, celui qui est de pure conscience et celui qui naît de la sensation, celui qui tient à la sociabilité comme celui qui vient de la religion, ont chacun leur attrait propre, leur manière propre d'exciter l'amour et le désir.

Il n'est pas non plus nécessaire d'expliquer longuement comment tous les bonheurs ont plus ou moins d'attrait, selon qu'ils ont plus ou moins de vivacité, de sûreté, de pureté, en un mot, de valeur. Il est clair, en effet, qu'une situation simplement douce a pour nous moins d'intérêt qu'une félicité extraordinaire ; que l'une ne nous inspire que du goût, qu'un penchant calme et modéré, tandis que l'autre nous agite d'émotions et de transports que nous avons peine à contenir. Il n'y a rien à enseigner sur une vérité si vulgaire. Je l'énonce et ne la développe pas.

SECTION IV.

Rapport de l'obligation et de l'attrait. — Morale du devoir. — Morale de l'amour. — Morale du devoir et de l'amour.

J'arrive donc à un point qui mérite plus d'attention. J'ai distingué précédemment l'obligation et l'attrait, et j'ai montré que ces deux motifs ont une part toute différente dans les résolutions que nous prenons; j'ai fait voir que le premier, né de la raison dont il a l'autorité, est impérieux et sacré, et s'exprime par ces mots : *il faut, voilà la loi;* que le second, né de la sensibilité, entraînant et facile, se formulerait bien en ces termes : *il me plaît, je désire.* Je ne reviendrai pas sur cette distinction qu'il suffit de rappeler; mais cependant s'il y a distinction, il y a aussi harmonie, et c'est cette harmonie que je voudrais mettre en lumière.

Je pourrais commencer par la conclure de l'harmonie même qui existe entre le bien et le bonheur. Il est logique, en effet, que puisque le bien et le bonheur ne vont jamais l'un sans l'autre, l'effet de l'un dans l'âme humaine se concilie avec l'effet de l'autre; il est logique que le précepte d'accord avec le souhait, la règle avec le désir, le jugement sur ce qui est à faire avec le penchant à le faire, agissent de concert et con-

tribuent en commun aux déterminations de la volonté. La sagesse et la sensibilité prise dans sa pureté et son innocence, ne doivent pas se diviser et ne se divisent pas réellement, mais se coordonnent avec une telle convenance que celle-ci n'approuve rien dont celle-là ne se réjouisse, et que celle-là ne se réjouit de rien que l'autre ne l'ait déjà approuvé.

Et si l'on en appelle à l'expérience, ne sent-on pas que jamais on ne considère sérieusement le double but de son existence, que jamais on ne l'apprécie dans toute sa vérité, sans éprouver aussitôt une double impression morale, sans être *obligé* et *attiré*, sans devoir et sans aimer? Que ceux qui, par une fausse abstraction, séparent ce qui est uni, de deux choses n'en admettent qu'une, et méconnaissent dans leur destination, soit le bien, soit le bonheur, en viennent à ne plus considérer que l'un ou l'autre de ces mobiles, et à se conduire exclusivement, soit par un principe de raison, soit par un principe d'affection; ceux-là ne sont pas la règle, et les faits ne sont pas chez eux ce qu'ils sont chez tous les autres. Ce sont des âmes exceptionnelles qui ne prouvent rien de l'humanité, sinon que parfois l'humanité peut se mentir à elle-même, et se croire à tort appelée à la félicité sans la vertu, ou à la vertu sans la félicité. Mais le grand nombre, mais toutes les âmes qui sont vraiment humaines, qui sentent ou

comprennent bien la vraie fin de leur existence ; agissent sans cesse sous l'influence de cette double disposition, et ne font rien qu'elles ne le veuillent par conscience et par amour, par devoir et par sentiment.

Ainsi deux mobiles en harmonie, quoique cependant distincts entre eux, contribuent à déterminer nos volontés et nos actions, et ils se combinent à cet effet d'une manière si convenable, que quand l'un est moins puissant, l'autre aussitôt gagne en influence, et qu'à son tour celui-ci, quand il lui arrive de faiblir, trouve aussitôt dans celui-là un auxiliaire plus énergique. Je veux dire que l'obligation est plus rigoureuse et plus puissante à mesure que l'attrait est lui-même moins efficace, et que l'attrait de son côté a plus de pouvoir et de vertu, à mesure que l'obligation est d'une moins stricte observance; et, pour le dire encore en d'autres termes, les choses s'arrangent de telle façon que, sentant un bonheur plus vif à faire le beau qu'à faire le bien, et un devoir plus étroit à faire le bien que le beau, quand le plaisir ne nous suffit pas pour nous porter à la vertu, nous avons le scrupule, et quand ce n'est pas assez du scrupule, nous avons le plaisir. Il est, en effet, des circonstances où c'est plus par raison que par passion que nous sommes honnêtes ; d'autres où c'est surtout par passion et entraînement de cœur. S'agit-il, par

exemple, d'un simple acte de probité? la conscience en fera les frais bien plus que l'émotion; mais s'agit-il d'un sacrifice et d'un noble dévouement? l'émotion et l'enthousiasme y pourront avoir plus de part que la froide et pure sagesse.

La vraie morale, science à la fois du bien et du bonheur, du bonheur par le bien et du bien avec le bonheur, de la vertu pour elle-même, et sa conséquence naturelle, s'adresse donc simultanément à l'esprit et au cœur, et par préceptes mêlés de charme, par commandemens et par sollicitations, lui dicte la loi qu'il doit suivre et l'entraîne à la suivre; morale du devoir et de l'amour plus complète et plus puissante que celles du devoir sans l'amour ou de l'amour sans le devoir, et qui comprend mieux que l'une et l'autre le plein but de la vie humaine.

Quand, en effet, au lieu de considérer ce but dans son entier, on ne l'envisage que d'un côté, qu'on y regarde le bien, en négligeant le bonheur, et qu'on systématise cette vue au point d'en faire une doctrine, on a la morale du devoir, qui se résume en ces mots : le bien, rien que le bien.

Or, en ces termes elle a du vrai et ce qu'il y a de mieux en fait de vrai; car le bien est sans contredit l'élément capital de notre destination; mais elle n'a pas tout le vrai, car il y a dans notre destination autre chose que le bien, autre chose que l'action légitimement accomplie; il y a le

sentiment de cette action et le plaisir qu'il procure.

Cette morale est donc exclusive, et elle l'est de telle manière, qu'elle ne peut guère convenir qu'à quelques âmes d'élite, qui peut-être même ne la prennent jamais dans toute sa rigueur systématique, et la tempérant pour la pratique, laissent toujours dans leur pensée quelque place au bonheur à côté du bien. Les plus austères stoïciens voudraient en vain avoir la vertu sans la jouissance qui l'accompagne. Ils ne peuvent changer leur nature, séparer ce que Dieu a uni, et empêcher leur conscience de leur donner contentement lorsqu'elle leur atteste une bonne vie.

Pour le très-grand nombre, cette morale est accablante de sévérité, et outre l'inconvénient de ne pas convaincre, parce qu'elle n'est qu'à demi vraie, elle a encore le triste effet de porter le découragement dans les cœurs qu'elle effraie de son rigorisme excessif.

Quant à la morale de l'amour, pour lui donner son plus beau nom, et ne pas la flétrir de celui de l'intérêt ou de l'égoïsme, également exclusive parce qu'elle ne considère que le bonheur, elle peut avoir plus d'attrait, mais elle n'a pas plus d'autorité, et au fond, elle ne satisfait pas mieux les âmes auxquelles elle s'adresse. En leur proposant le plaisir, elle le leur propose sans le bien, et le plaisir sans le bien, c'est le plaisir sans con-

dition. Or, quel esprit tant soit peu sage accepterait un tel principe dans toute l'étendue de ses conséquences ? Que si, moins systématique, elle limite ses prétentions, et se bornant à recommander la félicité par la vertu, sans être encore dans le vrai, elle s'en rapproche davantage, elle cesse sans doute alors d'être sujette aux mêmes reproches; mais aussi elle est infidèle à son unité logique, et elle ne paraît plus raisonnable qu'en devenant inconséquente. En effet, ce n'est plus faire de la félicité elle-même la fin absolue des actions, ce n'est plus dire rigoureusement : le bonheur pour le bonheur ; mais incliner et passer au principe opposé, et reconnaître que le bonheur ne va pas sans le bien. Or, après s'être ainsi corrigée, la morale de l'amour est sans doute plus admissible, mais elle n'est plus à proprement parler la morale de l'amour ; elle est celle de l'amour dans le devoir ; elle a changé de système et modifié son idée. Pour achever de se transformer, il ne lui faudrait que substituer à cette formule, encore un peu fausse : le bonheur, et pour le bonheur le bien qui en est la condition ; cette autre expression, qui est la vérité : le bien, et avec le bien le bonheur qui en est la suite. Mais, réduite à ces termes, elle n'aurait plus rien de son ancien sens, et il n'y aurait qu'à l'approuver ; car elle ne serait plus elle-même, et se serait convertie en une doctrine irréprochable.

Plus compréhensive et plus vraie que chacune des deux autres, la morale que j'appelle du devoir et de l'amour ne confond rien, distingue tout, accorde, mais ne mêle pas le bien avec le bonheur, ne recommande pas le premier au mépris du second, ni le second à son tour au mépris du premier; elle les maintient tous les deux, et tous les deux à leur rang, parle du bien comme de ce qui se doit, et du bonheur comme de ce qui plaît, ne dit pas : *il faut être heureux*, mais *il faut être vertueux;* et ajoute que quand on est vertueux, on est heureux de sa vertu. De la sorte, elle répond bien à tous les besoins réels de l'âme; elle convient à sa raison comme elle convient à sa sensibilité; elle la conduit par commandemens et aussi par entraînemens, elle lui résume en deux mots tout l'avenir qu'elle lui propose : bien agir et s'en réjouir.

Et c'est là sa puissance, son incontestable supériorité sur les morales exclusives. Forte à la fois de son autorité et de ses légitimes séductions, elle vaut mieux que le stoïcisme, qui pèche par trop de sévérité, mieux aussi que l'épicurisme, qui pèche par trop de relâchement. L'un se fait respecter sans se faire aimer, l'autre se fait aimer sans se faire respecter. Pour elle, elle inspire en même temps le respect et l'amour; elle prend l'homme par toute sa nature; elle est vraiment la morale humaine.

CHAPITRE VIII.

DU MAL.

Mon dessein n'est pas de m'étendre bien longuement sur cette question : je la regarde comme résolue par tout ce qui a été dit précédemment ; montrer, en effet, ce qu'est le bien, c'est au moins indirectement montrer aussi ce qu'est le mal, et l'idée de l'un ne peut être éclaircie sans que l'idée de l'autre ne le soit également. Du contraire au contraire, la conclusion est si simple qu'il n'est pas besoin de la détruire en raisonnemens explicites.

Je ne traiterai donc pas ici du mal comme si rien antérieurement n'en eût préparé l'intelligence ; j'en parlerai comme d'un sujet qui, au point où nous en sommes, est compris, ou peut l'être de tout lecteur attentif : je me bornerai en conséquence à quelques rapides observations.

J'avertis aussi que je ne considérerai pas le mal sous le point de vue ontologique ; je fais de la morale et non de l'ontologie, et sans nier ni

méconnaître les problèmes de celle-ci, je me renferme, comme je le dois, dans le domaine de celle-là. Qu'est-ce que le mal en général? quelle en est la raison? comment se concilie-t-il avec l'existence et les attributs de Dieu? Certes, ce ne sont pas là des questions à rejeter avec dédain; mais ce ne sont pas des questions que j'aie à résoudre dans cet ouvrage. J'ai seulement à me demander ce qu'est le mal dans l'âme humaine et à quels traits principaux il peut être reconnu.

Il y a d'abord du mal dans l'intelligence, quand elle ignore ou se trompe; car il est clair que dans ces deux cas elle n'atteint pas sa destination. Faite pour voir et bien voir, créée pour la science, elle manque également son but, soit qu'elle néglige la vérité, soit qu'elle la cherche dans des voies trompeuses et détournées. C'est une imperfection que l'ignorance, c'en est une autre que l'erreur; et l'une et l'autre sont des vices quand, comme il arrive trop souvent, elles sont le fait d'une volonté sans énergie ou sans patience. Mais alors même qu'elles ont leur cause dans une invincible nécessité, elles n'en sont pas moins deux défauts qui dégradent la raison. Fatalité ou faiblesse, c'est toujours une infraction à une des lois de la pensée que de ne pas connaître ou de méconnaître la vraie nature des choses. Toute la différence est que d'une part le mal n'est pas im-

putable et que de l'autre, au contraire, il entraîne responsabilité.

L'intelligence est encore sujette à une autre espèce de mal. Née pour le beau comme pour le vrai, elle pèche contre son bien quand elle se refuse à la poésie ou qu'elle s'y livre avec désordre. L'absence de goût ou le faux goût, la négation ou l'altération du sentiment æsthétique, la grossièreté, la barbarie, la brutalité en fait d'art, ou un raffinement excessif, l'affectation, la recherche, un fol et vain engouement; ce sont là des habitudes ou des qualités d'esprit toujours fâcheuses en elles-mêmes et qui méritent le blâme, quand elles résultent d'un mauvais emploi de la liberté et du travail.

Il est enfin un autre mal auquel l'intelligence est exposée. Puisque l'éloquence est un de ses biens, n'avoir point d'éloquence, quand cependant il y aurait des cœurs à toucher et à gagner, n'en avoir qu'une factice, toute de forme et d'apparence, sans vie intime et sans accent, ou n'avoir qu'un débordement de paroles sans suite, que des cris, qu'une action convulsive et déréglée, quand il faudrait tout un discours, tout un ordre d'expressions, de gestes et d'attitudes, pour rendre avec effet les vives et fortes convictions qui s'agitent dans la conscience, n'est-ce pas faillir comme esprit et n'avoir pas la vertu d'éclairer, de toucher, de concilier d'autres esprits, de

se les assimiler par la volonté et de les gouverner par la parole ? Cette espèce de mutisme moral qui fait qu'on ne trouve pas une expression pour s'ouvrir les âmes et les remplir de ses idées et de ses sentimens, qui, dans les plus solennelles occasions, et en présence des questions les plus vitales et les plus graves, reste infécond et froid, confus et embarrassé, impuissant à rien dire, ce manquement à la vérité, faute d'un langage qui la fasse valoir, de même que cette effusion sans ordre et sans mesure de pensées qui s'échappent et se poussent en tumulte, troublent et fatiguent l'auditoire, en le jetant à chaque instant dans de pénibles distractions et de crises importunes : telles sont, pour l'intelligence, de notables imperfections.

On sait ce qu'est le bien pour la sensibilité ; le mal aussi par conséquent. Le bien en effet pour cette faculté est de jouir ou de souffrir des choses bonnes et mauvaises, de les aimer ou de les haïr, de les rechercher ou de les repousser en raison de leur nature. Le mal est donc, en premier lieu, de rester apathique, d'être sans joie et sans douleur, sans amour et sans haine, sans désir et sans aversion en présence de ces objets ; le mal est ensuite de ne pas régler les affections auxquelles on se livre sur la vraie valeur des biens et des maux auxquels elles se rapportent. Une indifférence sans raison, ou des passions désordonnées.

tel est sous sa double face le vice de la sensibilité. Si je ne l'avais pas fait ailleurs et en plus d'une occasion, je montrerais ici, par tableaux et descriptions développées, tout ce qu'il y a de funeste, de mauvais pour le cœur, à ne répondre par nulle émotion aux causes qui l'impressionnent, ou à n'y répondre que par emportemens aveugles et insensés; et l'on verrait combien peu l'homme est dans sa vraie destination, soit quand il n'a de passion pour rien, soit quand il en a à tout propos, sans règle et sans motif. Les faits ne manqueraient pas pour le prouver; mais ils sont inutiles à rapporter.

Quoiqu'il y ait un mal particulier à la liberté, qui, pour le dire en deux mots, consiste : 1° à ne pas se posséder; 2° à ne pas délibérer; 3° à n'avoir ni force de résolution, ni puissance d'exécution, et par suite à être par sa faute, incapable de bien agir; comme cependant jamais ce mal ne se montre à part et indépendamment des actes auxquels se mêle la liberté, je n'en parlerai pas spécialement; je me bornerai à remarquer que c'est ce mal qui, s'alliant à celui de toutes les autres espèces, en l'acceptant ou en ne l'empêchant pas, lui imprime le caractère de vice et de démérite.

S'il y a du mal pour l'homme lorsqu'il n'accomplit pas cette partie de sa destination générale, qui est toute intime, toute de conscience,

il y en a également, lorsque dans ses rapports avec la nature, la société et la divinité, il ne se conforme pas à l'ordre qui naît pour lui de ces rapports.

Ainsi, n'usons-nous pas, quand nous le pouvons et comme nous le pouvons, de nos facultés physiques ? les laissons-nous languir sans soin et sans culture ? négligeons-nous ces moyens d'impression et d'expression, de sensation et de mouvement dont notre corps est le siége; c'est mal; la Providence qui nous les a donnés, ne nous les a pas donnés en vain; et nous méconnaissons ses bienfaits quand nous n'apportons pas d'application à en profiter convenablement. Nous bornons volontairement la sphère de notre activité; nous aurions à recevoir par le ministère des sens une foule de perceptions, d'affections ou d'impulsions, qui exciteraient et développeraient l'intelligence et la sensibilité. Nous aurions aussi, à l'aide des sens, à produire, sous la forme du langage et du mouvement, une multitude de pensées, d'émotions et de volontés, qui regarderaient l'art, l'industrie, la politique et la religion ; ce seraient toutes choses qui rendraient notre âme plus excellente, qui la feraient mieux de ce monde, dont elle doit être le plus possible, tant qu'elle y a son séjour. Par inertie, par aveuglement nous lui en refusons le pouvoir, nous lui ôtons le secours du corps et les facilités qu'elle y

trouverait pour toute sorte de vertus; encore une fois, cela est mal.

Mais ce qui serait bien pis encore, ce serait non plus de ne pas user, mais d'abuser de nos organes. Or, on arrive à cet excès de bien des manières et dans bien des cas. L'espèce de culte que certains hommes ont pour leur existence matérielle, leur recherche exclusive des jouissances sensuelles, leur dévotion aux plaisirs, et, par exemple, cette fureur, le mot n'est pas trop fort, avec laquelle les Romains puissans et corrompus, se précipitaient, sans frein, dans les raffinemens infinis d'un luxe monstrueux; toute cette religion de la chair qui corrompt et pervertit les plus nobles facultés, qui détache de Dieu et ne rattache pas à l'homme, qui énerve et amollit sans rendre plus bienveillant, qui dégrade la poésie et déshonore la richesse, qui se sert de la civilisation, mais ne la comprend ni ne la seconde; cette religion est à la fois pour les individus et pour les peuples, un principe infaillible de démoralisation.

Mais il est un autre genre d'abus dont il faut aussi parler pour le condamner sévèrement; ce sont ces abstinences immodérées, ces gênes bizarres et sans raison, ces mutilations insensées, ces atteintes coupables à la vie, que l'esprit mal entendu de mortification et de pénitence, le fanatisme religieux, des chagrins mal supportés et

une grande faiblesse de cœur, déguisée sous l'apparence d'une terrible résolution, inspirent trop souvent à des âmes égarées. Sans doute il y a des situations où il est sage de porter la tempérance jusqu'au rigorisme, l'hygiène le conseille, où il peut être courageux de s'exposer aux privations, aux blessures et à la mort, la conscience en décide ; ce sont là fréquemment les conditions nécessaires de l'accomplissement des devoirs les plus élevés et les plus saints. Mais quand de tels actes n'ont pour motifs que de vains scrupules, de mystiques imaginations, ou un triste abandon de soi, ils n'ont plus de justification et il est mal de s'y livrer. Au lieu d'y voir des pratiques agréables à Dieu et conformes à l'ordre, j'y verrais bien plutôt de funestes superstitions et une violation déplorable des lois de la vie physique, qui ont aussi devant Dieu, leur autorité et leur sanction.

Le mal touchant le reste de la nature doit être envisagé de la même façon que le mal touchant le corps.

La nature nous est bonne, je l'ai montré précédemment ; elle nous est bonne à la fois par son utilité et par sa beauté. Source infinie de richesse, elle est inépuisable en ses trésors incessamment renouvelés, elle renferme en son sein de quoi nous nourrir, nous vêtir, nous abriter et satisfaire à tous nos besoins divers ; elle ne nous manque jamais, et comme une ménagère

économe, chaque année, chaque saison, chaque jour et à chaque heure, elle est prête à nous offrir ses fruits et ses bienfaits. Mais elle met à ses faveurs une condition impérieuse, c'est le travail et l'industrie; elle ne nous donne rien qu'au prix de soins et d'efforts intelligens. Il faut donc que nous unissions notre puissance à la sienne, que nous la secondions dans ses œuvres, que nous participions à son action; sinon elle se retire de nous, nous devient dure et rebelle, nous ferme son sein et nous punit de l'oisiveté par la pauvreté. Aussi est-ce mal de la négliger, de la laisser faire toute seule, de lui refuser le concours de notre pensée et de notre volonté, de notre organisation et de nos machines; il est mal de ne pas l'assister de notre science et de nos arts, de prendre les choses telles qu'elle les fait et sans y apporter nulle amélioration. Nous méritons reproche et blâme pour une telle indifférence; mais nous sommes bien autrement coupables quand, au lieu de nous borner à l'inaction et à la paresse, sans raison et sans prévoyance, capricieux et imprudens, inhabiles et téméraires, nous employons toute notre activité à contrarier la nature, à la tourmenter de nos folies, à l'épuiser par nos désordres; quand nous la ruinons et la détruisons autant qu'il est en nous, oubliant que c'est contre nous que tourneront définitivement cette destruction et cette ruine. Le sauvage et le

barbare, s'ils savaient mieux ce qu'ils font, et s'il leur était possible de mieux faire, commettraient un vrai crime, le crime de lèse-nature, lorsque par le fer et le feu ils ravagent et dépeuplent les lieux qu'ils parcourent et y répandent de toute part la désolation et la stérilité. Leur ignorance les excuse; la nécessité les absout. Mais des peuples civilisés qui, dans la guerre, par exemple, enivrés de vengeance ou emportés par la victoire, contre tout droit et toute prudence, se feraient des armes de l'incendie, de l'inondation, et de la dévastation, et moissons et forêts, troupeaux et habitations, abattraient tout sous leurs pas, frapperaient ainsi au cœur la richesse du pays; ceux-là, pires que les sauvages, mériteraient, à juste titre, la plus éclatante réprobation pour cet abus de force, si surtout des actes iniques, inhumains et cruels en étaient la conséquence. *Détruire pour détruire*, perdre les choses pour les perdre, est en soi un vrai mal, et l'économie comme la morale, ou plutôt comme une partie intégrante de la morale, condamne et défend une telle conduite.

L'æsthétique en fait autant pour tout ce qui regarde les atteintes portées à la beauté de la nature. Elle nous ordonne, en effet, au nom de notre propre bien, de ne pas considérer la nature sous le seul point de vue de l'utile, mais de l'envisager aussi sous le point de vue du beau;

de l'admirer et de la perfectionner dans ce qu'elle a de gracieux, de noble ou de sublime; de la réformer dans ce qu'elle a de moins accompli et de moins heureux; de lui prêter, en un mot, l'appui de notre amour, afin de la rendre plus digne du Dieu qui la veut belle, et nous l'a donnée pour une part à embellir et à orner; d'où il suit qu'il est déjà mal de n'avoir pas, à son égard, sympathie poétique, de rester froid à ses beautés, et indifférent à ses défauts, de ne pas songer à la perfectionner ou du moins à la corriger. Je n'aimerais ni n'estimerais une telle insouciance; je voudrais au moins à l'homme, un peu de soin et de délicatesse pour toutes les choses que le créateur semble avoir recommandées, par leur charme et leur attrait, à son art et à son goût. Ne passez pas devant cette fleur sans la regarder et vous plaire à ses vives couleurs, à son port élégant, à la suavité de son parfum, sans vous intéresser à sa destinée de belle et douce fleur; autrement je croirai qu'il vous manque une faculté, celle de sentir la beauté sous une de ses formes les plus gracieuses. De même aussi, ne souffrez pas, si toutefois vous le pouvez, qu'un objet qui s'offre à vous avec les caractères de la laideur, reste là sous vos yeux, disgracieux et difforme; changez-le, modifiez-le, témoignez par quelque acte la répugnance que vous éprouvez pour tout ce qui n'est pas beau.

Nous agissons mal avec la nature, soit que nous la négligions dans sa beauté, soit que nous l'abandonnions dans sa laideur. Mais si, au lieu seulement de nous abstenir et de ne rien faire, poussés par le caprice ou guidés par une sordide et grossière cupidité, sacrifiant tout à nos folies ou à nos étroites combinaisons, sans raison ou sans amour, nous entreprenons sur l'œuvre de Dieu pour la gâter et la dégrader, si d'une main téméraire nous troublons tous les règnes, déformant et flétrissant les merveilles de chacun d'eux, brisant les minéraux, abattant les végétaux, mutilant les animaux, portant partout le désordre, la confusion, la laideur à la place de la proportion, de l'harmonie et de la beauté; ce n'est plus de simple inertie, c'est de brutalité que nous sommes coupables; nous tombons dans la barbarie. Il est fâcheux d'avoir à dire que l'esprit d'industrialisme, trop préoccupé de ses intérêts, trop exclusif en ses prétentions, a quelquefois le travers, pour user du mot le plus doux, de marcher à son but avec trop peu de respect pour les beautés de la nature; dans son intolérance pour tout ce qui n'est pas de la plus stricte utilité, il s'attaque souvent à des objets, il est vrai, de peu d'usage et de profit, mais qui, par un autre côté, sont d'un prix infini, et qui, grâce aux impressions qu'ils produisent sur l'âme, la recréent et l'élèvent, l'inspirent de poésie, la purifient et la rendent

meilleure par leur charme et leur attrait. Il y a là un mal réel, et une société animée exclusivement d'un tel esprit, ne tarderait pas, quels que fussent d'ailleurs son luxe et sa puissance, à paraître petitement et mesquinement mercantile. La vie des peuples, comme celle des individus, a ses nécessités matérielles, auxquelles il faut bien que l'industrie pourvoie et satisfasse; mais elle a aussi ses besoins intellectuels et moraux, qui demandent un autre genre de satisfaction et de jouissances et elle se développe mal, si elle ne s'alimente de religion et de poésie, aussi bien que de richesse. C'est pourquoi il ne serait pas d'une bonne et large politique, de ne nourrir dans une société, que les sentimens économiques, le goût du lucre et du bien-être, et d'en bannir, comme frivoles, l'amour poétique et l'admiration des beautés de la nature.

Un mot maintenant du mal social. Celui-là, nul ne le nie; chacun le sent et le reconnaît. Je serai donc très-court dans ce que je vais en dire.

Ce mal consiste en premier lieu à ne rien faire pour nos semblables, à ne nous mêler en aucune façon de leur condition et de leur destinée, à rester insensibles à leurs maux comme à leurs biens, étrangers à tous leurs actes, sans sympathie et sans bienveillance, les laissant vivre comme ils peuvent en l'absence de tout amour et de tout concours de notre part; égoïsme froid et détes-

table qui ferme nos âmes à toute pitié, à toute généreuse inspiration, et ne nous laisse de sociabilité que ce qu'il nous en faut pour n'être pas nous-mêmes oubliés et délaissés. Ce vice est capital, et il perdrait l'humanité s'il devenait universel, car il ruinerait la société, sans laquelle il n'y a plus d'humanité. Mais le mal est plus grave encore quand de négatif l'égoïsme devient actif et offensif, quand il arrive au mépris et à l'attaque ouverte des droits, à l'injure et à la violence, à tous les délits et à tous les crimes qui troublent l'ordre social. Ici, plus de neutralité; il y a intervention, invasion dans la destinée d'autrui pour l'empêcher, l'arrêter et l'opprimer méchamment. La propriété, l'honneur, la personne et la pensée, tout est atteint et menacé; et si, au nom de la société et dépositaire de sa puissance, l'état n'était pas là pour protéger l'offensé, ce serait le règne de la force et l'inévitable dissolution des nations et des familles; le triomphe du mal finirait tout.

Le mal, selon la religion, ne se conçoit pas moins clairement que le mal selon la société. Deux mots le résument et l'expliquent : l'indifférence et l'impiété; l'indifférence, qui n'est que l'oubli et la négligence de l'ordre, de Dieu l'ordre vivant, la loi suprême en action; certes, il y a pour l'humanité une grande cause de faiblesse, de chute et de corruption à vivre ainsi dans l'é-

loignement de celui qui est la règle et la sagesse par excellence; l'impiété, pire que l'indifférence, car elle n'est plus simplement de l'apathie et de la tiédeur, mais une révolte, une lutte directe, et quand elle est poussée à l'excès, une sorte de rage et de frénésie contre toute espèce d'ordre; l'impiété qui nie tant qu'elle peut, et blasphème quand elle ne peut nier le gouvernement de la Providence; lui imputant tout à malice, à incurie ou à impuissance, et les misères du juste et les triomphes du méchant, et le délaissement de la vertu, et l'impunité du crime; lui reprochant le présent, désespérant de l'avenir, n'adhérant à rien et condamnant tout. C'est là, certes, une affreuse disposition du cœur humain, qui, si jamais elle se développait sans frein et sans retenue, le troublerait de désordres et de douleurs infinis.

Heureusement que, malgré tout, il reste toujours aux âmes une certaine foi à la divinité, qui les sauve de cet excès de mal et de malheur.

Je viens de passer en revue les principales espèces de mal. Si, les embrassant maintenant d'un seul et même coup-d'œil, je me demande ce qu'elles ont entre elles de commun et de semblable, et ce qui, par conséquent, constitue le mal en général, je reconnais que c'est d'abord d'avoir caractère de liberté. L'homme, en effet, dans ses faiblesses, dans ses fautes et dans ses crimes, n'est

coupable que parce qu'il est libre, que parce qu'il est capable par lui-même de se posséder, de délibérer, de vouloir et d'exécuter. Il est trop clair que sans cela il y aurait mal, mais non mal moral.

Puis, si l'on fait attention que dans chaque cas particulier le mal consiste à s'abstenir de certains actes légitimes, ou à se livrer à certains actes contraires à l'ordre et illicites, on n'aura pas de peine à conclure, d'une manière générale, qu'il se réduit soit à ne pas faire ce qu'il faut, soit à faire ce qu'il ne faut pas. Des facultés qui ne se déploient pas ou se déploient en désordre, une vie qui ne mène à rien ou se perd en dérèglemens, une destination délaissée ou malheureusement pervertie, l'oubli ou l'abus des dons accordés à l'homme par le Créateur, tel est en effet le mal. Il résulte dans tout être de la privation ou de la dégradation des qualités qu'il devrait avoir; dans l'homme il vient en particulier de l'une ou l'autre de ces deux causes. Pour toute force, les deux conditions d'une légitime existence sont l'action et la règle d'action; en cela est le bien; où manquent l'une ou l'autre de ces conditions est par là même le mal. Placez ce mal dans une force intelligente et libre, et vous avez sous sa double face le mal moral, le mal humain.

Je ne ferai pas du laid moral un chapitre par-

ticulier; je n'en veux dire que quelques mots qui se placent ici naturellement.

Si le beau est l'excellence et la perfection du bien, que peut être le laid? Le degré extrême du mal; et, en effet, quand le mal, soit d'omission, soit de commission, est porté jusqu'au point d'être l'absolue négation de quelque bonne qualité, ou l'absolu dérèglement de telle ou telle faculté, il n'excite plus seulement le reproche et le blâme, mais le dégoût et l'horreur. Disgracieux, ignoble, hideux, il n'est plus simplement le mal, il est le mal devenu laid. Ainsi, pourquoi cette intelligence lourde, stupide et enveloppée, incapable à la fois de poésie et de science, morte en un mot à toute idée, vous paraît-elle un objet laid et informe moralement? C'est que, comme intelligence, elle est si bas dans le mal, si loin de ce qu'elle devrait être, que vous ne pouvez voir une telle dégradation sans mépris et sans répugnance. Pourquoi, d'autre part, cet esprit que rien ne règle et ne contient, qui extravague, délire, et n'a que d'absurdes conceptions, vous fait-il une impression si révoltante et si triste? C'est que vous le sentez insensé et mauvais à l'excès. La folie le rend monstrueux.

Il y a de hideuses passions. Ce sont celles dont la tiédeur et la déplorable inertie attestent une sensibilité qui s'éteint et ne vit plus, ou celles dont les débordemens et les emportemens désor-

donnés révèlent un cœur qui n'a plus ni frein ni retenue. Passions apathiques ou délirantes dès qu'elles le sont à l'excès, elles ne sont plus simplement vicieuses, elles sont honteuses, elles sont affreuses.

J'abrège, et je passe aux habitudes sociales et religieuses que j'ai marquées comme mauvaises : d'une part, l'égoïsme et l'indifférence ; de l'autre, la malveillance et l'impiété. Eh bien ! lorsque l'égoïsme est si plein et si compacte, qu'on me permette l'expression, qu'il ne laisse plus place dans le cœur à la moindre sociabilité, à la plus faible sympathie ; lorsque l'indifférence à l'égard de Dieu est si persistante et si froide, qu'elle éteint en son foyer toute espèce de religion, n'est-ce pas là du laid moral ? Et quand la malveillance est si vive, qu'injustices, perfidies, vengeances cruelles et détestables, elle se permet tout et se porte à tout ; quand l'impiété, dans son audace, a quelque chose d'effréné, de forcené, de satanique, n'est-ce pas toujours le laid moral ? Et le mal, dans tous ces cas, n'est-il pas toujours le fond du laid ?

Du mal au laid, la différence est de degré et non de nature. Le premier est évidemment le principe du second, et celui-ci, par conséquent, le terme extrême de celui-là.

Cette conclusion que je limite ici à la question du laid moral, je n'hésiterais pas à l'étendre à la

question de toute autre espèce de laid ; mais je m'en abstiens pour ne pas sortir du sujet dont je m'occupe.

Quand on considère le bien moral comme objet de la volonté, on juge qu'il est obligatoire ; par opposition, le mal moral, envisagé sous le même point de vue, paraît illicite et non-obligatoire. Jamais à la vue d'un acte futur, on ne le reconnaît pour mauvais, sans prononcer dans sa conscience qu'il faut ne pas s'y livrer. On peut se faire illusion sur le caractère qu'il présente, le regarder comme indifférent, quoique réellement il soit coupable, ou même encore le supposer légitime et honnête, quand cependant il est tout le contraire ; il y a de ces erreurs dans les esprits. L'irréflexion, la passion, l'intérêt, et peut-être même déjà une certaine corruption, en sont les causes ordinaires ; qu'alors on ne réprouve pas, qu'on ne se défende pas à soi-même cet acte que l'on croit permis, il n'y a rien là que de naturel ; on ne condamne pas ce qui semble bien, et ici pour la pensée le mal est devenu le bien ; il en a pris le caractère, il en a l'apparence. Mais quand on revient à la vérité, quand on la voit telle qu'elle est, qu'on estime le mal ce qu'il est, on n'hésite pas à affirmer qu'il faut le fuir et s'en abstenir. C'est une loi de la raison aussi invariable qu'universelle, qui détermine dans l'âme cette opposition morale

à tout ce qui est contraire au bien : opposition morale, je dis bien, et non nécessité ; car alors, s'il y a motif qui détourne et déconseille, il n'y a pas empêchement invincible et fatal, et la liberté reste toujours. Il en est de cette prohibition ou de cette obligation négative comme de celle qui est positive ; elle consacre et n'abolit pas, elle constitue au contraire la moralité humaine. Je ne répéterai pas à ce sujet tout ce qui a été dit précédemment à propos du bien et de l'obligation dont il est le principe, ce seraient les mêmes idées à exprimer.

De même aussi que ce seraient les mêmes remarques à reproduire pour montrer que cette disposition à repousser le mal n'est pas une simple répugnance, une pure affaire de goût, un mouvement de la sensibilité, mais une négation de la raison, un refus formel de sa part d'approuver et d'ordonner ce qu'elle juge mauvais.

Enfin, je me dispenserai encore de prouver que l'obligation a des degrés aussi bien quand elle défend, que quand elle ordonne et commande. Outre qu'en soi il est très-clair que les fautes ne sont pas des délits, et que les délits ne sont pas des crimes ; qu'entre les fautes elles-mêmes il y a des différences et des nuances, de même entre les délits, de même aussi entre les crimes ; que, par conséquent, tous illicites, ils ne le sont cependant pas tous de la même façon et avec la même gravité ; qu'ainsi, par exemple, le mal,

simplement mal, ne peut pas être l'objet d'une aussi sévère réprobation que le mal à l'état de laid ; tout cela se conclut avec facilité de ce qui a été dit précédemment à propos des diverses espèces et des divers degrés du devoir.

Il faut seulement qu'on sache bien que l'obligation prohibitive se mesure sur la nature et la gravité du mal, défend le mal quel qu'il soit, mais le défend moins quand il est moindre et plus quand il est plus grand.

Et du reste, le mal varie selon qu'il affecte une partie plus ou moins importante de notre destination, et que dans chacun de ces cas il est une atteinte plus ou moins forte à l'ordre et à la loi du bien.

Tel est le mal en général ; mais à côté du mal, il y a le malheur qui s'y rattache intimement. Or, on ne connaîtrait qu'imparfaitement l'un si l'on n'avait aussi une idée de l'autre. Il me reste, sinon à développer, au moins à indiquer cette idée.

CHAPITRE IX.

DU MALHEUR.

Qu'est-ce que le malheur en général ? Je le dirai en finissant. Je commencerai par dire ce qu'il est en particulier dans tel ou tel cas, telle ou telle circonstance.

Lorsque je me sens faible d'esprit, sans puissance pour comprendre et démontrer la vérité, pour sentir la beauté, pour gagner d'autres intelligences à ma foi et à mon opinion; lorsque je ne peux me faire illusion sur les défauts de ma pensée, et qu'en outre je me les reproche et les impute à ma négligence, à mon inattention et à ma paresse, je souffre de cette conscience, et je souffre doublement, d'abord parce que je suis faible, puis parce que je le suis par ma faute; et je ne puis pas faire qu'il n'en soit pas ainsi, car j'ai et je vois en moi ce qui cause ma douleur. Ici le mal et le malheur sont donc entre eux comme deux faits, dont l'un détermine l'autre, dont l'un est le principe de l'autre. Il y a malheur, parce qu'il y a mal et sentiment du mal.

Qu'un homme dont le cœur s'est gâté par le peu de soin qu'il a mis, soit à modérer, soit à développer ses actions naturelles, vienne à se reconnaître en un tel état, en ait honte, et rougisse de n'avoir plus d'amour pour rien, plus d'entrailles, plus d'émotions, plus de ces passions qui animent et élèvent l'humanité, ou qu'il se voie le jouet d'une sensibilité intempérée, convulsive et sans frein, il a remords et douleur de ces deux espèces de faiblesses. Car ce sont deux faiblesses, souvent même deux vices, et nul ne les trouve en soi sans en être affligé comme d'une dégradation de sa nature. Ici donc encore au mal senti se joint le malheur comme conséquence.

Considérez également l'âme dans son rapport avec le corps; qu'éprouve-t-elle, lorsque sans sagesse à l'égard des organes, elle n'en use pas ou en abuse, les néglige ou les pervertit dans les fonctions qu'ils doivent remplir, ne les exerce et ne les applique à aucun de leurs emplois légitimes, ou les tourmente de ses caprices, les épuise en vains travaux, et par ses intempérances de toute sorte les afflige de maladies, les détériore et les tue? De même qu'il y a plaisir et jusqu'à un certain point plaisir moral à jouir d'une activité organique, puissante et bien réglée, de même aussi il y a souffrance à sentir en soi cette activité détruite ou déréglée par le fait de la volonté. C'est encore un malheur qui tient à un mal dont on est cause.

J'en dirai autant des fautes commises envers la nature et ses lois. Comme elles sont des désordres, elles sont des sources de mécomptes, de contrariétés et de misères. Ainsi, on n'est jamais heureux de ne pas suivre en sa conduite les règles d'une sage économie, et pour peu qu'on s'aperçoive des inconvéniens et des dangers auxquels on s'expose par ces imprudences, on en souffre inévitablement. Il en est de même des choses d'art; quand on les néglige ou qu'on les dégrade; ce n'est jamais qu'avec un sentiment de tristesse et de blâme qu'on s'avoue de tels actes; ils témoignent en effet de l'incurie, de la brutalité, de l'absence de goût, et, pour tout dire, d'un véritable défaut de l'âme.

Enfin, voyez ce qui arrive quand on a failli de quelque façon contre Dieu ou les hommes, quand par quelque acte on a violé les lois générales de la Providence ou celles de la société; dès qu'on sait ce qu'on a fait, et qu'on se confesse à soi-même le mal qu'on a commis, on n'a plus la conscience tranquille; et selon le degré de gravité du désordre dont on s'accuse, depuis le plus simple repentir jusqu'aux remords les plus affreux, mécontentement et chagrin, angoisses et déchiremens, horreur de soi et supplices d'enfer, voilà ce qu'on éprouve intérieurement. Et si on retrouve quelque calme, c'est qu'on oublie, qu'on s'étourdit ou tout au moins qu'on se promet de revenir

à la vertu, qu'on y revient en espérance, et que par suite aussi on renaît à la joie et au bonheur. Mais tant que pèse sur le cœur ce jugement triste et sévère, dans lequel on se dit : j'ai été faible et méchant, j'ai été dur à mes frères, injuste et déloyal ; je n'ai pas honoré Dieu ainsi que je le devais, j'ai méconnu ses plans et contrarié ses lois ; il n'est pas possible que l'on conserve quelque paix et quelque plaisir dans l'âme, et le malheur, sous la forme de la sanction et du châtiment, vient en bannir toute espèce de calme et de douce paix. Nul ne résiste au spectacle de sa propre corruption, et n'a le cœur de se réjouir de sa honte et de son infamie. Pour les voir de sang-froid, il faut les voir autres qu'elles ne sont, et les couvrir en idée de quelque apparence d'honnêteté ; il se peut alors qu'à la faveur du déguisement, dont on les voile, on en soutienne sans trop de trouble l'impression mensongère. Mais autrement, quand le mal est là nu, manifeste et avoué, on ne le regarde pas sans douleur ; il n'est pas dans la nature de l'homme de manquer sa destination, de le sentir et de rester heureux.

Si j'ajoute maintenant que dans chacun des cas particuliers que je viens de parcourir, non-seulement le malheur succède au mal et s'y rapporte, mais en suit tous les degrés, en revêt toutes les nuances, ce que je ne crois pas avoir besoin d'expliquer, on a toute ma conclusion, savoir que le

malheur est à la fois la conséquence, la mesure et le prix du mal, précisément comme le bonheur est lui-même la conséquence, la mesure et le prix du bien.

Cette relation est invariable, les exceptions qu'on y suppose sont apparentes et non réelles; jamais il n'y a de mal sans malheur. Que si parfois il est des actions qui, quoique mauvaises, ne donnent à l'âme ni regret ni remords, c'est que l'âme les ignore, les oublie ou les méconnaît en ce qu'elles ont de vicieux; c'est qu'elle ne les voit pas telles qu'elles sont, qu'elle y voit le bien qui n'y est pas ou le bien qui s'y rencontre, mais sans le mal qui s'y mêle, le corrompt et le souille. Il n'est pas étonnant qu'alors elle ne souffre pas d'une manière d'agir qui en elle-même est mauvaise, mais qu'elle ne sait et ne juge pas mauvaise. Pour être affligé d'un désordre, il faut le sentir et l'apprécier; s'il échappe à la conscience, ou la trompe et la séduit, il est comme s'il n'était pas, ou ne paraît pas tel qu'il est; c'est une raison pour qu'il ne produise pas l'impression qu'il devrait produire. On ne gémit, on ne se réjouit, et en général on ne s'émeut qu'en conséquence des idées qu'on se fait des biens et des maux. Il est du reste malheureusement vrai, comme je crois l'avoir déjà dit, que les hommes sont plus sujets à s'aveugler et à se faire illusion sur leur mauvaise que sur leur bonne vie; ils ont trop d'intérêt à se croire

honnêtes et irréprochables pour n'être pas très-clair-voyans au sujet de leurs vertus, et ne pas chercher au contraire à s'étourdir et à se donner le change sur leurs faiblesses et leurs vices.

Les exceptions dont je viens de parler s'expliquent donc très-naturellement dans le sens de la loi générale qui unit entre eux invariablement le mal et le malheur; elles ne font pas objection; et elles ne seraient même pas apparentes, si l'on exprimait cette loi par cette formule plus précise : il n'y a pas de mal *senti* qui ne soit suivi de malheur, ou le malheur est toujours la suite du *sentiment* du mal.

Seulement il faut remarquer que, comme il y a plusieurs espèces de mal et autant d'espèces de malheur qui leur correspondent exactement, la liaison n'a pas lieu du mal d'un certain ordre au malheur d'un autre ordre, mais d'un même mal à un même malheur, d'un mal de la vie intime, sociale ou religieuse, à un malheur de la vie intime, sociale ou religieuse. On souffre de toute faute, mais de chaque faute différemment; à chaque vice sa peine propre; à la paresse la sienne, à la lâcheté la sienne, à l'intempérance la sienne aussi, à l'injustice, à la violence, à l'impiété également la leur; point de confusion, point de faux rapports, pas une combinaison arbitraire; une douleur ne vient jamais quand une autre devrait devenir; chacune a pour ainsi dire sa spécialité, dont

elle ne se détourne jamais, en sorte que si, par exemple, on a à se reprocher sa pauvreté, ce n'est pas de la maladie ou de la faiblesse d'esprit, ou de tel autre mal dont on n'est pas coupable que l'on s'afflige en sa conscience, c'est de sa pauvreté elle-même. Et pareillement quand on a manqué de justice ou de bienveillance, le chagrin qu'on en éprouve n'est pas celui qui pourrait naître de l'incurie ou de l'imprudence, mais celui qui a sa source dans la violation du droit, et il en est ainsi dans tous les cas. Quand on sent quelque mal en soi, c'est de ce mal et non d'un autre, c'est de la manière dont on le sent qu'on est à coup sûr malheureux; on ne l'est pas d'un mal qui n'est pas ou du moins qu'on ne sent pas.

Ces explications, une fois données, me mettent à l'aise pour soutenir la thèse que j'ai en vue, savoir que le méchant ou l'homme du mal est malheureux. En effet, dans le méchant ne regardez que le méchant; supposez-lui le sentiment et l'appréciation de sa vraie vie, et dites si en se voyant, en se jugeant tel qu'il est, il n'a pas honte de lui-même, s'il n'en a pas quelquefois horreur, s'il n'a pas une souffrance à chaque vice qu'il surprend en lui, à chaque faiblesse qu'il y découvre. Sans doute, s'il se trouvait de cette race de méchans, grâces à Dieu exceptionnelle, qui, perdant tout sens mal, n'est plus capable de savoir ni ce qui est mal ni s'il y a du mal, dans son brutal aveu-

glement, il n'aurait qu'indifférence sur toutes ses actions : un crime ne l'effraierait pas, car ce crime, il l'ignorerait ou peut-être même le croirait vertu. Mais le méchant, ainsi fait, âme sans cœur et sans raison, n'est qu'un monstre dans l'ordre humain ; et d'une telle créature on conçoit bien qu'elle se dégrade sans remords. Cette hideuse apathie est la conséquence naturelle de la dépravation de sa conscience. Mais à l'honneur de l'humanité, dans le cours ordinaire des choses, le méchant vaut mieux que cela, et quelque endurci qu'il puisse être, il conserve toujours assez d'intelligence morale pour que, sinon de lui-même, au moins d'après l'exemple et les discours des sages, par l'effet des reproches ou sous le coup de la justice, il fasse un retour sur lui-même, se reconnaisse et se repente. Combien peu de criminels sont jamais si assurés dans leurs mauvaises convictions, qu'ils ne fléchissent et ne cèdent devant aucun raisonnement, qu'ils ne se troublent d'aucune parole, ne s'alarment d'aucune sentence, et l'esprit calme jusqu'au bout, passent par toutes les épreuves de la réprobation publique ; sans cesser de croire en eux, d'avoir foi en leur innocence et d'être en paix avec eux-mêmes ? Il y a bien peu de ces impénitences que n'inquiète aucun scrupule, que n'entame aucune réflexion, qui résistent à tout et tiennent bon contre toute espèce de conversion. Pour de si prodi-

gieux entêtements, il faut à des âmes de fer un fanatisme du mal qui n'y laisse mordre en quelque sorte ni le blâme, ni la honte, ni la crainte, ni le châtiment, ni enfin aucune de ces choses auxquelles le cœur humain finit toujours par être sensible. C'est pourquoi je n'hésite pas à dire, tout bien considéré dans ces exceptions, que l'homme méchant est malheureux.

Il l'est sans aucun doute; il gémit et il souffre de tout ce qu'il y a de mauvais en lui; mais le mauvais n'y est pas seul; il s'y trouve aussi du bon. L'homme méchant n'est pas tout l'homme, il n'est pas de tout point méchant, et à côté des qualités ou des facultés qu'il a viciées, il en a d'autres qu'il a cultivées, et qui, grâces à ses soins, sont heureusement développées. Il peut même avoir ses vertus, comme, par exemple, le courage, la prudence et la tempérance, les avoir au moins par moment, et n'être pas toujours injuste, toujours violent, toujours cruel, mais se montrer aussi parfois disposé à la justice, à la bienveillance et à la pitié. Rien n'est si fréquent que ces contrastes; et alors, comme il reconnaît cet autre côté de sa nature, qu'il y distingue le bien, il en jouit parce que c'est du bien. L'homme de bien est heureux en lui, tout comme le méchant y est malheureux. Remarquons même en passant combien il est sagement disposé que les choses se passent ainsi. S'il ne connaissait que la douleur et

le chagrin d'avoir mal fait, triste, accablé, sans espoir, il se maudirait, mais ne se corrigerait pas; en éprouvant le plaisir du bien, il y prend goût et le recherche, il sait où est la source du bonheur et s'y sent attiré. On l'a dit bien souvent, mais on ne peut trop le redire, l'initiation à la vertu vient de l'expérience que l'on a des jouissances qu'elle procure. Mais le méchant, en fait de biens, n'a pas seulement ceux que sa volonté et son travail lui assurent; il a aussi ceux dont la Providence l'a gratifié et favorisé; il peut en conséquence être doué de certaines qualités excellentes; il peut avoir le génie, la santé, le pouvoir, les richesses et le succès, c'est Dieu qui les lui accorde; cela ne l'empêche pas d'être mauvais et malheureux sous d'autres rapports; mais sous ceux-ci, il est bon. Que ce soit sans volonté, sans effort et sans mérite, il n'est pas moins éminent par ces diverses qualités; il n'en a pas moins ses prospérités, ses grâces et ses dons d'en haut; il les sent et en jouit. Telle est en effet sa nature; telle est la nature de l'homme, qu'il ne peut pas voir sa destinée s'accomplir en quelques points, sans en éprouver aussitôt contentement et plaisir. Rien ne s'oppose donc à ce que le méchant soit heureux d'un bien fortuit; seulement il n'en est pas heureux comme d'un fruit de sa volonté, il ne se l'attribue pas comme une vertu, il ne trouve pas dans sa conscience ce sentiment de dignité, cette noble fierté

du cœur, cette intime congratulation qui viennent de l'estime de soi-même. Il prend le plaisir comme plaisir, comme conséquence nécessaire d'une faveur qu'il tient du ciel, et non comme récompense d'un acte libre et volontaire, ce qui, pour le dire en passant, ôte certainement à sa félicité son plus doux, son plus pur charme, sa plus sainte volupté. D'autant que, comme le mal l'emporte et domine en lui, puisque après tout il est le méchant, qu'il y domine avec les caractères du vice et de démérite, et qu'à ce titre il n'y en a pas qui inspire plus de douleur, de dégoût et d'aversion; ses joies, toutes fatales et sans trace de moralité, sont bien corrompues par la honte, la crainte, le remords et toutes les misères d'une âme qui est et se sent coupable.

Le méchant est donc malheureux; mais il l'est comme méchant, de ce qu'il y a de mauvais en lui, et non de ce qui s'y trouve de bon.

Et pour ramener dans toute sa rigueur ma conclusion générale, je termine en disant avec plus de confiance que jamais, que le malheur est véritablement la conséquence inévitable, la preuve et le prix du mal.

Après avoir montré ce qu'est le malheur, il est nécessaire de dire un mot sur l'effet qu'il produit

dans l'âme quand elle le considère comme élément d'une action qui est à faire.

Le mal dans la même circonstance y détermine une *prohibition* ou une obligation *négative.* Qu'est-ce que le malheur y détermine ? une répugnance, une aversion. C'est trop clair pour que je le montre. Il suffit de remarquer que jamais nous ne portons les yeux sur une action dont la condition doit être pour nous la douleur, sans être excités par la sensibilité à l'éviter et à la fuir. Nous pouvons combattre, nous pouvons vaincre cette disposition du cœur, mais nous ne pouvons empêcher qu'elle ne naisse et ne se développe, quand la cause qui la provoque est présente et active. Se dire qu'on va avoir à souffrir, et ne pas en être ému, n'avoir pas même un mouvement de crainte et d'éloignement, ce serait ne pas s'aimer, ce ne serait pas de la nature humaine. Jamais l'homme ne prévoit une occasion de tristesse, qu'il ne sente d'abord son âme prête à la résistance et au combat.

Souvent le malheur est imaginaire, sans réalité et sans raison. Comme néanmoins on y croit, on y répugne, on le repousse ; fausse et vaine aversion, et dont il faut avoir grand soin de se garder ou de se guérir ; car elle ne serait que de la faiblesse. Mais souvent aussi le malheur est réel et certain ; il est la conséquence évidente d'un mal qui n'est pas douteux. Dans ce cas, la

répugnance est légitime et salutaire; elle agit dans le sens et à l'appui de la *défense*, la seconde, la fortifie, et concourt avec elle à un commun résultat, dont la conscience s'applaudit. Quand la répugnance a ce caractère, non-seulement il ne faut pas la réprimer, mais il faut la respecter, l'écouter et y céder. Elle est l'auxiliaire du devoir, au besoin même elle en devient l'utile supplément, lorsque trop dur en ses préceptes, il effraie l'âme de ses rigueurs. Cette aversion que nous avons pour tout ce qui nous fait souffrir, nous donne le courage de résister à de mauvaises tentations, et la force que nous n'aurions pas pour fuir le mal à cause de lui-même, nous l'avons pour fuir le mal à cause du malheur qui l'accompagne. Ce n'est pas sans doute là le fait de la plus pure moralité, et il y a une meilleure innocence que celle qui n'a pour principe que la crainte de la douleur. Mais mieux vaut encore ne pas pécher par un motif de cette nature, que de n'être retenu par aucun frein. Il faut avoir à la fois honte et peur du vice; mais en avoir seulement peur est déjà quelque chose, et si ce n'est pas de la vertu, c'en est au moins l'avant-goût. Quand on a pris le chemin du bien par passion et mouvement de cœur, il n'y a plus beaucoup à faire pour y rester par raison; de même que, quand on a commencé par simplement haïr le mal, on ne tarde pas à le condamner et à le repousser à la

fois pour lui-même et pour sa conséquence, par jugement et par sentiment. Voilà l'avantage qu'il peut y avoir à ne négliger dans la nature humaine aucun des élémens qui la constituent, à les compter et à les estimer tous, à les faire tous servir à la fois au développement les uns des autres.

Du reste il va sans dire que la répugnance dont je viens de parler n'a rien d'uniforme et d'invariable; qu'elle change et se modifie selon les objets auxquels elle se rapporte; qu'elle a une foule de degrés, depuis le simple éloignement jusqu'à l'horreur la plus vive; je ne m'arrête pas à le montrer.

J'arrive au terme de cette question.

Le mal et le malheur sont unis l'un à l'autre par un rapport invariable. Ils forment ensemble un tout moral que nous ne pouvons considérer et apprécier sous sa double face, nous proposer comme effet à réaliser par notre conduite, sans trouver en nous en même temps l'*obligation de ne pas faire*, et la *répugnance* à faire. De là suit l'idée de la morale, telle que je l'ai tracée en traitant plus haut du bien et du bonheur. Je ne la reprendrai pas ici, je la rappellerai seulement, et me contenterai de dire que la morale qui, dans ses préceptes, néglige le mal ou le malheur est nécessairement incomplète; que celle au contraire qui tient compte de l'un et de l'autre tout ensemble, morale du devoir et de l'amour, a en elle bien plus de largeur, de portée et de vérité.

CHAPITRE X ET DERNIER.

CONCLUSION.

Ma tâche est achevée. Je m'étais proposé de résoudre la question du but de la vie ; je l'ai résolue selon mes lumières. Je pourrais avoir à donner sur tels ou tels points particuliers de cet immense sujet des développemens plus étendus ; je ne me flatte pas d'avoir tout dit, ni même d'avoir assez dit ; mais les omissions n'empêchent pas que je n'aie embrassé, dans cet ouvrage, un tout et un système d'idées, dont je viens, à ma grande joie, d'atteindre le dernier terme.

J'ai donc fini et j'en suis heureux ; il n'y a que ceux qui ont eu le courage d'entreprendre une longue composition, de la continuer patiemment et d'y travailler jusqu'au bout, qui comprennent bien le plaisir que j'ai à me dire : j'ai fini ; c'est comme si je me disais : j'ai vaincu. J'ai vaincu en effet, au moins selon la mesure de mes forces. J'avais pour adverses les difficultés d'une matière commode au lieu commun, mais embarrassante pour la science. J'ai tâché de les surmonter ; ce

n'a pas été sans dégoût, sans fatigue et parfois sans un profond découragement; il y a de bien tristes retours à faire sur soi-même quand on prend charge de livre, et qu'on y engage sa conscience. Que de langueurs accablantes, que de doutes sur son œuvre, que de mauvaises heures employées à se demander si, en effet, elle vaut la peine d'être achevée; que d'enivremens qui se dissipent et laissent ensuite l'esprit froid, mécontent et chagrin; que d'espoirs trompés, de projets détruits ou ajournés. Il arrive que, dans un premier moment d'enthousiasme et de confiance, on croit avoir fait chose qui vaille, et puis, après un peu de temps, l'illusion tombe, le rêve s'en va, et l'on s'aperçoit que rien ne reste. A force de raison et de résolution on remet la main à l'œuvre, on redouble de soin, d'étude et de travail, on compte sur un meilleur résultat; le résultat n'est pas meilleur; rien de bon et qui satisfasse; il faut encore recommencer. Alors c'est vraiment pitié; car cette fois on n'était plus dans son premier aveuglement, dans cet enchantement de soi-même qui pouvait induire à mal; on était de sens rassis, on se tenait sur ses gardes, on ne touchait à rien qu'avec prudence, discrétion et habileté; et cependant on n'a pas mieux fait. Qui sait même si, à une nouvelle reprise, malgré une expérience plus éclairée, on obtiendra, après bien des peines, un succès plus heureux? Le

métier est rude, et je l'ai fait; c'est pourquoi je m'en félicite et crois en avoir le droit. Que le lecteur me pardonne de le mettre ainsi dans le secret d'un sentiment tout personnel; il n'est pas indigne de sa sympathie.

J'ai aussi, avant de prendre congé de lui, à lui demander une autre faveur. Dans mes deux précédens ouvrages j'ai cru devoir indiquer l'objet et le plan général de l'ouvrage qui suivrait; je lui demande la permission de faire encore aujourd'hui la même chose.

Voici donc en résumé l'idée du livre qui me semblerait devoir être le complément et la conséquence de celui-ci : il y serait traité des *moyens* de conduire l'homme à son but; des *pratiques* propres à lui assurer le bien et le bonheur; de l'*art*, en un mot, de le rendre à la fois meilleur et plus heureux. La destination de l'homme aurait été au préalable expliquée; il s'agirait de dire *par quels actes* il convient de l'accomplir. Ce serait une route à tracer, après avoir d'abord marqué le terme où elle doit conduire. Ainsi j'ai commencé par rechercher quelle est la vraie fin de l'humanité; il me resterait à rechercher quelle en est la vraie voie, la règle de progrès, la légitime direction. On le voit, ces deux études tiennent intimement l'une à l'autre; la première est le principe et la condition de la seconde; et celle-ci, à son tour, est la conclusion de celle-là; à

elles deux elles constituent toute la question de la morale.

Si la vie de l'homme était si simple, qu'il n'eût au monde qu'une chose à faire, comme il n'y aurait certainement qu'une manière de la faire, ou du moins de la bien faire, cela réduirait singulièrement le nombre des préceptes à lui donner; tout serait dit quand on lui aurait montré la ligne unique qu'il aurait à suivre. Mais si au fond il y a unité dans l'objet qu'il doit poursuivre, si tout revient pour lui en dernière analyse au bien et au bonheur, c'est-à-dire au souverain bien, le souverain bien, tel qu'il le lui faut, est large et varié, l'unité en est vaste et d'une foule d'aspects divers; c'est pourquoi, pour y parvenir, les chemins sont nombreux, et tout en convergeant sont très-variés et très-divers. Ainsi il n'y a, si l'on veut, qu'un *art* de diriger l'homme au bien et au bonheur; mais cet art se décompose en une foule d'arts particuliers qui ont chacun leur spécialité, et le livre qui les exposerait se résoudrait dans son ensemble en une suite de *traités* qui tous auraient leur sujet défini et délimité.

Il devrait, en conséquence, débuter par un *traité de l'art de se connaître*, car c'est là le principe. Il faudrait, dans ce traité, s'appliquer à montrer quelles habitudes il convient de donner à la conscience pour la rendre capable de cette science de soi-même, qui fait qu'on se voit et qu'on

se juge, qu'on s'approuve ou qu'on se blâme, qu'on s'exhorte à persévérer ou qu'on se promet de se corriger dans toute la sincérité de sa pensée. Il y aurait dans ce dessein à emprunter à toutes les morales religieuses et populaires une foule d'excellens préceptes, qu'on aurait seulement soin de coordonner, de disposer, et d'expliquer dans une vue philosophique. On dirait dans quelles circonstances il est bon de se placer pour obtenir ce recueillement et ces lumières intérieures, source de toute moralité, comment prendre son lieu, son temps, ses occasions, comment consulter les autres et mettre à profit leur sagesse, etc., etc. — On voit sans peine, d'après ces indications, tout ce qu'il y aurait à placer et à développer sous ce premier titre.

On aurait ensuite à traiter de l'*art de penser* (lequel implique l'art de parler), et le divisant en *logique*, *poétique* et *rhétorique*, à tracer systématiquement les règles d'après lesquelles l'intelligence peut successivement se former à la science, à la poésie et à l'éloquence. Ici encore on sent bien tout ce qu'il y aurait d'idées pratiques à tirer et à recueillir d'une foule de bons livres, auxquels il faudrait les prendre, pour les lier et les rapporter au plan de cet ouvrage. Cet art de penser bien entendu, et réduit sobrement aux lois les plus générales de la culture intellectuelle, serait d'une incontestable utilité; il serait l'école des bons esprits.

Ensuite viendrait l'art de diriger et de gouverner la sensibilité, d'assigner aux passions leurs objets véritables, de les porter aux vrais biens, de les détourner des vrais maux, de régler tous leurs mouvemens sur une juste estime des choses. Et alors, de même que l'*art de penser* se proposerait de faire de bons esprits, l'*art de sentir* se proposerait de faire de bons et d'excellens cœurs. Je répéterai encore ici, mais pour n'y plus revenir, parce qu'on doit en être bien pénétré, la réflexion que j'ai déjà faite sur les secours que la philosophie aurait à tirer d'une foule d'écrivains en s'appropriant leurs maximes au sujet des passions; les matériaux abonderaient, et elle n'aurait qu'à les assembler.

Suivrait un traité sur l'*art de bien user, de bien se servir de la liberté* et de l'employer convenablement à la possession de soi-même, au conseil et à la résolution, et enfin à l'exécution. Ce traité serait capital; mais comme il se trouverait implicitement dans chacun de ceux qui seraient consacrés à la direction particulière de tel ou tel ordre de facultés, on pourrait y moins insister et s'en référer pour plus de développement, aux divers traités spéciaux dans lesquels il rentrerait.

Voilà pour ce qui regarde les pratiques de la vie intime.

Quant à celles qui ont pour objet les divers devoirs extérieurs, physiques, sociaux ou religieux,

elles constituent trois groupes de règles, ou trois arts de conduite, qui ont chacun leur raison dans un ordre particulier d'idées.

Ainsi celles qui se rapportent au corps ont pour principe, avant tout, la physiologie et la médecine pathologique ou hygiénique; puis selon qu'on se propose de cultiver dans les organes la faculté expressive, ou la faculté locomotrice, elles consistent dans des exercices d'action oratoire, de chant, de danse, etc., de gymnastique *esthétique*, ou de marche, de lutte, de course, de natation, etc., etc., de gymnastique *athlétique*.

Et quand elles s'appliquent à la nature pour y produire et y développer, soit le beau, soit l'utile, fondées sur les sciences physiques, qui seules les rendent possibles, elles composent, selon leur but, ou une sorte *d'art poétique* ou un *art économique* appliqués, l'un à l'embellissement, et l'autre à la richesse du monde matériel.

Pour celles dont l'ordre de la société est la fin particulière, elles consistent dans toutes les lois positives et pratiques, droit des gens, constitutions, codes et préceptes de conduite, qui déterminent les relations de nations à nations, de citoyens à citoyens, de parens à parens, d'amis et de bienfaiteurs à amis et à obligés; mais on sent que, s'il est facile de les indiquer dans leur ensemble, il est loin d'être aussi aisé de les saisir dans leurs détails, de les suivre dans leurs varié-

tés, de les discerner avec précision dans tous leurs cas particuliers. Comme elles doivent nécessairement suffire à toutes les situations et à toutes les circonstances de la vie, il devient parfois d'une très-délicate et très-épineuse analyse d'en apprécier exactement la valeur et la portée. C'est ce qui fait l'embarras des hommes d'état, des diplomates, des jurisconsultes et des moralistes; c'est ce qui ouvre la porte à la casuistique et aux subtilités de toute espèce dans lesquelles elle s'égare. Un des arts peut-être les plus difficiles et par la nature et par le nombre des objets qu'il doit embrasser est donc celui de la vie sociale; aussi est-il loin d'être encore fait.

Il faut en dire à peu près autant de l'art de la vie religieuse. Dans ses généralités et dans son principe il est peu contestable; mais quand on descend aux détails des règles et de la discipline, on rencontre à chaque pas obscurité et incertitude. Les plus exacts théologiens s'y brouillent et s'y confondent; les plus zélés ne savent que faire, les plus scrupuleux que décider. Aussi voit-on que dans chaque culte il y a toujours un certain nombre d'actes et d'exercices de piété qui sont laissés à la discrétion et au libre arbitre des consciences. Cependant, d'autre part, dans toutes les religions, et particulièrement dans les plus vraies, on pourrait sans peine recueillir assez de pratiques irréprochables pour en composer avec choix un sys-

tème de règles d'action, qui certainement suffirait aux principaux besoins de l'âme. Ce serait là l'art véritable de bien vivre selon Dieu.

Tels seraient les divers traités dont se composerait le livre des *pratiques*, ou l'art général de conduire l'homme au bien et au bonheur.

Si maintenant l'on a bien compris l'esprit de l'ouvrage que je publie et par suite celui de l'ouvrage dont je viens de tracer l'esquisse, on se rendra compte, je pense, de la raison qui m'a fait placer au nombre des règles de la vie morale, plusieurs *arts* qui, d'ordinaire, ne semblent pas en faire partie; par exemple la logique, l'esthétique, et surtout l'hygiène et l'économie politique. C'est la même raison qui, dans l'analyse des différens élémens de la destination humaine, m'a déterminé à y reconnaître, chacune, il est vrai, à leur rang et à un titre particulier, la science, la poésie, la santé et la richesse. Il faut bien, puisque ce sont là des buts de légitime activité, savoir à quelles conditions et par quels procédés ils peuvent être atteints. La logique, l'esthétique, etc., etc., ne sont donc plus, sous ce rapport, des arts à part et indépendans; ils rentrent au contraire à leur rang dans l'ordre général des moyens propres à l'accomplissement de la loi morale, ils y ont leur place et leur importance, et on ne saurait les en retrancher sans y laisser une lacune; et eux-mêmes ils perdraient, à ce fâcheux isole-

ment, le caractère obligatoire, que cependant ils doivent avoir; ils ne seraient plus des arts moraux. Or, une telle manière de les traiter serait une véritable dégradation; au contraire en les rattachant à un système général de pratiques du bien, on les relève, on les consacre, on leur donne leur vraie valeur. Je n'hésite donc pas à les considérer comme parties intégrantes d'un livre qui devrait se composer de toutes les règles propres à diriger la vie de l'homme vers son but.

Ce livre, le ferai-je ? Je le voudrais; j'en sens le prix, je sens que bien exécuté, populaire et philosophique, il conviendrait également aux âmes simples qu'il instruirait en faciles préceptes, et aux penseurs auxquels il laisserait voir une théorie sous ces préceptes. Ce livre des faibles et des forts, que j'appellerai volontiers le Manuel des consciences, serait, je crois, tel que je le conçois, d'une grande utilité. Mais que quelqu'un le fît à ma place, je l'en remercierais comme d'un service, et je me trouverais soulagé d'un fardeau qui me pèse, tant je vois ce qui me manque pour entreprendre un tel travail. D'abord je n'ai pas sous la main, et il me faudrait les rechercher et les recueillir de toute part, ces leçons familières de sagesse et d'honnêteté, que l'humanité a partout reçues de ses poètes, de ses prêtres, de ses législateurs et de ses moralistes, et les recueillir pour bien faire dans cette fleur de vérité, de naï-

vété sérieuse, de gravité touchante dont elles brillent, surtout dans les sociétés anciennes; il faudrait les prendre, en quelque sorte, telles qu'elles sont sorties de la bouche des grandes et saintes âmes qui les ont professées. Je devrais ensuite, sans les altérer ni dans leur forme ni dans leur sens, les combiner et les ordonner dans mon point de vue systématique, de manière à en faire un corps régulier d'enseignement. Puis, quand sur quelque point, il y aurait lacune, je serais obligé de suppléer à l'histoire par l'invention; or, inventer en fait de maximes n'est pas une chose aisée. Ce sont pensées qui ne viennent bien que d'inspiration, ou sous l'influence d'une expérience toute personnelle. On ne réussit guère à les élaborer logiquement et par voie de pure spéculation. On risque, en les composant ainsi, de n'avoir, le plus souvent, au lieu de vraies maximes et de préceptes vraiment pratiques, que des formules abstraites et des principes métaphysiques.

Mais ce qui me serait encore plus difficile, ce serait, lorsque sous d'autres rapports, ayant à tracer des règles d'action déduites des sciences physiques, comme, par exemple, en hygiène et en économie politique, ignorant ces sciences je ne pourrais leur emprunter que quelques vagues généralités. Il y aurait là, pour moi, un très-grand embarras, et je serais forcé, pour m'en tirer, de

renvoyer de mon livre aux livres des savans, de mes leçons à leurs leçons, ce qui serait un grave inconvénient, ou sinon je devrais me mettre à apprendre ce que je ne sais pas, m'instruire en une foule de matières qui me sont inconnues, et l'inconvénient ne serait pas moindre. Je ne le pourrais en effet, qu'en donnant beaucoup de temps à des études qui s'écartent trop de celles auxquelles je me suis voué et pour lesquelles j'ai besoin de toutes mes heures et de toutes mes forces. Mieux vaudrait, je crois encore, user de l'autre expédient et avoir recours aux hommes spéciaux, pour toutes les questions qui ne me seraient pas familières.

Tous ces obstacles ne laissent pas que de m'arrêter et de me jeter dans le doute et l'hésitation. Ce n'est pas chez moi un parti bien pris que de tenter l'exécution du livre que je viens d'annoncer; tout au plus, me déciderais-je à en détacher quelques traités, que je donnerais séparément, comme par exemple, la logique.

Mais, dans tous les cas, je ne commencerai rien avant de m'être distrait par d'autres travaux d'un sujet qui, à force de m'être présent et d'occuper ma pensée, a fini par fatiguer et faire languir mon attention. J'aspire à me divertir de cet ordre d'idées, dans lequel, déjà depuis assez long-temps, je me suis presque exclusivement renfermé. Une récréation me sera

bonne, et j'aurai soin de la prendre telle qu'elle ne soit pas perdue pour la philosophie. Voici, en effet, quels sont mes plans : je compte d'abord composer quelques *Mémoires psychologiques*, que j'ai promis et que je donnerai comme commentaires et développemens de différens points de doctrine trop résumés dans mon *Cours*. J'aurai probablement ensuite à songer à une troisième édition de l'*Essai sur l'histoire de la philosophie*, pour laquelle il me sera facile d'avoir quelques nouveaux matériaux, puisqu'il s'est fait assez récemment un certain nombre de publications, dont j'aurai à rendre compte.

Je pourrai alors revenir à l'ouvrage que j'ai esquissé, pour en traiter, selon que je l'aurai résolu, soit le tout, soit quelques parties.

Je demande pardon au lecteur de le mettre ainsi dans le secret de mes affaires philosophiques ; mais c'est un plaisir de l'écrivain, comme c'en est un du soldat, de parler aussi de ses campagnes, de revenir sur celles qu'il a faites, et de projeter celles qu'il va faire.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE III.

Du bien de l'âme considérée dans son rapport avec la société.

CHAPITRE IV.

Du bien de l'âme dans son rapport avec Dieu.

CHAPITRE V.

Du beau moral.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

